LES JUIFS

EN LITHUANIE ET RUTHÉNIE

au Temps d'Alexandre Ier

*

Dès les premières années du XIXe siècle, le gouvernement russe fut amené à se préoccuper de la question juive dont l'importance devenait de plus en plus grande. Dans les gouvernements occidentaux surtout, les Juifs formaient un pourcentage notable de la population, pourcentage qui, par endroits, dans le gouvernement de Podolie par exemple, atteignait 15 %. En 1804 fut promulgué le décret connu sous le nom de « Loi sur les Juifs », dont l'article 34 ordonnait l'expulsion de ces gouvernements de tous les Juifs qui habitaient la campagne et s'adonnaient au commerce des boissons. Ces expulsions devaient avoir lieu dans l'espace de trois ans, c'est-à-dire avant l'année 1808. Soixante mille Juifs environ furent menacés d'être jetés sur le pavé des villes et des bourgades, voués à la misère et à l'anéantissement. « On les entassait comme du bétail, écrit un témoin oculaire, dans les villes et les bourgs et on les laissait réfléchir, à ciel ouvert, sur les vicissitudes du sort ».

Toutes les démarches, en vue d'obtenir l'abrogation de cette loi, ou du moins le plus court sursis à son application, restèrent vaines. Pourtant elle ne fut jamais mise à exécution pour les

deux raisons suivantes : D'abord, entrant en guerre contre Napoléon, le gouvernement russe se vit obligé de renoncer aux dispositions qui irritaient fortement les Juifs habitant en masses compactes les confins occidentaux de l'empire, à proximité desquels devaient se dérouler les évènements décisifs. D'autre part, la convocation du Grand Sanhédrin à Paris vers la même epoque faisait craindre au gouvernement russe que Napoléon n'eût l'intention de s'attacher les grandes masses juives. Ces considérations amenèrent à abandonner, pour le moment, l'application des mesures tendant à expulser les Juifs des campagnes. On permit donc aux Juifs de Lithuanie et de Ruthénie de choisir des délégués qui devaient indiquer au gouvernement russe les moyens d'appliquer progressivement les dispositions de la loi. Plus l'heure décisive du conflit armé avec Napoléon approchait, plus grandissait dans les milieux gouvernementaux russes l'inquiétude inspirée par l'attitude éventuelle de la population juive dans la guerre imminente. Cette préoccupation amena finalement le gouvernement à suspendre, par le décret officiel du 29 décembre 1808, l'article 34 de la loi sur les Juifs.

A cette même époque, tous les gouverneurs des districts occidentaux signalaient dans leurs rapports au pouvoir central, que les Juifs, sans exception, devenaient de plus en plus suspects et qu'il était nécessaire de les placer sous une surveillance étroite. Aussi, au moment où commencèrent les opérations militaires, beaucoup de Juifs furent déportés des gouvernements occidentaux en Russie Centrale. Malgré ces dispositions dictées au gouvernement par sa défiance envers les Juifs, ceux-ci, dans leur ensemble, lui gardèrent toute leur sympathie et mirent tout leur espoir en la victoire de la Russie. Ils s'efforcèrent de manifester leur loyauté en prenant une part active à l'accueil triomphal fait à l'Empereur Alexandre et on ordonnant des jeûnes et des prières dans les synagogues pour le succès des armes russes. Les raisons qui expliquent cette attitude de la population juive envers un gouvernement oppresseur étaient multiples. Des plaintes arrivaient du duché de Varsovie représentant la situation des Juifs là-bas comme fâcheuse ; ensuite, le changement de gouvernement en Lithua-

nie menaçait d'enlever aux Juifs les profits considérables qu'ils s'assuraient dans ce pays grâce à la vénalité de l'administration russe. Enfin, cette attitude leur était imposée par la crainte de voir la victoire de Napoléon entraîner la chute du hassidisme représentant l'orthodoxie réactionnaire en lutte acharnée avec l'assimilation et le progrès en général. Les Juifs hassidéens craignaient que la victoire de Napoléon eut comme conséquence probable la réunion de la Lithuanie au Duché de Varsovie. Ils redoutaient que l'avènement de l'ère constitutionnelle dans ces pays vint porter un coup mortel aux intérêts vitaux du hassidisme. A la tête de ce mouvement se trouvait Szmejer Zelman, « Sadyk » de la bourgade de Lad dans le gouvernement de Mohylew. Selon lui, le moindre contact des masses juives, plongées dans le fanatisme religieux le plus grossier, avec l'Occident et les idées occidentales ne pouvait avoir pour les Juifs que des conséquences désastreuses. Il voyait dans la France un foyer de libertinage et d'athéisme, et dans Napoléon l'héritier de cette révolution dirigée aussi bien contre l'autorité spirituelle que contre le pouvoir temporel. Les nouvelles parvenues en Lithuanie relativement aux réformes religieuses introduites par le Grand Sanhédrin de Paris, confirmaient cette opinion qui représentait la France comme la source où prenait naissance toute impiété.

Le fanatisme religieux des masses juives était un terrain favorable à la propagande antifrançaise et, par suite, antipolonaise de Zelman. Il prédisait dans ses proclamations adressées aux communautés juives la chute de Napoléon et le triomphe de la Russie à brève échéance. « Napoléon, disait-il, c'est Satan, la personnification du mal et de la cruauté, la négation de tout bien et de toute miséricorde. Il a lancé un défi à la Providence et il est voué à un châtiment inévitable ».

En exhortant ainsi ses compatriotes à lutter contre Napoléon, Zelman les persuadait d'aider la Russie de toutes leurs forces. « Après que les ennemis de la Russie seront vaincus avec l'aide du Très-Haut, affirmait-il, alors certainement l'Empereur se souviendra des Juifs et améliorera leur situation en leur donnant toutes sortes de libertés ». Zelman n'a pas vécu assez longtemps pour voir ses prophéties se réaliser. Il mourut

en novembre 1812, à l'étranger, où il avait fui devant les Français. L'effet de ses proclamations fut énorme et se manifesta par l'attitude hostile des Juifs à l'égard des Français et des autorités polonaises de la Lithuanie d'alors. Les mémoires de cette époque concordent sur ce point, à savoir que les troupes russes furent magnifiquement servies par toute une armée d'espions volontaires juifs, tandis que les armées françaises ne pouvaient obtenir le moindre renseignement sur les mouvements des troupes russes. Ce n'était pas seulement les Juifs isolés qui rendaient de tels services aux Russes. Des communautés entières (kahals), comme celle de Wilno, fournissaient des espions à de Sanglen, directeur de la police de l'armée. « Nous ne pouvions pas, écrit un témoin oculaire russe, louer assez l'esprit de sacrifice et le zèle que montraient les Juifs à notre égard ». Il est évident que les Juifs qui manifestaient de pareilles sympathies pour le gouvernement russe, ne pouvaient nourrir de sentiments amicaux à l'égard des entreprises polonaises qui visaient à la restauration de la patrie. Aussi dénonçaient-ils aux autorités russes les citoyens qui se joignaient à la confédération générale ou qui faisaient partie de l'administration nouvelle. Ils avertissaient à temps les détachements russes des dangers qui les menaçaient et livraient aux troupes ennemies les détachements franco-polonais les plus faibles. En même temps, ils s'ingéniaient à gagner la confiance des ordonnateurs et des intendants de l'armée française pour s'attribuer des fournitures lucratives et se livrer à des spéculations malpropres sur l'approvisionnement des étapes. En accaparant de la sorte toutes les fournitures, ils réalisèrent des fortunes énormes. Des faits, comme l'accueil enthousiaste des troupes de Cziczagoff, suscitèrent nécessairement l'indignation populaire contre les Juifs et dictèrent ces remarques pleines d'amertume à un personnage inconnu mais en relation étroite avec le gouvernement d'alors : « La surveillance attentive de la police s'étendra sur toutes les classes et surtout sur les Juifs. Cette race abominable a été seule à tirer profit de la campagne passée. Les Juifs ont acheté pour rien ce que les traînards de l'armée avaient pillé chez les citoyens. Ils vendaient à des prix exorbitants les denrées alimentaires et les marchandises destinées aux besoins de

l'armée. Les officiers furent obligés de payer très cher les ouvriers juifs qui, non seulement n'avaient rien fourni aux services des étapes, mais, bien au contraire, les avaient volés. Les Juifs accaparaient également tous les bénéfices des débits de boissons dans les villes. Tous ces avantages illégaux ne les détournèrent pas de leurs sentiments russophiles. Ils possédaient un service de renseignements excellent et des fonds suffisants. Encouragés par une protection puissante, ils osèrent se livrer ouvertement à l'espionnage. Les Juifs habitant la campagne faisaient le service d'estafettes d'une auberge à l'autre avec une vitesse incroyable ; grâce à cette communication ininterrompue, les Russes étaient renseignés sur les moindres mouvements et sur chaque manœuvre de l'armée adverse. Grâce aux efforts des Juifs et au laisser faire de l'administration locale, les Russes s'emparèrent de Minsk et donnèrent aux Juifs, en récompense de leurs signalés services, les immenses magasins qui s'y trouvaient. Ce furent également les Juifs qui, après l'entrée des Russes, se montrèrent les plus inhumains envers les prisonniers qu'ils torturaient et auxquels ils faisaient subir des mauvais traitements de toute sorte ; ce furent eux encore qui dénoncèrent les citoyens patriotes. » Pour empêcher dans l'avenir de pareils abus, l'auteur conseille de transporter dans les villes tous les Juifs habitant la campagne afin de faciliter leur surveillance. Le Juif qui resterait à la campagne encourrait la peine de mort par pendaison, l'habitant du village qui cacherait un Juif chez lui serait considéré comme traître au pays. Il serait bon aussi d'écarter les Juifs de toutes adjudications et de toutes livraisons, de leur interdire le commerce des boissons, de leur défendre de se rassembler et de constituer des fonds communs, tout cela sous peine de mort. « La population juive devra être passée en revue sur une place publique chaque matin et chaque soir afin de vérifier si quelque espion n'a pas quitté la ville ». Sous aucun prétexte, aucun Juif ne pouvait, avec ou sans passeport, quitter la ville. De telles prescriptions définissant les mesures à prendre contre les Juifs étaient justifiées par leur attitude pendant la guerre et la conduite adoptée par eux à l'égard des Polonais qui s'étaient efforcés de relever la patrie.

Presque tous les auteurs français contemporains expriment dans leurs mémoires une opinion très défavorable aux Juifs. Puibusque, traitant de l'espionnage juif, s'exprime de la sorte : « Je ne sais pas sur quoi l'on peut se baser pour garantir la bonne foi de ces descendants d'Israël. Leur religion n'embarrasse nullement leur conscience et, à mon avis, le meilleur parti à prendre c'est de ne jamais se fier à eux. » L'émigré Langeron, général dans l'armée russe, cite cette opinion d'un officier français fait prisonnier : « Que pouvons-nous savoir si nous nous voyons obligés de nous servir de juifs comme espions, quand ils sont tous dévoués à la Russie ! » « Il avait parfaitement raison, ajoute ce général, les Juifs nous étaient dévoués et ils étaient doublement dangereux pour les Français dans leur rôle d'espions ; ils les induisaient en erreur plutôt qu'ils ne remplissaient les missions qui leur étaient confiées. »

Les Juifs payèrent souvent de leur vie ce dévouement à la Russie. Dans l'affaire du passage de la Bérésina, trois d'entre eux furent pendus par Cziczagoff. Par suite de leur zèle excessif, ce général croyait avoir été trompé par eux en toute connaissance de cause. En dehors de l'espionnage, les Juifs rendaient d'autres services aux armées russes. Ce furent eux, par exemple, qui sauvèrent les ouvrages d'art et les ponts jetés sur le canal d'Oginski et sur celui de la Bérésina incendiés par les Français au cours de leur retraite.

Le discours prononcé à Dorpat le jour du Nouvel An 1813, par Hiler Aaron Maxkiewicz de Rossieny fournit un exemple éclatant de l'attitude qu'adoptèrent les Juifs envers le gouvernement français : « Nos ancêtres, dit-il, sont dispersés à travers toute la terre. Aucun peuple ne nous a fait souffrir autant, aucun peuple n'a été si injuste à notre égard que le cruel peuple français qui, au cours des derniers siècles, a donné libre cours à sa férocité aux dépens de nos ancêtres habitant son territoire. Les infortunés Juifs cherchèrent un refuge en Pologne. On les y reçut, mais on les y maintint dans un état déplorable et digne de pitié. Ils ont été obligés, pendant des années, de supporter ces souffrances jusqu'au moment où Dieu, accomplissant enfin la promesse donnée aux Juifs, a mis un terme à leurs infortunes en les soumettant à l'Empire Russe. L'avenir des Juifs dépend

ainsi d'un peuple qui n'a pris aucune part à la conquête de notre pays, ni à la destruction de notre glorieuse cité, ni à la profanation de notre temple et qui n'a été mêlé d'aucune façon à notre déplorable passé, peuple qui a des sentiments humains pour tous les hommes sans distinction de religion. Il n'y a qu'ici que nous ayons trouvé paix et soulagement et, surtout, que nous ayons rencontré un grand protecteur et un défenseur dans la très sainte personne de Notre Empereur. Grâce à sa bienveillance, la Russie nous a adoptés en nous accordant des droits égaux à ceux de ses autres fidèles sujets. Comblés de bienfaits sous le règne glorieux de ce monarque bienveillant et plein de miséricorde, nous avons vécu longtemps parmi nos compatriotes dans la paix et le bonheur. Les bienfaits de l'Etat Russe où règnent la paix et la concorde, nous ont consolés, et bien au-delà, de la perte de la Palestine. » Ce document se passe de commentaires.

L'hostilité des masses juives à l'égard des Français s'accrut encore à la suite des pillages et des dommages occasionnés par l'armée française traversant le pays. Aussi, pendant la retraite désastreuse de cette armée les Juifs donnèrent-ils libre cours à leur haine et à leur vengeance. Il n'est pas possible de citer tous les passages où les témoins oculaires décrivent les traitements infligés par les Juifs aux malheureux prisonniers en captivité chez les Russes et aux traînards de la Grande Armée qui cherchaient à rentrer chez eux. Assurés du retour prochain des troupes russes, les Juifs commirent de nombreux meurtres sur les malheureux, affamés et transis, qu'ils invitaient chez eux et qu'ils assassinaient, après leur avoir enlevé leur butin, jetant ensuite les corps dans la rue.

Les Juifs firent un accueil enthousiaste aux troupes russes qui revenaient dans le pays. Ils célébrèrent des actions de grâce dans les synagogues, ils offrirent du vin et de l'eau-de-vie aux soldats, se portèrent au devant des généraux, parés de leurs insignes, avec le pain et le sel ; ils illuminèrent à grands frais. En reconnaissance de cette fidélité à toute épreuve, le fameux partisan russe Davidoff, après l'occupation de Grodno, chargea le « kahal » local de veiller à l'ordre et à la sécurité dans la ville. Un des membres du « kahal » fut nommé chef de la police

et rendu responsable du maintien de l'ordre dans la ville. Les habitants furent obligés de s'adresser en toute circonstance au « kahal ». Ce régime dura à Grodno plusieurs semaines, jusqu'au retour de l'administration civile ! Il paraît que le général Miloradowicz, un des principaux chefs russes, parlant des Juifs, aurait dit sans vergogne : « Ces gens-là sont les serviteurs les plus dévoués du czar ; sans leur aide, nous n'aurions pas vaincu Napoléon et moi je n'aurais pas été décoré pour la campagne de 1812. »

Cette attitude des Juifs suscita un vif mécontement dans la société polonaise en Lithuanie et contribua pour beaucoup à rendre impossible les bons rapports entre Polonais et Juifs. C'est là aussi qu'il faut chercher la cause de la mauvaise opinion que donnèrent des Juifs les écrivains locaux : ils gardaient un vif souvenir de toutes les ignominies commises par les Israélites pendant la guerre et immédiatement après, lorsqu'un grand nombre de personnes tombèrent victimes de persécutions dues aux dénonciations juives. Ces sentiments hostiles se manifestèrent parmi la population des villes et des campagnes aussi bien que parmi la petite noblesse (« grise ») terrienne. Les Juifs en conçurent de vives inquiétudes et commencèrent par accabler littéralement les pouvoirs administratifs de plaintes alarmistes et de dénonciations, accusant la société polonaise de préparer un massacre de tous les Moscovites et de tous les Juifs. Leur imagination surchauffée et inquiète voyait partout des couteaux aiguisés contre eux. Pour activer l'intervention du gouvernement, ils s'efforcèrent de représenter ce mouvement comme anti-gouvernemental et anti-russe. Les « kahals » de Drohieze, de Pinsk, de Janów et de Grodno étaient parmi les plus inquiets. De ces centres partaient la plupart des bruits alarmistes. Si par hasard dans quelque auberge un individu ivre tenait des propos comme ceux-ci : « Les Juifs croient que le Czar leur bâtira des fermes, mais c'est plutôt nous qui leur dresserons des gibets » ; ou bien : « On va vous égorger bientôt comme vous avez égorgé les Français à Wilno », ces propos prenaient tout de suite dans les colportages des « kahals » les proportions démesurées d'une action anti-juive concertée à l'avance. Heureusement, le général gouverneur Korsakoff n'attachait pas grande importance à de

pareils bruits. Il ordonna de rechercher soigneusement leur source. Et après avoir acquis la conviction que les Juifs grossissaient méthodiquement ces propos et s'efforçaient de donner à l'explosion d'une antipathie de race un caractère de complot dirigé contre l'Etat, il ordonna aux « kahals » d'en finir avec ces démonstrations exagérées, mal fondées et inspirées par la peur. Il fit annoncer que tous les faux délateurs seraient punis selon toute les rigueurs de la loi. Cette mesure produisit un effet immédiat. A partir de ce moment, tous les bruits relatifs à des massacres et à une insurrection cessèrent.

Le gouvernement russe ne récompensa pas les Juifs pour leur conduite exemplaire pendant la guerre de 1812. Malgré l'hommage rendu à plusieurs reprises par les personnages les plus haut placés à la conduite des Juifs, leur situation légale ne fut pas améliorée ; bien au contraire, ils furent soumis à des restrictions nouvelles. Ainsi on leur défendit d'accompagner leurs marchandises ou d'envoyer leurs commissionnaires aux foires de l'intérieur de l'Empire. En 1823, dans les gouvernements de Mohylew et de Witebsk, il fut défendu aux Juifs de circuler dans les campagnes avec leurs marchandises. En 1816, dans le gouvernement de Wolhynie, on décida d'expulser d'une zone frontière, dont la profondeur était fixée à 50 verstes, tous les Juifs non inscrits sur les livres de contrôle et, en 1825, cette disposition fut étendue à tous les gouvernements frontières et appliquée à tous les Juifs, à l'exception de ceux qui possédaient des immeubles dans la zone indiquée.

En même temps, on réduisit l'étendue des territoires où il leur était permis d'habiter, en les expulsant de plusieurs localités, particulièrement en Courlande et en Livonie. L'expulsion des Juifs des campagnes, abandonnée pendant plusieurs années par suite de la guerre, fut également reprise dans les gouvernements de Czernihow et de Poltawa d'abord, et ensuite dans ceux de Mohylew et de Witebsk, d'où l'on chassa jusqu'en 1824 vingt mille personnes des deux sexes. La situation des expulsés était désespérée. Le général gouverneur de la Ruthénie Blanche, Chowanski, ému par leur sort, démontra au comité la nécessité de cesser ces expulsions. Mais le comité ne se laissa pas convaincre et, pour tout adoucissement, assigna immédiatement 50.000

roubles pour assurer une assistance médicale aux expulsés. Tel était le traitement que le gouvernement russe réservait aux Juifs en récompense du zèle qu'ils avaient témoigné en 1812.

Toute autre était la situation des Juifs qui embrassaient la religion chrétienne ; ceux-là étaient entourés d'une sollicitude particulière. En 1817, la Société des Israélites Chrétiens fut fondée sous le patronage du Czar. Cette société devait être dotée par le trésor de l'Empire de terrains donnés gratuitement comme propriété perpétuelle et héréditaire ; une large autonomie devait lui être assurée, ainsi que le droit d'avoir sa propre police et ses propres tribunaux. Les membres de cette société devaient être libérés de tout impôt pendant vingt ans et du service militaire ; leurs habitations étaient exemptes des charges de cantonnement ; enfin on devait leur reconnaître le droit de s'établir dans les gouvernements du centre, aussi bien que toute liberté de s'adonner au commerce. Ces adoucissements et tous ces privilèges très importants avaient naturellement pour but d'amener les Juifs à changer de religion, mais ils n'ont pas donné de résultats appréciables. Le nombre des néophytes fut insignifiant et, dès 1824, le Prince Galizyn, initiateur principal du projet, proposa de dissoudre le Comité de protection des Israélites Chrétiens. En 1833, ce Comité cessa définitivement de fonctionner.

Le gouvernement russe, au temps d'Alexandre Ier, consacra à la question juive toute une série d'ukases dont la plupart comportaient des restrictions économiques. On entassait la population juive dans les villes, on lui interdisait le séjour à la campagne et le commerce des boissons pour la forcer à fournir un travail productif. Cependant, en raison de la vénalité de l'administration russe, chacune de ces réformes ne constituait pour les Juifs qu'un nouvel impôt à payer.

JEAN IWASZKIEWICZ.

L'ALSACE RESSUSCITÉE [1]

—*—

MAGNIFICENCE,
MESSEIGNEURS,
MES CHERS COLLÈGUES,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'Alsace a une histoire tourmentée. L'Alsace a été l'un des grands carrefours de l'Europe. Presque tous les peuples ont piétiné son corps douloureux. Elle a récolté ses moissons dans des sillons creusés par le glaive et arrosés par des larmes. L'Alsace est la Pologne de l'Occident.

En l'an 58 avant Jésus-Christ, César livra bataille au chef des Suèves, Arioviste, le rejeta de l'autre côté du Rhin, et sauva la Gaule. En 357, Julien vainquit les Alamans à la bataille de Strasbourg et préserva pour la dernière fois l'intégrité de l'Empire romain contre l'invasion germanique. Mais bientôt la barrière tomba et les Alamans s'installèrent en Alsace. Ils ne furent que ses maîtres éphémères ; en 416, Clovis vint leur arracher le pays.

Par le traité de Verdun, l'Alsace est attribuée à l'empire

---

(1) Discours prononcé dans l'Aula de l'Université Jaguellonne de Cracovie le 14 mai 1923.

de Lothaire. Par le traité de Mersen elle passe au royaume de l'Est, qui deviendra le Saint Empire germanique. Plus tard, les Habsbourgs, landgraves d'Alsace, acquièrent de vastes domaines dans la région. En 1648, par le traité de Westphalie, l'Alsace est détachée du Saint Empire et donnée à la France. La ville de Strasbourg suit le sort du pays en 1681.

Sous le régime français, l'Alsace est administrée avec une large tolérance. La langue est respectée. La religion protestante ne subit pas de persécutions ; la révocation de l'Edit de Nantes ne touche pas l'Alsace de ses effets rigoureux. En un mot, la France ne tente pas de s'imposer par la violence. Mais elle s'impose d'elle-même par le rayonnement de sa grandeur. Comment la France des Grands Rois, qui subjuguait le monde par son génie, n'aurait-elle pas rallié le petit peuple entre les Vosges et le Rhin ? Ravagée par la guerre de Trente ans, l'Alsace avait besoin d'un appui pour se défendre. Elle ne pouvait le trouver auprès du Saint Empire qui tombait en ruines. Elle le trouva auprès des Bourbons.

Mais ce qui acheva de la gagner à sa nouvelle patrie, ce fut la communion dans les grands idéals de 1789. L'ouragan de la Révolution arracha les barrières qui subsistaient encore et jeta le pays dans les bras de la France. Les soldats de l'Alsace marchèrent avec les Enfants de la Patrie pour affranchir la France et le monde. Cette croisade de la liberté mêla pour toujours les bannières des deux pays. Car il n'est pas de liens plus forts entre des peuples que d'avoir versé le même sang pour une noble cause. Vint encore l'épopée napoléonienne qui creusa des sillons de gloire dans le pays d'Alsace et fit sortir de terre des guerriers héroïques. Les statues de Rapp, de Mouton, de Kléber sur nos places d'Armes attestent que l'Alsace a marché à la conquête de l'Europe avec la Grande Armée.

Après le traité de Vienne, l'Alsace était devenue française de génie et de cœur. Que dis-je ? Il n'y avait plus d'Alsace ; il n'y avait qu'une France qui allait jusqu'au Rhin.

C'est ainsi que l'Alsace avait trouvé sa patrie. La France n'était pas sa patrie ancestrale, elle était sa patrie d'élection. L'Alsace était française parce qu'elle l'avait voulu, en pleine

conscience et par un libre choix. C'était un lien plus fort que la prescription séculaire.

L'Alsace était heureuse. Mais soudain son ciel radieux fut déchiré par un coup de foudre qui transforma le jardin fleuri en un cimetière blafard. Le 10 mai 1871, dans l'hôtel du Cygne à Francfort, fut signé un document qui est l'un des plus sinistres de l'Histoire. Il est sinistre parce qu'il a rétabli la torture, l'inquisition et l'esclavage dans un pays d'Europe au XIXe siècle, et plus sinistre encore parce qu'il a déchaîné la guerre la plus abominable qui ait jamais accablé le genre humain.

On a nommé ce document un traité de paix ; il était une déclaration de guerre.

Un beau jour, on vint dire aux Alsaciens : Vous n'êtes plus des Français, vous êtes des Allemands. C'est comme si on avait dit à un enfant qu'il allait changer de mère. On ne laissait aux Alsaciens que la liberté cruelle d'abandonner le pays des aïeux. C'était leur imposer le choix entre le sol et la patrie. C'était déchirer leur âme. Car il n'y a pas de patrie sans la terre. Un délai fatal était fixé pour l'option entre la France et l'Alsace. Problème tragique, problème insoluble. Fallait-il choisir le chemin de l'exil ou les fers de la servitude ? Beaucoup d'Alsaciens sont morts d'angoisse devant ce dilemme abominable.

L'Alsace était devenue allemande. Mais les Alsaciens qui restaient, pouvaient-ils devenir des Allemands ?

Il se produisit un heurt de deux civilisations. Or, l'âme alsacienne a tenu bon comme une falaise contre un océan déchaîné. Vaine tentative que de vouloir transformer l'âme d'un peuple, illuminée par une ancienne et radieuse civilisation comme celle de la France. Vaine tentative surtout de vouloir transformer l'âme d'un peuple par la force brutale.

Mais les Allemands ne comprenaient pas. Ils montèrent une entreprise de germanisation formidable, minutieusement combinée dans ses rouages ; c'était un véritable tank spirituel. La langue française était brutalement refoulée de tous les domaines où pouvait jouer la contrainte de l'Etat. Elle était enseignée à l'école comme une langue étrangère. L'instituteur s'efforçait d'implanter par la violence l'amour et l'admiration de l'Allemagne dans les petits cerveaux alsaciens. Tous les

Germains qui habitaient l'Alsace étaient envahis par la même passion frénétique d'être des pionniers de l'idée allemande. Mais de quel droit voulaient-ils ramener au germanisme un peuple qui ne voulait rien en savoir ? C'est ici qu'était l'âme de la question. C'est ici qu'un abîme, infranchissable au raisonnement, séparait les adversaires. Les conquérants proclamaient un certain devoir mystique d'être Allemands, de se sentir Allemands, d'admirer le germanisme. C'était un dogme qui ne se discutait pas. C'était une religion. C'était un impératif catégorique, « eine verfluchte Pflicht und Schuldigkeit ». Des arguments, les vainqueurs ne pouvaient en produire, si ce n'était celui de la victoire. Des arguments ? Il n'en existait pas contre un peuple qui restait fidèle à ses croyances et ne voulait pas adorer les dieux de la Germanie. C'est tout au plus si les pionniers faisaient valoir un raisonnement unique, faible d'ailleurs et qui se retournait contre eux. Ils insistaient sur le dialecte allemand qui était répandu dans le pays, en parallélisme avec la langue française. Nous leur opposions ceci : « A quel point un peuple doit-il être Français, quand il prétend l'être malgré l'usage qu'il fait de l'idiome germanique ! Comment, l'Alsacien parle votre langue et ne veut rien savoir de vous ? Il faut croire alors que le germanisme n'a rien de très attirant. » Les pionniers répondaient alors par un cri de rage, ils déployaient leur bannière sacrée, ils couraient à un nouvel assaut. Ils voulaient mener l'Allemagne au triomphe qui lui était prédit dans le grand Livre du Destin. C'était une croisade. Les Germains en Alsace formaient un Ordre teutonique. Mais nous leur avons livré une bataille de Grunwald qui a duré cinquante ans.

La citadelle de la résistance était la maison familiale. La trame que l'instituteur tissait à l'école, la mère la défaisait le soir par un travail de Pénélope courageux et patient. L'instituteur enseignait l'idiome germanique à l'enfant, la mère lui apprenait le doux parler de France. L'instituteur glorifiait la Prusse conquérante, la mère récitait l'Evangile des Droits de l'Homme. L'instituteur pérorait sur Frédéric II et les Guillaumes, la mère racontait de belles histoires de Henri IV et de Napoléon. A l'école, on entonnait le « Deutschland über alles », à la maison, dans la chambre aux volets clos, on chantait la « Marseillaise ».

Et tout de même, les parents savaient bien qu'ils accomplissaient une œuvre tragique. Ils entretenaient dans le jeune cœur le déchirement funeste qui avait été la souffrance de leur vie. Leur sort douloureux d'être et de ne pas être serait aussi le sort de leur enfant. Mais ils ne pouvaient acheter la sérénité de son âme en sacrifiant la patrie. Destin lugubre que celui des parents d'Alsace : Ils ne pouvaient enseigner à leurs enfants la douce joie d'aimer la patrie ; ils leur apprenaient à pleurer, c'était leur triste devoir. Ils les emmenaient, le 14 juillet, à Nancy ou à Belfort, pour voir les soldats de France. Et le soir, quand on repassait devant le gendarme allemand à la frontière, on étouffait un sanglot.

La jeunesse grandissait ainsi dans un dualisme pénible. Il lui manquait une force vitale. Il y avait un coin de cimetière dans son cœur.

L'Alsacien était sans patrie. Savez-vous ce que veut dire cette chose terrible : être sans patrie ? — Oui, Polonais, vous le savez.

Malgré cette résistance de chaque instant, l'horizon s'assombrissait de jour en jour. L'immigration germanique grandissait comme une marée montante. Et puis, les familles alsaciennes se désagrégeaient. Beaucoup de jeunes gens, voulant échapper à la caserne prussienne, quittaient le pays. Ils ne le quittaient pas en déserteurs, ils avaient soin de changer de nationalité avant l'âge militaire. N'importe ; l'autorité allemande se vengeait sur eux : elle leur interdisait le retour en Alsace. Alors ils revenaient clandestinement, ils se cachaient dans la maison paternelle, embrassaient leur mère en guettant le pas du gendarme. Les jeunes filles saisissaient les occasions de se marier en France, afin de pouvoir donner une patrie à leurs enfants. Le jeune homme qui restait au pays n'osait demander à une Française de partager sa destinée de servage et de se liguer avec lui pour renforcer la résistance. C'eût été plus qu'héroïsme de la part d'une Française de quitter les Champs-Elysées pour descendre dans le Royaume du Styx. Enfin, la famille alsacienne ne prospérait plus. On n'avait plus la joie de vivre dans ce pays tragique. On n'avait plus l'enthousiasme de fonder un foyer. Car c'était porter de nouvelles victimes sur l'autel de la Prusse. Je vais vous dire une chose terrible : Quand

mon premier fils est venu au monde, je voulais lui tendre les bras. Je ne le pouvais. J'étais saisi d'un mouvement d'horreur : Je le voyais avec un casque à pointe sur la tête !

Au heurt de deux civilisations s'ajoutait un antagonisme politique : Le vainqueur installa dans le pays l'absolutisme par la grâce de Dieu. Or, l'Alsace était une vieille démocratie, plus vieille même que la France. Dès le moyen-âge, elle avait connu le régime des villes libres qui relevaient du seul Empire, étaient presque souveraines et constituées en républiques. Mais ces franchises appartenaient à une Allemagne disparue. Quelquefois les Pangermanistes nous disaient : « Vous êtes des Français bien jeunes. Vous étiez citoyens du Saint Empire avant le traité de Westphalie. N'en gardez-vous aucune souvenance ? » Nous leur répondions : « Nous ne vous connaissons plus. Jadis, nous avons quitté l'Allemagne, aujourd'hui vous nous apportez la Prusse. »

En effet, il n'existe guère d'antinomie plus profonde dans l'histoire des civilisations que celle entre la Prusse et l'Allemagne. La Prusse a changé l'Allemagne, je dirai davantage : la Prusse a détruit l'Allemagne. Le Prussien est un homme sans âme, un être mécanisé. La Prusse n'est pas une patrie, elle est un rouage. Vous, Polonais de Galicie, étiez soumis à l'Autriche. C'était bien autre chose. L'Autriche est une incarnation de la civilisation germanique, civilisation qui a eu ses époques de grandeur et qui a tenu son rôle dans l'évolution de l'humanité. Vienne était la ville de Beethoven et de Mozart. Mais ce furent d'autres musiciens qui entrèrent à Strasbourg en 1871 : ce furent le tambour et le fifre prussiens.

Le régime dont le vainqueur dota l'Alsace était prussien dans son esprit. C'était un régime de vasselage. Le pays ne devint pas un Etat confédéré. Il n'avait pas le droit de se constituer lui-même, il recevait ses institutions de Berlin. Après avoir proclamé les Droits de l'Homme et avoir été une partie vivante de la République une et indivisible, il devenait une dépendance, un territoire, une colonie. L'Empereur lui était octroyé comme souverain. L'Alsace-Lorraine n'était pas représentée au Conseil fédéral comme les autres Etats. Il est vrai que la Charte de 1911 avait prétendu généreusement lui consentir trois délégués. Mais,

par un détour astucieux de la loi, ces délégués étaient de purs fantoches. En effet, ils recevaient leurs instructions du Statthalter, instrument docile dans les mains de l'Empereur. Par conséquent les voix d'Alsace-Lorraine ne pouvaient que renforcer les voix prussiennes. Voyant cette menace et voulant éviter l'accroissement de la suprématie de Berlin, les autres princes germaniques avaient obtenu que les voix d'Alsace-Lorraine ne compteraient pas quand elles feraient pencher la balance et donneraient la majorité à la Prusse. Les voix d'Alsace-Lorraine avaient donc une allure tout à fait comique. Elles ne pouvaient se mettre en opposition avec les voix prussiennes, et, d'autre part, quand elles allaient de concert avec ces voix, elles ne valaient qu'à condition de n'être pas décisives. En un mot, le cadeau généreux, dont la Charte de 1911 avait doté le pays, était une montre qu'on ne pouvait pas remonter.

Pendant la guerre, la domination allemande a dégénéré en une persécution aveugle et fanatique. Les Alsaciens furent jetés en prison ou déportés sous les prétextes les plus futiles. Il suffisait d'avoir fait des séjours fréquents à Paris, d'avoir envoyé sa fille dans un pensionnat sur les bords de la Seine ou d'avoir des parents, même très lointains, qui portaient l'uniforme dans l'autre camp. La langue française était proscrite sous peine de détention. Et quand un Alsacien arrivait à se mettre à l'abri de ces injustices en se réfugiant en pays neutre, l'autorité allemande confisquait ses biens.

Mais toutes ces vexations n'étaient rien en comparaison de la souffrance morale qu'on infligeait au jeune Alsacien en le forçant à porter les armes contre ses frères. Il est dur de faire la guerre, il est dur de mourir, mais il est abominable de mourir pour l'ennemi. Le soldat qui rend le dernier soupir a droit à la consolation suprême de mourir pour sa patrie. Cette consolation était refusée au soldat alsacien. Sa place au cimetière était ornée de fleurs, mais non de lauriers. Son souvenir n'était pas illuminé par la reconnaissance. Qu'était sa mort ? Un accident, mais non un sacrifice. Et c'est ainsi que les Allemands, maîtres en cruauté, ont poursuivi l'Alsacien jusque dans sa tombe. Ils ont détruit sa vie et son bonheur. Cela ne leur suffi-

sait pas. Ils ont encore jeté un voile sur sa mémoire. Ceci nous ne pourrons jamais l'oublier .

Combien de temps ce pays d'Alsace, d'une beauté sublime et que Dieu a dû créer par un radieux sourire, devait-il étouffer sous les nuages sombres de l'oppression ? Combien de temps les fleurs de cet admirable jardin devaient-elles pencher la tête sous l'orage ? Souvent, à bout de force et de courage, nous gravissions quelque cime des Vosges, nous errions par les forêts silencieuses de la montagne. La nature solitaire nous donnait l'illusion de la liberté. Nous rencontrions sur les sommets des murs cyclopéens de grès rouge, enceintes fortifiées derrière lesquelles se réfugiaient les anciens peuples d'Alsace lors d'une invasion barbare. C'était un symbole de la résistance que des aïeux lointains nous avaient laissé là. De ces murailles, notre regard embrassait quatre pays : l'Alsace douloureuse, les forêts sinistres de la Germanie, les Alpes neigeuses, château-fort des libertés helvétiques, enfin, vers le couchant, les douces lignes bleues des montagnes de France. Nous contemplions dans un pieux recueillement le grand théâtre de la tragédie alsacienne. Mais notre regard se reportait toujours vers les clochers blancs qui parsemaient la plaine. Entourés de la ramure géante d'arbres séculaires, ils semblaient des anges gardiens qui étendaient leurs ailes sur les villages. Et soudain les clochers se mettaient à parler avec leurs graves accents de bronze. Un hymne sacré montait vers les cimes. Le brouillard envahissait les campagnes. Nous ne voyions plus l'Alsace, mais nous entendions sa voix. Une cloche après l'autre s'unissait au chœur magique de la terre natale. Dans ce tumulte d'airain sonnaient toutes les heures de l'Histoire. C'était d'abord un choc de boucliers ; les Gaulois, les Romains, les tribus germaniques se disputaient la plaine entre les Vosges et le Rhin. Puis c'était un son de harpe : Gotfried, le trouvère de Strasbourg, chantait son épopée d'amour et de mort, le poème de Tristan et d'Iseult. Puis c'était le cantique de Luther, fier et grave comme un guerrier qui marche à la bataille. Alors s'élevait une clameur déchirante ; l'Alsace agonisait, meurtrie par la Guerre de Trente ans. Ensuite les clairons sonnaient ; les Enfants de la Patrie entonnaient leur chant de gloire et de liberté ! Enfin, coup de

cloche sinistre, l'air était déchiré par un glas funèbre, le tocsin de 1870.

Alors il se faisait un long silence dans la plaine d'Alsace. Et ce silence était comme un sanglot.

Mais voilà qu'au fond d'un ermitage, perdu dans les forêts de la montagne, s'élevait un appel doux et mystérieux. Une petite cloche sonnait d'une voix argentine. Elle sonnait longtemps. Puis sa mélopée se perdait dans les nuages qui s'envolaient, tendres et radieux, vers le pays de France.

Alors un grand espoir nous illuminait de rayons merveilleux. Nous attendions le miracle. Et le miracle s'est accompli.

Foch est venu.

Hier, vous l'avez acclamé dans cette auguste salle. Il ne la quittera plus. Il restera comme un fantôme vivant parmi vous. Il était là, debout, au milieu de la Pologne frémissante. Vos anciens Rois, les Recteurs magnifiques de l'Université jaguellonne, et votre grand Copernic le regardaient du haut des murs. Là-bas c'était le Copernic des étoiles, ici le Copernic de la liberté!

Comment vous décrire l'enthousiasme qui transporta le pays d'Alsace quand les soldats de France descendirent des montagnes ? Les enfants se jetaient dans leurs bras, les jeunes filles les couvraient de fleurs, les mourants s'arrêtaient dans leur agonie pour entendre la sonnerie du clairon. Les Alsaciennes, en costume national, défilaient sur des chars enguirlandés de drapeaux tricolores et acclamaient les vainqueurs. Foch saluait Kléber sur la place d'armes de Strasbourg avec le sabre authentique d'Héliopolis. Heure sublime, heure qui valait un demi-siècle de souffrances. Savez-vous ce que cela veut dire, retrouver la patrie qui était perdue ? Oui, Polonais, vous le savez .

On a parfois soulevé la question du plébiscite en Alsace. Plébiscite, oui ; mais s'il y avait plébiscite, le suffrage devait appartenir aux victimes de 1871 et non aux immigrés qui étaient dans le pays en vertu de l'injustice commise. Or, ce plébiscite n'était pas nécessaire. Ce plébiscite était accompli. Il était fait par ceux qui étaient allés en exil pour conserver leur patrie. Il était fait par ceux qui avaient souffert pour rester fidèles au sol des ancêtres. Il était fait par les jeunes héros qui étaient allés mourir dans l'armée de France. Il était fait par les larmes de

joie d'un peuple délivré. Point n'est besoin d'un plébiscite pour redevenir Français. Quand on l'a été, on l'est pour toujours.

Aujourd'hui l'Alsace est française. Comment vous peindre son bonheur ?

Ecoutez !

Il est dans la cathédrale de Strasbourg une horloge astronomique, chef-d'œuvre légendaire d'un maître oublié. Cette horloge a son histoire. Elle était l'orgueil de la cité, quand une main sacrilège vint briser son rouage vital. Pendant des siècles le mécanisme resta muet. Les plus grands maîtres de l'Europe vinrent étudier le système, mais aucun ne réussit à le remettre en marche. Tout de même, après une attente longue et cruelle, l'heure de la résurrection sonna. Un artiste de France vint dans le pays, se prit d'un amour enthousiaste pour l'œuvre géniale, en découvrit le secret et lui rendit le mouvement. Alors une palpitation se fit entendre, d'abord légère comme le soupir d'un enfant qui s'éveille. Puis un rythme nouveau, toujours plus puissant, secoua les rouages. La vie, en flots harmonieux, refluait dans le corps inanimé.

Cette horloge merveilleuse est le cœur de l'Alsace. Il était mort. Mais il fut touché par le miracle de France. Aujourd'hui le cœur de l'Alsace bat de nouveau.

Polonais, vous devez comprendre l'Alsace. Car votre destin fut semblable. Vous avez versé les mêmes larmes de déchirement, d'humiliation et de sacrifice. Votre cœur a été broyé par le même char de combat des Imperators prussiens. Vous avez dû prendre les armes de frère à frère. Vous avez dû combattre pour la cause injuste. Vous avez dû mourir pour l'ennemi. Mais au milieu de ces flétrissures, vous avez su garder intact le sanctuaire spirituel de la Pologne. Ils ont mutilé votre corps, mais vous avez sauvé votre âme.

Frères de Pologne, l'Alsace vous salue. Du Rhin à la Vistule a retenti le même sanglot de martyre et le même cri de délivrance. Polonais, nous sommes doublement vos frères, nous le sommes par la mort, et nous le sommes par la résurrection !

ROBERT REDSLOB.

JULES SLOWACKI

ET LE

ROMANTISME FRANÇAIS

*

Deux caractères dominent la psychologie romantique : l'hypertrophie de l'imagination et celle de la sensibilité (1). On les voit aussi chez Słowacki, l'un des plus grands poètes romantiques et l'un des plus grands artistes du XIXe siècle.

Słowacki est une âme inquiète et sensible. La vie le froisse ; le besoin de s'évader hors des lieux de l'existence quotidienne le dévore sans cesse. Il lit donc Byron, auquel il emprunte des héros, des situations, parfois une mise en scène. Ses héroïnes sont aussi des épreuves du type byronien.

Mais son goût de l'exotisme est satisfait aussi par Lamartine. C'est dans ses élégies qu'il goûte le prix de la vie sentimentale et le retentissement de ses émotions par l'univers. Comme Lamartine (2), il *porte aussi le paysage en lui* et en accommode les différents plans à une vision intérieure. La couleur locale prend chez lui une intensité de plus en plus forte.

Profondément religieux, il veut aussi se créer une religion.

---

(1) L. Maigron : *Le romantisme et les mœurs*. Paris, 1910, p. 7.
(2) E. Zyromski : *Lamartine*. Paris, 1896, p. 189.

Avant d'être mystique, il adore les steppes, la mer, les montagnes. Cela répond aussi à la religion lamartinienne, dans laquelle domine le culte des astres, le sentiment de l'infini, l'amour de la solitude. La mélancolie de Słowacki est pourtant plus tourmentée.

Cette mélancolie rappelle celle de Châteaubriand qui est poussé par la conscience du malheur, où l'a plongé son amour. Elle rappelle aussi celle de Byron qui apaise sa soif de bonheur par la variété des passions et des spectacles qu'il se donne. Mais plus souvent le poète polonais noircit dramatiquement les émotions de sa jeunesse et décrit sa maladie morale, pour donner *une amplification des aventures de René.*

En 1831 commence son exil. Il ne doit point revoir sa patrie. Nous le trouvons d'abord à Genève, puis en Italie, enfin en France. Słowacki essaie maintenant d'écrire des vers français, un roman, un drame. C'est dans les drames qu'il imite Hugo et Dumas. Bien qu'il soit encore byronien, il suit plutôt les pas des poètes dramatiques français, en introduisant dans ses drames beaucoup de clarté dans la composition, beaucoup de mouvement et d'effet dans l'action.

Il introduit aussi, en suivant la manière romantique française, *le grotesque et le sublime*, *les individus*, *et non les types.* Comme chez Hugo, la poésie vraie est aussi dans le théâtre de Słowacki dans l'harmonie des contraires. Nous y voyons encore, comme le prouve *Beatrix Cenci*, l'élément tragique, incarné dans l'histoire de la généreuse criminelle. C'est la même idée qui a produit les histoires tragiques d'Hugo.

Kordian (1832) est déjà un essai de peindre l'homme que la passion anime, l'individu dont elle modifie le caractère. Le héros est plein d'inquiétude. Il veut agir, veut vivre héroïquement, mais l'amour malheureux le tue lentement. Comme René, *il vit au-delà de l'horizon de la vie et a le goût de l'exotisme.* Mais son désir, non satisfait, est une source de douleurs. La religion et la patrie l'attirent, mais la volonté trop faible ne lui permet pas d'effectuer ce qu'il a décidé de faire.

Mazepa (1834) réalise la formule même du drame romantique français. Le grotesque et le sublime s'y mêlent ; la couleur locale s'y répand avec une richesse inouïe. Pour que le

théâtre du poète ne dégénérât pas en superbe rhétorique à la façon de Hugo, il fallait le secours de Shakespeare. Et ce secours arrive. Le génie anglais lui enseigne à mettre le vice à nu brutalement, à analyser les âmes, à montrer une réalité énergique, formidable, sanglante.

Or *Balladyna* (1834) rappelle par ses caprices, fantaisies et digressions le merveilleux de Shakespeare. Comme chez ce dernier, le surnaturel est pour Słowacki une source de poésie. Il a aussi sciemment mêlé le grotesque et le terrible. Le don de l'effet, l'adresse de la mise en scène, la couleur locale rapprochent pourtant cette fable tragique de la prodigieuse verve et de la magnifique couleur du théâtre français.

Le poète se fait maintenant lyrique et écrit une série d'élégies connues sous le titre de *En Suisse* (1835). Deux amants y sont entourés, comme ceux de Rousseau, de Châteaubriand, de Lamartine, d'un magnifique paysage. Le poète compose comme pour lui seul ; son monde a une apparence purement intérieure. Son poème n'est qu'un souvenir douloureux, où l'amante ressemble à une fée et reste pourtant vraie et simple.

L'intensité de sa vie intérieure se traduit aussi par son lyrisme calme et résigné, par son rythme mélodieux et grave. Le paysage exprime, comme dans les célèbres *Méditations* du chantre d'Elvire, *la vie intérieure de l'âme solitaire*. L'amour laisse sur les lieux où il s'est exprimé une trace d'âme.

Il en est de même pendant le voyage du poète en Italie et en Orient. Childe Harold n'y est plus son guide. Il y répète plutôt Lamartine, bien que la forme soit encore byronienne. En passant en Grèce, puis en Egypte, il s'en va enfin prier au tombeau du Christ.

Le *Voyage en Orient* (1836) abonde déjà en digressions révolutionnaires. On voit que le poète lit Lamennais, Sand, Leroux, et cherche sa pensée. A ses tendances démocratiques et révolutionnaires se joint l'enthousiasme qu'évoquent dans l'âme du voyageur le décor d'un beau ciel, le paysage maritime, les montagnes et le désert. Comme Lamartine, Słowacki considère *la nature comme un temple* (1). Au moment d'arriver à Jérusalem,

(1) T. Grabowski : *Juljusz Słowacki*. T. I., Poznań, 1920, p. 252.

il se prosterne devant le tombeau et voit, comme Lamartine, en ce moment le mystère de sa vie.

Mais Châteaubriand lui donne aussi beaucoup de sa mélancolie et de son pessimisme. Il se complait toujours, comme au temps de sa jeunesse en Pologne, dans le personnage de René, ce type de désenchantement et de mélancolie. L'âme du poète est aussi le grand inspiré de la mélancolie et s'abîme sans cesse dans une contemplation morne.

Comme Vigny, Słowacki a aussi quelque chose de séraphique. En s'absorbant en lui-même, il se rapproche de la conception philosophique de Vigny et lui emprunte même sa figure d'Eloa qui est descendue sur la terre pour consoler ceux qui souffrent. Et le poème ne saurait même se raconter (1). Il se compose d'une suite de visions du martyre de la Pologne, du martyre de l'âme solitaire.

Anhelli (1837) est donc une vision, où apparaît un personnage solitaire et souffrant pour le salut de son peuple. Il a pour ami Szoman qui ressemble beaucoup à Chactas de Châteaubriand. Comme Chactas, Szoman travaille au milieu d'un peuple malheureux et maudit. On sait du reste qu'il y a chez Châteaubriand *une théorie des grandes âmes solitaires privilégiées de la douleur et de l'inspiration* qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale (2). A ces âmes dont la pensée douloureuse use le corps, appartient Słowacki.

Sa seule consolation est Ellenai, qui rappelle beaucoup Eloa et complète cette âme triste et solitaire. Anhelli meurt aussi seul et ne doit se réveiller qu'au moment de la révolution des peuples. Ses compatriotes polonais meurent aussi au milieu des plaines neigeuses de la Sibérie, parce que l'exil les a faits mauvais et qu'ils aiment les dissensions intérieures.

Après son retour en France, Słowacki se met à faire de nouveaux poèmes. Il cherche la cause des malheurs de sa patrie et la trouve dans la faiblesse de caractère de ses contemporains.

---

(1) G. Sarrazin : *Les grands poetes romantiques*. Paris, 1906, p. 227.

(2) P.-M. Masson : *Rousseau et la restauration religieuse*. Paris 1916, p. 332.

Sa pensée se réalise dans une tragédie, où les Wenèdes symbolisent les révolutionnaires de 1830, tandis que les Léchites rappellent les Russes.

Lilla Weneda (1840) abonde, malgré son caractère politique, en réminiscences de Châteaubriand. La sœur de la malheureuse fille du roi, Derwid, est une prêtresse modelée sur Velléda qui est la prêtresse d'un peuple infortuné. Lelum et Polelum rappellent deux frères liés par le fer dans l'armée des Francs. Il faut ajouter pourtant que Słowacki, en poète de génie, donne à ses personnages l'empreinte de son puissant tempérament dramatique. Rosa Weneda dépasse par sa grandeur Velléda et ressemble plutôt aux grandes figures de la tragédie d'Eschyle.

L'élément mythologique celtique y apparaît aussi dans la mise en scène. Aussi Derwid a-t-il un caractère druidique. Quant à l'action de la tragédie, elle est, comme toujours, très vive et pleine d'effets. L'élément tragique s'y mêle, comme chez Hugo, à l'élément comique, et l'éclat des passions se joint à la force des situations. Une analyse complète et détaillée des caractères que le poète pose avec sa vigueur habituelle, fait de cette tragédie *une sorte de chef-d'œuvre de l'art romantique européen.*

A cette époque Slowacki refait aussi ses drames anciens. Il donne à *Mazepa* des qualités scéniques qui le rapprochent beaucoup plus du théâtre de Hugo. Le même don de l'effet, la même verve n'empêchent pourtant pas que le poète ne se soucie aussi de la vérité humaine. Mais en suivant ses modèles français, il s'adresse aux nerfs des spectateurs. Amélie, cette triste victime de son mari, ressemble un peu à Indiana de Sand. Zbigniew rappelle Ralph, ce froid et noble défenseur d'Indiana.

Comme Sand, Słowacki peint aussi l'amour supérieur à la volonté et purifiant tout ce qu'il consume. Mazepa, un homme léger et sans scrupules, se purifie aussi d'autant plus qu'il subit le châtiment, auquel le sort a destiné l'amant de Madame Marneffe de Balzac. Le Palatin et Amélie incarnent les

---

(1) J. Kleiner : *Jules Słowacki*. Varsovie, 1923. T. III. p. 16-17.

contrastes moraux. Quant à Zbigniew, il sacrifie sa vie en sauvant l'honneur d'Amélie. Cette circonstance le rapproche un peu de Tisbe de Hugo. Quelques effets mélodramatiques rappellent aussi ceux du drame d'Angelo.

A côté de cette tragédie, Słowacki refait *Beatrix Cenci*. Il s'y éloigne de Shakespeare et se rapproche de nouveau de Hugo. La tragédie a un caractère fataliste et ne manque pas non plus de sensations. Si Słowacki avait eu le bonheur d'être Français, *il eût été Hugo, il aurait eu la même vogue qu'avait ce dernier*. La sanglante histoire des Cenci s'adapte à merveille aux instincts romantiques et la tragédie polonaise rappelle beaucoup la tragédie de Custine (1), jouée à la Porte Saint-Martin en 1833.

Aussi les personnages rappellent-ils beaucoup ceux de Hugo. Negvi est un monstre physique et moral et ressemble à Triboulet ; le rôle de Giani et Orsini paraît être emprunté à la vraie histoire de la vie de Nodier (2). Mais la tragédie n'a pas de thèse ; aucun personnage ne réalise une idée du poète. Elle n'est pas aussi un drame de pure curiosité, tout en machinations et en trucs. L'art délicat du poète y a mis beaucoup de poésie.

Mais Słowacki était en même temps un génie épique. Il déploie sa verve épique dans *Beniowski* (1841). Ce poème plutôt byronien renferme des scènes épiques, des digressions satiriques, des épisodes lyriques. Brisant la narration, le poète y jette des réflexions sur la critique d'alors, sur les partis politiques, sur son adversaire Mickiewicz. Il y donne aussi son credo philosophique, où l'on peut entendre l'*écho du panthéisme lamartinien*. Le poète sent l'infini et saisit, à travers le monde qu'il décrit, l'accent de la voix divine.

Son isolement au milieu de l'émigration polonaise parisienne donne à son âme tout son essor. Sa mélancolie est déjà moins tourmentée, sa plainte est moins amère. Il a pourtant la nostalgie du divin et sent sa puissance au monde. Le monde est, d'après lui, un immense poème : en bas, la matière dépourvue de l'âme qui autrefois l'animait, puis, à mesure qu'on s'élève,

---

(1) J. Kleiner, l. c. 283-284.
(2) Ibidem, 286-287.

une existence de plus en plus subtile et ayant pour sommet l'homme, le penseur, l'artiste.

C'est à cette époque qu'il commence à étudier Cuvier, Lamarck, Leroux, Fourier et veut se promener dans la nature comme dans son monde. Son âme commence à rejaillir sur l'univers et ne voit autour d'elle que des miracles. Sous les ténèbres de son inconscient se cache une multitude d'images qui seront les symboles ébauchés de ses rêves sur la genèse du monde, le développement de l'humanité, enfin l'histoire de sa nation qui se mettra un jour à la tête des nations européennes. Sa philosophie, comme celle de Mickiewicz, *prend de plus en plus le caractère messianique*.

Il tâche encore de revenir en arrière, comme le prouve sa comédie *Fantazy* (1841). Elle est exquise et trahit une forte intuition psychologique. Le poète ne s'y pique pas, comme auparavant, de ressusciter le passé. Il donne le présent, et *Fantazy* n'est qu'une image fidèle de son illustre ami et rival Sigismond Krasiński. Il y a aussi quelques réminiscences de Musset non seulement dans le nom du héros et dans quelques situations, mais aussi dans le style fluide et plein de raffinement.

Comme Musset, Słowacki y montre encore le sens du dialogue parce qu'il a au plus haut degré le sens psychologique et *l'a eu plus que Musset*. Sa comédie est une œuvre unique dans notre théâtre. Elle est aussi une comédie romantique parce qu'elle possède une héroïne qui se rapproche beaucoup de celles de Sand et de Balzac. A partir de ce moment, le poète se rapproche de plus en plus du mysticisme.

En se repliant sur lui-même, il sent son imagination soulevée par les souffles de vie qui partent de l'infini. Ces souffles sont l'esprit de Dieu. Et le poète commence à parler en style apocalyptique. Devant son âme tombent les bornes qui séparent le matériel du spirituel. Il voit la genèse du monde, où, à travers une immense évolution sont apparus d'abord les esprits, puis les forces, enfin les éléments inorganiques et organiques.

La Genèse de l'esprit (1844) rappelle un peu les pareilles conceptions de Nodier, de Boucher de Perthes, de Fourier. La matière, ayant l'esprit pour moteur, a évolué, d'après Słowacki, en donnant enfin l'homme. L'amour qui anime cette

matière a fait naitre une masse de créatures, dont les formes étaient les symboles des sociétés humaines de l'avenir. Ces sociétés viennent enfin et sont *représentées, ou plutôt symbolisées, par deux personnes* qui rappellent beaucoup les héros du poème de Laprade, Amour et Psyché. Ils se cherchent aussi à travers le temps, en cherchant en même temps Dieu perdu et oublié.

Car l'espoir est issu d'un souvenir divin (1).

La métempsychose y joue aussi un grand rôle, parce qu'elle était un dogme commun des romantiques.

Plus le poète développe son système, plus son imagination s'efforce à lui donner une forme poétique. Il explique sa doctrine dans des lettres, des dialogues, des sermons ; il imagine un roman où ses héros exposent ses idées évolutionnistes. C'est une sorte de théologie qui raconte les combats titaniques ayant pour but de créer un monde plus idéal, plus spirituel et resplendissant de lumière. A la fin de cette évolution des cultures va apparaître la Pologne, *guide des nations dans le chemin vers le Royaume de Dieu.*

Il y a dans ce système qui est une continuation de la genèse de l'esprit, une critique de la civilisation et puis, comme chez Leroux, une constitution de la nouvelle humanité. Le poète déclare, comme Leroux, que l'homme aspire à l'infini, qu'il vit éternellement comme individu par la métempsychose, que le christianisme n'est que le développement des systèmes antérieurs. Comme Fourier, il croit que l'homme, l'univers et Dieu sont identiques, que les esprits exercent autour de nous une influence énorme, que l'homme atteindra un jour *une forme plus parfaite, plus subtile et éthérée.*

Tandis que Fourier voit dans la France le guide des nations, Słowacki donne ce rôle à la Pologne. Comme Fourier, il adore enfin la liberté (2) et condamne des règles. En idéalisant l'esprit, éternel révolutionnaire, il salue la révolution de 1848. Il est alors révolutionnaire et voit, comme tous les socialistes d'alors,

---

(1) J. Kleiner : *Zygmunt Krasiński*. T. I, 153.
(2) E. Faguet : *Politiques et moralistes*. IIe série. Paris, 1898, p. 54.

l'humanité future et la nécessité de retourner à un état qui est celui de Dieu et dont l'humanité a eu le tort de s'écarter.

Était-il socialiste ? Non, il condamnait sévèrement le communisme, la terreur, la manie égalitaire. En vrai messianiste, il exigeait la vraie collectivité, c'est-à-dire le dévouement, le sacrifice, l'harmonie qui ne détruit point la hiérarchie et reconnait les autorités morales, le pouvoir spirituel. Comme Raspail, il est fraternitaire et solidariste (1). Cette tactique c'était en somme celle qu'avait suivie le Christ.

La dernière création de Słowacki est le *Roi-Esprit* (1847). C'est là que le poète incarne sa conception des origines providentielles de la Pologne. C'est là qu'il raconte l'histoire de nos premiers rois, ces vrais demi-dieux et souverains de la grande nation polonaise. C'est là qu'il imagine qu'Er d'Arménie, ce héros de la légende platonicienne, a été destiné à subir une réincarnation et à vivre une nouvelle existence en Pologne.

Rien de plus impressionnant que ces épisodes de la grande épopée nationale, où l'idée de patrie devient de plus en plus claire et compréhensible à ceux que *le sort a destinés au grand rôle de rois-esprits*. L'épopée devait rester inachevée. Tout inachevée qu'elle demeure, cette œuvre est grande (2), de grandeur incomparable.

Chaque grandeur subit pourtant une explication. Cette explication démontre que Słowacki, malgré son génie égal à celui de Mickiewicz et de Krasiński (3), fut fortement influencé par le romantisme français.

Sa puissante individualité a su profiter de tout ce que lui donnait l'esprit français et a atteint l'originalité. Vue de loin, cette individualité apparaît ce que Bergson appelle « une immense efflorescence d'imprévisible beauté » (4). La force qui l'anime semble chez lui croître avec l'âge. Comme chez tous les

---

(1) G. Morange : *Les idées communistes sous la monarchie de juillet* Paris, 1905, p. 132.

(2) Sarrazin, l. c., 245.

(3) V. Gasztowt : *Le poète polonais Jules Słowacki*. Paris, 1881, p. 77.

(4) H. Bergson : *L'énergie spirituelle*. Paris, 1920, p. 25.

mystiques (1), il y a aussi à la base de son mysticisme un effort, pour retrouver et revivre dans sa liberté une spontanéité primordiale, captive et mutilée dans la nature humaine. L'homme de génie a la foi. Ce don de foi et de vision amène *la force de persuasion* (3), *l'invincible enthousiasme et l'éternelle jeunesse.*

Slowacki possède cette force, cet enthousiasme, cette jeunesse au plus haut degré. Il croit aussi, en prenant congé de nous, à son influence future :

Oui ! je pars. — mais je laisse une force en partant
Qui ne me donne à moi qu'un front plus éclatant,
Mais qui, moi disparu, par ses broiements étranges,
De vous, mangeurs de pain, saura faire des anges.

THADÉE GRABOWSKI.

---

(1) Delacroix : *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme.* Paris, 1908, 424.
(2) Dwelshauvers : *L'inconscient.* Paris. 1919. p. 273.

LA DERNIÈRE MANIÈRE
DE GEORGE SAND

II

LES HORIZONS NOUVEAUX

LE RÉALISME

Le réalisme est à la fois une doctrine et une tendance. George Sand n'adhéra jamais au réalisme-doctrine. Balzac l'étonnait plus qu'il ne la frappait d'admiration. Elle méprisait parfaitement Champfleury. Quant à Flaubert, il lui plaisait surtout par son côté romantique : goûts d'artiste, mépris du laid et du vulgaire, haine de la bêtise : mais il l'effarait un peu quand il s'appliquait minutieusement, des années durant, suant, soufflant et geignant, à animer de pâles et médiocres silhouettes de bourgeois. Quand parut *l'Education sentimentale*, George Sand fut un des rares journalistes qui prirent la défense de l'ouvrage : mais son article sent l'effort, la tâche, l'amitié qui commande. Il serait donc illusoire à notre avis de vouloir préciser l'influence de Flaubert ou de Balzac sur George Sand. Elle a placé dans ses derniers romans quelques figures drôlatiques à la manière de Flaubert ; il y a dans *Jean de la Roche* de longues descriptions d'ameublements comme chez Balzac.

Ces rapprochements sont trop vagues pour être significatifs. C'est dans la vie et les tendances profondes de George Sand que nous découvrirons les sources de son réalisme, si réalisme il y a.

C'est, à vrai dire, un réalisme mal défini, plutôt tempérament que théorie, plutôt tendance qu'école. Il ne signifie ni peinture exclusive du réel, ni souci essentiel de *faire voir*. C'est le réalisme des classiques, Molière, Boileau ou Voltaire. Un homme a du bon sens et de bons yeux : il ne les détourne point avec dégoût s'il rencontre quelque objet vulgaire : le médiocre et le laid ne le transportent point d'aise, mais ne lui font point pousser des cris d'horreur. Il aime le beau et l'idéal et en fait sa nourriture favorite. Seulement, il n'est point perdu dans la contemplation des étoiles. Il sait qu'il est des puits, sur terre, où tombent les astrologues rêveurs. Il regarde à ses pieds : il voit des ordures : il en parle quelquefois. Telle est à peu près la tournure réaliste que nous découvrons chez George Sand.

C'est Nohant, avoue-t-elle, qui l'a guérie des folles illusions du cœur ; c'est Nohant encore qui l'a préservée des élans insensés de l'esprit. Il y avait chez elle un fond de sens paysan que l'éducation avait fortifié. Au hasard des jeux et des courses dans les traînes, elle s'était imprégnée de malice railleuse et de gauloiserie. Au village, on ne dédaigne pas une bonne plaisanterie bien grasse, bien pimentée. Aucun sujet n'est écarté de la conversation comme bas ou trivial. A la veillée, lorsque le chanvreur ou la vieille servante racontent des histoires, que d'idylles touchantes, mais aussi que d'anecdotes réalistes ! Il suffit de lire quelques pages de la Correspondance de George Sand pour voir qu'elle n'avait point de dégoût pour ces choses-là. Un jour, c'est l'amusante histoire d'un cochon dont la queue s'était enroulée à la lanière d'un fouet, qu'elle narre à son fils Maurice (1). Un autre jour, c'est la mésaventure de ce même Maurice, grand chasseur d'insectes, devant la citadelle d'un bousier, dont elle fait part à Solange (2). Elle s'égaye visible-

(1) L. à Maurice S., 15 janv. 1858.
(2) Lettre à Solange, 24 avril 1861, *inédite*.

ment de ces gauloiseries qui eussent fait la joie d'Armand Silvestre. Dans les romans sans doute, on ne trouve rien de cette sorte : mais nous avons ainsi une preuve que l'idéalisme de George Sand ne participe d'aucune délicatesse d'éducation, d'aucune mièvrerie. L'origine en est, comme nous l'avons montré, plutôt morale qu'esthétique.

George Sand n'aimait pas Mürger et la jeune école réaliste. Elle leur reprochait de confondre le vrai avec le laid (1). Cependant il y a dans son œuvre bien des pages où elle n'a pas craint de peindre un paysage, un intérieur, une demeure sous les couleurs les plus tristes. Dans le *Meunier d'Angibault*, par exemple, ne dirait-on pas qu'un Balzac a décrit le mobilier prétentieux et rococo du riche fermier qui pose au hobereau ? Aussi bien que Balzac, George Sand savait comprendre l'intérêt psychologique d'une description, et lorsque, par hasard, elle voulait camper quelque silhouette de bourgeois déplaisant, elle savait mettre la même note hargneuse dans le portrait moral et dans la figure pittoresque du type.

Dans les romans de la vieillesse, à côté de personnages idéalisés à l'excès, les notations réalistes se font de plus en plus nombreuses. C'est l'époque où elle entreprend la longue série de ses voyages à travers la France. Elle se promène maintenant en touriste, curieuse non seulement de paysages lumineux, de sites grandioses et de beautés artistiques, mais aussi de mœurs et de coutumes locales. Elle pénètre dans les chaumières d'Auvergne, dans les misérables habitations des Hautes-Cévennes, dans les bastides de Provence (2). Elle observe

---

(1) Cf. Amis : *Mes souvenirs*, p. 38, à propos du Christ, de Bonnat, que George Sand trouve laid : « Au fond, ces messieurs se figurent, je ne sais trop pourquoi, que la vérité, c'est la laideur. Cette erreur me révolte et ces prétendus réalistes me semblent tout simplement des niais. La nature peut être plus belle, à certaines heures du jour, et moins séduisante à d'autres : c'est certain. Mais ceux qui choisissent justement pour la peindre ces minutes là, ceux qui s'ingénient de parti-pris à rechercher la laideur au lieu de la beauté, ceux-là manquent de discernement et de goût : ils ne méritent guère d'être appelés des artistes. » (Ces paroles ont été prononcées en 1874).

(2) Par exemple, dans *Tamaris*, la description ultra-réaliste de la bastide où Mlle Roque vit avec sa négresse.

le paysan courbé sur sa terre ou attablé dans l'obscure auberge de son hameau. Et elle le représente tel qu'elle le voit. Il semble par moments que toute préoccupation littéraire l'ait quittée. Nul souci de faire beau, élégant, distingué. La pitié qui la saisit toute entière à la vue de certaines misères commande son réalisme. Dans les Cévennes, à Lantriac, ou plus haut sur l'aride Mézenc, elle est entrée dans les misérables chaumières où le paysan gîte à côté de ses animaux (1). Elle a vu les lits grossiers faits de paille tassée au fond d'une caisse de bois. Son cœur s'est soulevé de dégoût devant les lattes noircies du plafond, où, pêle-mêle, des hardes, du lard et des chandelles sont accumulés. Qu'il est loin le paysan berrichon avec ses airs farauds et son langage naïf. Ici c'est la saleté, l'ignorance, la routine, la crasse !

Quand vous avez voyagé, vous aimez à raconter. Vous parlez de ce que vous avez vu, vous décrivez avec complaisance. Si par hasard vous êtes romancier, qui vous empêche de mettre dans l'œuvre que vous préparez quelques descriptions prises sur le vif (2), quelques silhouettes aperçues au détour d'un chemin. Ces descriptions ressembleront peut-être à des impressions de voyage ; dans un autre paysage, la psychologie de vos héros eut été plus claire ? N'importe : il y aura dans ce que vous direz quelque chose de vivant et de réel qui fera oublier longueurs et hors-d'œuvre. C'est ce qui est advenu à George Sand. Ses longues descriptions de la ville du Puy (3) qu'on trouve dans le *Marquis de Villemer* ne tiennent que par un fil bien ténu à la trame même du roman. Elles ne traduisent que peu de chose de l'état d'âme d'Urbain de Villemer ou de Caroline de Saint-Geneix : Elles sont à vrai dire l'impression naïve que George Sand ressentit en présence de ce site à la fois harmonieux et déchiqueté, de cette cathédrale merveilleuse et de la vieille ville de lave assoupie au pied de ses chapelles et de ses couvents. Fréquemment il en est de même dans les

---

(1) *Marquis de Villemer*, p. 357.

(2) « Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal ; quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. »

(3) *Marquis de Villemer*, p. 32 sqq.. Ibid. 312 sqq.

dernières œuvres de George Sand. *Jean de la Roche*, *la Ville noire* (1), *Monsieur Sylvestre* (2), ne nous mènent que dans des lieux où la romancière a passé. De sorte qu'au lieu d'apprêter, de styliser, d'idéaliser en un mot le décor de ses romans, George Sand l'emprunte à la réalité la plus prochaine. Et tandis que les protagonistes du drame sont vaporeux, idéaux, irréels, le paysage et les personnages du second plan sont copiés sur le vif. Ainsi par le seul fait qu'elle voyageait et qu'elle aimait à peindre ce qu'elle avait vu, George Sand penchait vers le réalisme.

Petit à petit, d'ailleurs, l'intrigue et la peinture des caractères principaux semble devenir pour elle une sorte d'accessoire, de postiche. Au hasard de ses promenades, de ses herborisations, elle a rencontré quelques types pittoresques : elle a lié connaissance avec eux, elle les a fait causer. Puis machinalement s'est bâtie dans son imagination une intrigue où tous ses amis de la veille se rencontrent, s'aiment, ou se tuent. Elle ajoute un héros et une héroïne parfaits, deux anges de son paradis romanesque, et voilà le roman qui est fait. Il est clair, par exemple, que dans *Tamaris*, l'idylle si fade du docteur et de la marquise ne retient pas un seul instant l'esprit du lecteur. En revanche, le cocher Marescat, le pêcheur Pasquali et même la Zinovèse ou le lieutenant la Florade sont intéressants, parce que nous sentons le modèle proche et les personnages vrais et vivants. Pour Tamaris d'ailleurs, nous avons l'aveu même de George Sand. Marescat a existé, Pasquali aussi, et Nicolas, et Bou-Maza, le baudet d'Afrique. Un roman où les descriptions sont vraies et que peuplent des personnages observés de près est plus qu'à demi un roman réaliste. Juliette Lamber pouvait avec raison se plaindre de ce que son auteur favori donnait des gages à la nouvelle école (3). Le bon sens paysan et l'humeur voyageuse faisaient de George Sand un écrivain réaliste.

---

(1) C'est la ville de Thiers (Puy-de-Dôme).

(2) Palaiseau.

(3) J. Adam écrit en 1866 : « Il me semble que l'esprit quelque peu cru de Flaubert et, hélas ! celui de Goncourt mordent sur George Sand ! Cela me choque, je m'en indigne, et j'écris mon impression sincère

Mais pour être vraiment réaliste, il manquait à George Sand l'impersonnalité. Ses paysages ne sont pas des descriptions, mais des impressions. Aussi nul souci d'exactitude ou de précision. Du coquet et gracieux château de la Rochelambert, qui domine de ses fauves clochetons de molles prairies et de tendres peupliers, elle fait un manoir lugubre, enfoncé dans un sombre ravin, au milieu de noirs sapins, au bord d'un torrent impétueux. Le détail des lieux est assez exact (1), mais l'impression générale est horriblement fausse. C'est que, voulant nous montrer une âme romantique, rêveuse et mélancolique, elle a transformé inconsciemment le paysage qu'elle avait sous les yeux pour lui donner la même tonalité. D'autres fois, au contraire, elle embrouille les noms, elle confond les endroits, mais elle a retenu fidèlement l'ensemble du site et l'essentiel de l'émotion : c'est le ravin de la Verrière (2) qu'elle transforme, mais dont elle traduit à merveille l'aspect de scorie fumante. Quoiqu'il en soit, c'est toujours pour accuser la signification sentimentale d'un lieu ou d'un objet, qu'elle en trace infidèlement la description. C'est parce qu'elle a vu un paysage comme triste, ou sauvage, ou sublime, qu'elle oublie ses lignes réelles et ses couleurs vraies.

Nous avons maintenant une idée du réalisme de G. Sand. Eloignée par principe des théories de Balzac ou de Champfleury, elle a pu parfois donner à son œuvre une couleur réaliste. Mais comme nous l'avons dit, ce réalisme vient d'elle-même et lui

---

que je termine par une invocation à l'idéalisme et à sa prêtresse, priant les dieux de la garder du réalisme ». Cf. lett. à Ed. Rodrigues, 15 et 22 juin 1862. R. Par.

(1) Il y a d'ailleurs des erreurs de détail qui montrent que G. Sand décrivait de mémoire. C'est ainsi que dans *Jean de la Roche*, l'escalier d'accès n'a qu'une vingtaine de marches, alors qu'il est plus haut et produit une étrange impression de sveltesse. Cf. Ulysse Rouchon. *La Rochelambert*.

(2) G. Sand dit *la Verdière* : Le pont rustique dont elle parle est un pont romain : Il n'y a à la Verrière qu'un seul dyke et non plusieurs. Le guide Boule prétend que la description de G. Sand est tout-à-fait fausse. C'est exagéré. Mais il est certain qu'elle décrit de mémoire et qu'elle donne l'impression du tableau, plutôt que le tableau lui-même.

est bien particulier. Enfin il n'aboutit jamais à la réalisation artistique par la composition et le style, comme chez Flaubert. Dans l'œuvre romanesque et idéaliste de notre auteur, il est seulement la revanche du bon sens.

LA MONTAGNE POÉTIQUE

I

En 1858, George Sand n'a encore cherché son inspiration que dans son Berry. Seule Venise, qu'elle a visitée dans l'ivresse de la passion, lui a suggéré d'aussi enthousiastes descriptions que la modeste et banale contrée qui s'étend entre Boussac, la Châtre et Montluçon. Ce pays où elle a été élevée, qu'elle a parcouru en tous sens avec les gamins du village ou son précepteur Deschartres, où tous les ans elle est revenue respirer l'air natal et apaiser un instant les émois romantiques de son âme, elle n'a cessé de le chérir pour tous les souvenirs qu'elle y sentait attachés et aussi pour son charme un peu effacé, un peu grisâtre.

Pourtant, elle a reconnu par moments sa platitude et elle a rêvé de paysages plus grandioses : ravins sinistres, glaciers et pics neigeux, azurs méditerranéens. « J'ai la passion des grandes montagnes, et je subis depuis que je suis au monde les plaines calcaires et la petite végétation de chez nous avec une amitié réelle mais très mélancolique. Mon foie gémit dans cet air mou que nous respirons et j'y deviens le bœuf apathique qui travaille sans savoir pour qui et pour quoi. Quand je peux sortir de là..., quand je peux voir des sommets neigeux et des précipices, je change de nature, mon foie disparaît, mon travail s'éclaire en moi-même et je comprends pourquoi je suis au monde » (1). Besoins physiques, aspirations artistiques, tout va

(1) L. à Perigois, 30 mai 1858.

la pousser à voyager, à quitter Nohant, et aller au hasard des chemins chercher un ciel moins gris et un horizon moins plat.

C'est comme une folie de locomotion qui la saisit. Elle ne sait plus rester en place. Elle n'a plus qu'une idée, partir, puis revenir, pour repartir encore. Elle a, dit-elle en riant, « un pied qui remue » (1). « Je ne tiens pas à ma terre et à mon endroit et quand je suis sur la terre et dans l'endroit des autres, je me sens plus légère et plus dans ma nature qui est d'appartenir à la nature et non au lieu » (2). Voir des sites nouveaux, des mœurs et des hommes inconnus, se griser d'espace, voilà le fond de cette passion voyageuse.

Mais parfois, au lieu de lointaines excursions, elle rêve d'un paysage poétique où elle demeurerait, dont ses yeux connaîtraient tous les charmants détails et où elle goûterait enfin la solitude et le repos. « L'absence, pour moi, c'est le petit coin où je me reposerais de toute affaire, de tout souci, de toute relation ennuyeuse, de tout tracas domestique, de toute responsabilité de ma propre existence » (3). Gargilesse lui offrait tous les ans, durant quelques jours, ce frais asile. A Tamaris, dans un décor bleu et or, à Palaiseau au milieu des feuillages verts et des prés plus verts encore, elle goûta la joie d'oublier. Mais la froide réalité revenait vite et chassait le rêve charmeur. Buloz, l'impie Buloz, réclamait roman sur roman, et le budget familial s'équilibrait si péniblement ! Aussi, même en voyage, fallait-il écrire. Le jour, elle admirait le paysage avec ses lignes et ses couleurs, elle jouissait de l'air et du ciel, mais la nuit elle accumulait fébrilement les feuillets noircis destinés à la *Revue des Deux Mondes*.

George Sand voyageait bourgeoisement. Elle ne partait qu'à bon escient, quand le ciel paraissait clément et les chemins bien secs. A l'avance, elle s'informait du prix de la vie et des moyens de locomotion. Son séjour à Tamaris en 1861 fut préparé avec d'infinies précautions : lettres à Poncy, lettres à Péri-

---

(1) L. à Poncy, 15 nov. 1866 (*Cor.* t. V., p. 147).
(2) L. à Perigois, 30 mai 1858.
(3) L. 23 juillet 1856 à Poncy.

gois, renseignements de toutes sortes demandés aux amis, Maurice envoyé en fourrier pour préparer le gîte et le couvert. A ces soucis matériels, l'aimable voyageuse en joignait d'autres d'un ordre plus relevé. Elle se préoccupait des sites à voir, des monuments à visiter, des plantes à herboriser. Elle emportait sa carte et son guide. Plusieurs fois, elle écrit à Joanne et lui parle de ses excellents livrets (1) qui lui sont d'un si grand secours dans toutes ses périgrinations.

Ainsi munie de renseignements divers, George Sand partait à la découverte de sites grandioses ou de coins de paysage pittoresques. Autrefois, subissant l'influence de Byron, elle avait surtout aimé l'Italie des romantiques, Venise et ses gondoles paresseuses sous le campanile de Saint-Marc, ou Majorque avec ses orangers et ses ruines de vieux monastère. En France, elle n'avait compris, goûté, aimé que son Berry. Mais vers 1855 l'Italie n'est plus à la mode et la montagne française retrouve des amants. Rome, qu'elle visite en mars 1855 lui paraît un lieu triste et mort. « Il fut un temps, sous l'Empire, où l'on s'asseyait sur le tronçon d'une colonne, pour méditer sur les ruines de Palmyre : c'était la mode, tout le monde méditait. On a tant médité que c'est devenu fort embêtant et que l'on aime mieux vivre. Or, quand on a passé plusieurs journées à regarder des urnes, des tombeaux, des cryptes, des columbariums, on voudrait bien sortir un peu de là et voir la nature » (2). Elle condamne maintenant cet amour affecté pour les ruines et la poudre du passé. Elle veut voir l'Italie sans préjugé romantique comme sans souvenir classique. Elle veut éprouver la même impression naïve que si elle contemplait un lieu au nom obscur, qu'aucun poète n'aurait chanté, où aucune grande scène de l'histoire ne se serait déroulée. Eh bien ! la nature du Latium, à la regarder sans parti pris, « est belle, mais petite

(1) « Ces ouvrages bien faits sont précieux non seulement pour voyager, mais aussi pour consulter à toute heure, et vous faites là un travail des plus utiles et des plus intéressants, dont pour ma part je vous sais le plus grand gré ». (29 fév. 1857).

(2) L. à Lambert, mars 1855.

quoique noyée dans l'immensité. » Les choses sont charmantes, mais les noms sont plus pompeux que les choses et le pays romain ne lui suggère qu'un retour du souvenir vers « cette douce France au ciel gris, où les hommes, si peu d'hommes qu'ils soient, sont encore plus hommes que partout ailleurs » (1).

Et désormais c'est en France qu'elle ira promener une âme plus éprise de beaux spectacles que d'élans passionnés. Elle regardera ces beaux paysages si divers et si harmonieux avec des yeux naïfs et une âme ingénue : elle n'y cherchera que des lignes et des couleurs : enfin elle tâchera d'aimer l'Auvergne et la Savoie comme elle aime sa Marche et son Berry.

Le premier voyage qu'elle entreprit et celui qui laissa en elle la plus profonde impression fut une excursion dans les monts d'Auvergne. Elle avait déjà parcouru le Massif central, voisin de sa province, à l'époque de sa jeunesse (1827). Elle y revint au printemps de 1859 et ce fut un enchantement. Elle préparait *Jean de la Roche* et, comme elle nous le dit elle-même, elle suivait « les traces imaginaires des personnages de son roman nouveau à travers les sentiers embaumés, au milieu des plus belles scènes du printemps » (2). Elle parcourut les Monts Dore, Volvic et Auval, vit Gravenoire et les laves de Pontgibaud (3). Puis de là, à travers la riche Limagne, elle alla jusqu'en Velay, où l'appelaient d'anciennes amitiés. Elle visita la Rochelambert et le manoir Renaissance où s'écoulaient paisiblement les vieux jours de celle qui avait été sa condisciple et sa tendre amie au couvent des Anglaises, Apollonie de Bruges, depuis marquise de la Rochelambert (4). Le Puy était proche. Elle en parcourut les vieilles rues qui dévalent du rocher Corneille, entouré

(1) L. 14 av. 1855.

(2) Préface de *Jean de la Roche*, p. 11.

(3) Lettre à André Boutet, 14 juin 1866. (*Corr.* V. 117).

(4) Cf. l'ouvrage de Clément-Simon sur la comtesse de Valon, Apollonie de la Rochelambert, fille d'Apollonie de Bruges. On y trouve trois lettres adressées par George Sand alors élève du couvent des Anglaises à sa condisciple. Le ton extrêmement tendre de ces lettres est à noter.

de couvents et de chapelles, et la cathédrale romane avec ses mosaïques de lave et ses nefs ténébreuses (1). Du Puy, comme il était naturel, elle rayonna aux curiosités environnantes. Polignac (2) et sa plateforme volcanique jonchée de débris féodaux ; Allègre et le cône boisé du Mont-Bar, la Chaise-Dieu et sa froide abbaye (3). Enfin par Lantriac et Laussonne, elle monta jusqu'au Mézenc, admirant tour à tour le ravin mugissant de la Gâgne, la silhouette fantastique de la Roche-Rouge et le plateau désertique des Estables. L'impression qu'elle avait reçue de ce pays tourmenté devait lui être inoubliable. En 1866, elle signalera à un de ses amis les points intéressants à visiter en Puy-de-Dôme et en Haute-Loire (4). Et désormais, elle associera souvent le Berry et l'Auvergne comme deux noms également chers à son souvenir.

En 1860, George Sand fut dangereusement malade d'une fièvre typhoïde. Dès qu'elle fut en convalescence et que l'hiver moins rude lui permit le voyage, elle partit pour la Méditerranée. Trois mois, du 18 février au 4 juin 1861, elle séjourna à Tamaris, en face de Toulon. Sa correspondance a noté jour par jour ses émotions dans ce lieu charmant et âpre à la fois, auquel elle appliquait tour à tour les épithètes les plus enthousiastes et les commentaires les plus grincheux. La bastide qu'elle habitait était juchée sur une colline, au milieu des pins d'Alep et de là on avait de merveilleux aperçus sur la rade, sur la masse blanche du Coudon et sur les lointains indécis de la montagne et de la mer. Le climat avait de brusques alternatives qui la faisaient souffrir, mais le printemps était si énergique et la mer si bleue qu'elle pardonnait aux bourrasques et aux averses (5).

L'Auvergne et Tamaris furent ses plus longues excursions.

---

(1) Consulter J. Langlade : *Le Puy et le Velay*. Paris, 1921.

(2) Voir : G. de Jourda de Vaux, *Les châteaux historiques de la Haute-Loire*. Le Puy et St-Etienne.

(3) Consulter J. Langlade : *L'Abbaye de la Chaise-Dieu*, Paris 1923.

(4) Lettre à André Boutet, 14 juin 1866.

(5) Corr. imprimée et Lettres à Solange (inédites), collection de M. Rocheblave. Nous remercions bien vivement M. Rocheblave qui nous a permis d'en prendre connaissance.

Elles furent celles, en tout cas, où le bonheur de la contemplation, le vrai plaisir du voyageur et de l'artiste furent les plus grands. Tous les ans, cependant, elle continue à visiter quelque province, tantôt pour la joie de ses yeux comme la Savoie (1) qui, au retour de la sèche Provence, l'enthousiasme avec sa verdure luxuriante, tantôt avec le désir plus ou moins avoué de trouver un cadre pittoresque au dernier roman rêvé (2). Elle est sans cesse en mouvement : Nohant, Paris, la Bretagne, Palaiseau, la Normandie la voient passer et la gardent à peine quelques jours, quelques semaines au plus. Avant d'écrire *Cadio*, elle se rend en Bretagne, s'y ennuie, et rentre bien vite satisfaite d'une vague impression générale. Pour *Mademoiselle Merquem*, elle étudie avec plus de soin son paysage. Elle se renseigne à l'avance auprès de Flaubert et se fait indiquer les lieux à voir. Le 18 septembre, elle est à Jumièges, près de Rouen, et le 1er octobre elle rentre après avoir vu Etretat, Yport, Fécamp, St-Valéry, Dieppe, le château d'Arques et la cité de Luines. Le 12 octobre, avant de donner la dernière façon à son œuvre, elle parle de retourner en Normandie, prendre encore une fois contact avec la nature qu'elle a entrepris de décrire. Et elle s'en retourne après avoir respiré le parfum de forêts et d'algues de la côte Cauchoise. En septembre 1869, c'est la Champagne qu'elle visite, les bords de l'Aisne, Ste-Menehould, l'Argonne, Verdun, puis les Ardennes et le cours de la Meuse, les dames de Meuse et, bientôt après, c'est dans ce paysage qu'elle va placer les scènes principales de *Malgrétout*.

George Sand a donc eu une vieillesse voyageuse. Elle a parcouru les provinces françaises avec un plaisir naïf et tou-

---

(1) L. à Poncy, 5 juin 1861; à Maurice, 8 juin 1861.

(2) 26 nov. 1869, lettre à Ulbach : « Tous les ans, à présent que mes enfants tiennent le ménage, j'ai le temps de faire quelques petites excursions en France ; car les recoins de la France sont peu connus, et ils sont aussi beaux que ce qu'on va chercher bien loin. *J'y trouve des cadres pour mes romans*. J'aime à avoir vu ce que je décris. Cela simplifie les recherches, les études. N'eussé-je que trois mots à dire d'une localité, j'aime à la regarder dans mon souvenir et à me tromper le moins que je peux. »

jours renouvelé. Mal réveillée encore du rêve romantique, elle gardait le goût du tourmenté et du déchiré : mais berrichonne et bourgeoise au fond elle savait apprécier les paysages moyens et calmes. En France, à deux pas de Nohant, elle trouvait tout ce qu'elle avait désiré : sites grandioses sans théâtral et paysages colorés sans bariolage. Après le roman berrichon, elle allait écrire le roman français de la montagne et de la mer.

***

L'éducation de George Sand s'était faite à bâtons rompus. Des lectures sans lien et des impressions naïves en faisaient le fond. Au couvent, on avait meublé son esprit de choses utiles et agréables, mais au milieu de tout cela, musique, dessin, belles-lettres, rien n'émergeait qui pût remplir sa vie et lui donner un sens. L'histoire naturelle fut ce qu'elle apprit le mieux.

Elle avait vécu ses premières années en pleins champs, toujours occupée de courses vagabondes, et elle avait pris contact tout de suite avec les bêtes, les plantes et les roches. Le premier éveil de sa curiosité devait se porter vers les objets qui l'entouraient, et les premiers enseignements qu'elle reçut furent des leçons de choses. Deschartres lui donna ses premières notions. Puis elle lut Rousseau et se prit d'enthousiasme pour ses idées, jusqu'à la botanique inclusivement. Au hasard des livres et des maîtres, elle étudia jusqu'au jour où le tourbillon romantique l'emporta. Et pendant longtemps la bêche aux herborisations comme la massette minéralogique dormirent, oubliées. Ce n'est que vers 1857 qu'elle revint à ses anciennes études.

Dès lors l'histoire naturelle va lui prendre de nombreuses journées : à tout instant elle parle de ses récoltes de plantes ou d'échantillons, et dans tous ses romans elle place en belle lumière une grave et noble figure de savant. C'est par accès, semble-t-il, que la frénésie la prenait. Et jusqu'à sa fin elle

rangera des herbiers (1) comme elle écrira des romans. Ce sont les douces habitudes d'un vieillard.

Les livres où elle étudiait ne manquaient pas tous de valeur scientifique. Elle se familiarisa, durant son séjour à Tamaris avec le classement botanique de Grenier et Godron. Elle apprit la spécification qui est la grosse difficulté de cette science, et la technologie si ennuyeuse. Elle ignora toujours, semble-t-il, la biologie et l'étude des fonctions et tissus. Elle préférait se griser de noms latins qu'elle pouvait ensuite inscrire à chaque page de ses herbiers. Enthousiasme de néophyte, enhousiasme illusoire, hélas ! car toute la science de George Sand, c'est un répertoire de mots savants et des herbiers jaunis !

Ce n'est pas qu'elle fut incapable de s'élever jusqu'aux idées générales et faire effort pour saisir le fond même de la science. Elle écrit à Michelet : « Il vous reste deux beaux livres à faire et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : la Minéralogie, la vie chimique et physique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence et la Botanique, où l'électricité joue le même rôle » (2). Mai que ces aperçus soient d'une impertinente ignorance, comme ici, soit qu'ils se perdent dans la poésie et la métaphysique, ils ne révèlent pas le sens aiguisé de la science. Dans *Laura*, George Sand oppose trois manières de comprendre la minéralogie : chercher à découvrir le commencement des choses et le développement

---

(1) M. Amic conserve dans sa propriété de Gouvrieux cinq grandes caisses contenant les herbiers de G. Sand. A Gouvrieux encore sont les collections minéralogiques que la romancière avait amoureusement rassemblées. (Cf. l'article de Gosdorp : le Musée d'un admirateur de G. Sand : *Annales romantiques*, 1914, fasc. 1). — Dans l'*Opinion* du 22 novembre 1913, M. Alfred de Tarde parle d'un herbier de G. Sand qu'il a eu entre les mains. Il a 16 feuilles : « Herbier de la mare au diable fait avec mon ami Harrisse, le 3 mai 1867, George Sand », avec dates et lieux. En général, on trouve le nom vulgaire et paysan, quelquefois une appellation latine : genêt=*genesta scoparia* ; plus loin : famille des Cabrées. Nohant août 1860 ; plus loin, au crayon : *galiopsis lodanum*.

(2) L. à Michelet, publié par Monod. *R. Par.*, 1904, t. 6, p. 563.

successif des causes premières, ou bien viser aux applications pratiques, ou bien encore étudier les objets par curiosité et par goût des collections (1). Voilà qui n'est point dépourvu de pénétration, mais qu'elle le veuille ou non, le troisième point de vue qu'elle qualifie d'inférieur a été le sien.

N'ayons donc qu'une médiocre estime pour la science de George Sand. Mais demandons-nous quel profit son esprit a pu retirer de la fréquentation des livres savants et du maniement des collections.

Et d'abord, il est certain qu'elle ressentit pour la science un vif attrait. Il est possible qu'elle n'y ait rien compris ; elle ne l'en aima pas moins. Elle avait toujours été passionnée : l'amour, puis le socialisme avaient enflammé son esprit. C'est l'histoire naturelle qui va leur succéder : « Il y a, je crois, écrit-elle au prince Jérôme, trois points nécessaires à l'extension complète de la vie : c'est d'aimer au moins également quelqu'un, quelque chose et soi-même en vue de cette chose et de cette personne... cette chose, c'est la passion satisfaite d'un but intellectuel » (2). Et d'ailleurs, n'était-il pas naturel que George Sand s'entêtât de science, au moment où tous les grands esprits voyaient en celle-ci le plus puissant facteur du progrès. Renan avait dès 1848 indiqué cette idée; Comte, Taine et toute la jeune génération la professaient. George Sand subit leur influence. Elle parle de la science avec une émotion quasi-religieuse : « J'ai tant de respect et d'enthousiasme pour les sciences naturelles, dont je ne sais pas le premier mot, mais qui me donnent des battements de cœur et des éblouissements de joie quand, par hasard, j'en saisis quelques notions à ma portée.» (3). Sous le second Empire, on croyait à la science : George Sand y crut. Elle goûtait l'ivresse de découvrir, la joie de savoir, et par delà elle entrevoyait le progrès humain. Dans ces conditions, elle ne

---

(1) Cf. J. Thoulet. Le roman minéralogique. *Annales de l'Est*, 1898, p. 504.

(2) Lettre au pr. Jérôme, 17 déc. 1857.

(3) Ibid.

pouvait pas aimer la science à demi : elle l'aima passionnément.

Ce qui la charma le plus, ce fut la poésie de l'histoire naturelle. Du domaine des connaissances positives, elle avait à peine franchi l'entrée, d'un pas mal assuré. L'horizon qui se découvrit à elle l'éblouit cependant et son âme d'artiste trouva une abondante pâture. Elle en perdait de vue la science elle-même et en avait conscience : « Qui sait si tu n'es pas fou de chercher à pénétrer dans la région de l'indiscernable ? N'est-ce pas à cette vaine fantaisie que tu sacrifies sans remords tant d'heures contemplatives qui pourraient être consacrées à ton instruction ? La réalité dans ce qu'elle met à la portée de tes recherches et de tes hypothèses n'est-elle pas assez grande ? N'est-elle pas précisément d'une étendue et d'une profondeur qui t'écrasent et ne vois-tu pas que ta courte vie s'écoulera comme ce ruisseau que l'été va tarir, sans que tu aies seulement franchi le parvis du sanctuaire des sciences naturelles » (1). Mais qu'importe ? A l'objection qu'elle se fait à elle-même : « mépris du vrai ? » elle répond : « Non ! interprétation libre » (2). Et dès lors, son imagination se donne carrière. Elle s'essaie à « boire l'infini », confiante dans la science dont elle est partie, oubliant que chaque nouveau bond de son esprit l'en éloigne un peu plus. Elle écoute le babil du ruisseau et l'entend qui chante le mouvement éternel, la perpétuelle évolution des êtres, les idées de Démocrite et d'Herbert Spencer. Elle contemple une géode et aussitôt elle imagine une fantastique promenade dans le cristal, à travers les améthystes, les pyromorphites, les atanases, les lapis-lazuli, mille pierres aux noms précieux et aux reflets chatoyants. Un autre jour, elle lit *L'âme de la plante* de Boscowitz et y découvre avec joie non de la science proprement dite, mais le sentiment d'un observateur que la poésie entraîne. Elle lit aussi Michelet et *le Cosmos* de Humboldt, et elle arrive à donner à tout être une âme, une vie, un sentiment. La science qui lui permet de nier le miracle et

---

(1) Ce que dit le Ruisseau. *Revue des Deux Mondes*, avril 1863.
(2) Ibid.

où elle découvre un argument de plus contre le catholicisme, la conduit insensiblement au panthéisme.

Mais en même temps qu'elle élargissait ses vues poétiques, l'histoire naturelle agissait en quelque sorte en sens inverse sur son talent, en la ramenant par instants à l'observation du fait concret, vivant et minutieux : « Ces études sont indispensables à qui veut écrire. Il ne suffit pas de regarder la nature, il faut savoir l'apprécier, apprendre à l'admirer dans ses moindres détails. Celui qui se contente de voir les papillons voler dans l'air ne peut point admirer les couleurs si finement diaprées de leurs ailes. Il en est de même des fleurs ou des pierres et même des étoiles... Apprenez et vous découvrirez dans les choses qui vous entourent mille beautés inconnues. Alors vous éprouverez des joies que vous ne soupçonnez pas » (1). En étudiant les plantes pour les cataloguer, George Sand les a mieux vues. Elle n'allait pas les chercher au loin : elle se contentait de celles de son jardin : bien des pages de ses herbiers portent en tête Jardin de Nohant » (2). Une caisse entière a été cueillie à Palaiseau. Le genêt, les renoncules, le houx, les fougères, les véroniques foisonnent. Mais ces modestes fleurs de France, elle les a vues de près, analysant leurs nuances délicates, admirant leurs fines dentelures, le satin ou le velours de leurs pétales. « La *C. albida* surtout étale çà et là sa belle corolle rose, si fragile et si finement plissée une heure auparavant. On la voit se déplier et s'ouvrir » (3). Observer une fleur pour pouvoir lui donner un nom latin, c'est bien : mais la décrire en peintre, la chanter en poète, c'est mieux : c'est ce que G. Sand a fait. Les roches aussi, n'est-ce point pour avoir fait un peu de géologie qu'elle les a si bien vues et décrites ? Dans un paysage, on ne voit en général que les grandes lignes, les mouvements généraux du sol, la hauteur des monts et la profondeur des abîmes. George Sand a vu en outre la couleur de la pierre et la forme de sa cassure : elle a aperçu sur la lave encore rougeâtre l'im-

---

(1) Amic. *Mes souvenirs*, p. 47.
(2) Cf. p. 436, nº 1.
(3) *Lettres d'un voyageur*, 1868.

palpable poussière qui s'éparpille, comme un vol de cendres sur la braise (1). Elle a distingué les dykes fauves du Velay des scories noirâtres de l'Auvergne et elle a compris qu'une lande calcaire ne peut être peinte comme une fournaise volcanique.

Ainsi la science a eu sur George Sand un double effet. Elle a rempli son esprit d'une dernière illusion et l'a empêché de s'abattre comme un grand oiseau blessé : elle a bercé ses vieux ans d'une ultime chimère. Ouvrant à cette âme, assoiffée d'idéal de nouveaux horizons, elle a fourni à ses rêves une matière inemployée. Mais en même temps, elle l'a insensiblement amenée au goût du vrai, au sens du réel, à l'observation délicate et minutieuse des objets. Elle a servi à la fois le réalisme du peintre et l'enthousiasme du poète.

George Sand, dit-on, est un grand peintre de la nature, et en répétant cette affirmation, l'on songe surtout à ses romans berrichons, du *Meunier d'Angibault* aux *Maîtres sonneurs*. Mais ces paysanneries suggèrent plus qu'elles ne peignent la traîne, la lande et le guéret. L'auteur a voulu être simple et faire parler aux pâtres et aux laboureurs leur vrai langage ; le moyen, dès lors, de décrire avec art un site agréable ou d'analyser une subtile émotion de l'âme ? C'est dans les romans de la dernière manière qu'on pourra découvrir ce qu'a été vraiment chez George Sand le sentiment de la nature. Elle l'y exprime franchement, sans contrainte fausse, comme elle l'a éprouvé.

Ce qu'elle préférait c'était le paysage français des régions moyennes, pittoresque et varié ; Auvergne ou Savoie. C'est ainsi qu'elle en fait l'éloge par la bouche d'un de ses héros : « Je comparais cette charmante situation avec les grands sites que j'avais vus ailleurs et je m'étonnais après avoir fait le tour du monde, de retrouver dans ce petit coin de la France une poésie et même une sorte de majesté sauvage, dont aucun sou-

---

(1) *Jean de la Roche*, p. 184.

venir, aucune comparaison, ne pouvaient diminuer le charme. C'est ce qu'éprouveront tous ceux qui seront restés un peu naïfs et qui n'auront pas perdu le goût du simple et du vrai après avoir assisté au spectacle enivrant des grandes scènes invraisemblables de la nature » (1). Tamaris même, avec son vertige perpétuel de lumières et d'éblouissements finit par la fatiguer. Il lui tarde de fuir « toute cette magnificence roide et théâtrale et de regarder sautiller la Creuse dans ses petits rochers, dans ses buis et dans ses grands cerisiers sauvages » (inédit).

Ce qui, selon elle, fait la beauté d'un paysage, ce ne sont pas ses dimensions réelles, mais sa composition et l'harmonie de ses parties. Sans cesse il lui arrive de comparer un site à une œuvre d'art et de le juger d'un point de vue analogue. « Les temples, comme les montagnes, n'ont d'imposant que leurs proportions relatives, l'harmonie de leurs rapports avec les besoins de notre imagination. Dans les compositions de la nature, comme dans celles de l'homme, il y a des œuvres de choix qui portent le cachet d'une grande inspiration, d'autres qui ne témoignent que de sa profusion, de sa lassitude ou de son caprice » (2). Neuf ans après, elle est encore hantée de la même idée et elle écrit au sujet du massif de Carpiagne, en Provence : « Tout cela n'est pas de grande dimension et paraît sans doute de peu d'importance à ceux qui mesurent le beau à la toise. Peu m'importe. L'œil voit immense ce qui est construit dans de belles proportions, et le Lapithe qui a taillé cette montagne à grands coups de massue était un artiste puissant, quelque demi-dieu ancêtre du génie qui s'incorpora et se personnifia dans Michel-Ange. Il y a, n'est-ce pas, dans la nature, des formes qui nous font penser à tel ou tel maître » (3). Ainsi, George Sand admire la nature avec des préoccupations d'art : non qu'elle soit curieuse du détail et de la nuance comme les Goncourt et qu'elle applique aux couleurs naïves des fleurs ou du ciel, des termes bizarres d'atelier, mais elle est soucieuse des proportions, de l'harmonie des lignes, des perspectives,

(1) Ibid, p. 176.
(2) *Le marquis de Villemer*, pp. 98 sqq.
(3) *Lettres d'un voyageur à propos de bot.*, 1868.

des massements d'ombre et de lumière. Décrit-elle le panorama du Puy-en-Velay ? Elle ébauche les plans successifs de son tableau : au fond, les crêtes indécises des Cévennes, baignées de brouillard gris-bleu, le Mézenc, le Gerbier de Joncs au dôme arrondi, plus près le Meygal trapu, enfin le riant bassin du Puy ensoleillé, percé en son milieu d'énormes piliers qui sont les dykes d'Aiguilhe et de Corneille. Peint-elle la Méditerranée, vue de Tamaris, entre les pins ? Elle dessine les lointains contours, collines vertes et côtes dorées du soleil, puis elle admire les nuances changeantes du flot, la houle qui soulève à l'horizon une ligne blanche, le bleu profond du large et à la côte l'irisation violette des mers de Grèce : et elle termine par ce mot significatif : « Voilà une des plus belles *marines* que j'aie jamais vues » (1).

Assimiler un paysage à un tableau, c'était simplement pour George Sand rechercher en tous deux les mêmes qualités de simplicité et d'élégance et peindre, c'était tout naïvement traduire son impression. Elle ne veut point montrer les objets mais dire l'effet qu'ils ont produit sur elle. Elle décrit à la manière idéaliste de Rousseau. Touches rares de couleurs, lignes sobres s'estompant dans le demi-jour, évocation plutôt sentimentale que pittoresque. Mais en même temps elle a connu l'art délicat de choisir le trait menu qui doit retenir l'attention et qui sera l'âme du paysage : un feuillage de bouleau qui frissonne au vent (2), ou le ruisseau qui mugit au fond d'une gorge. Tout cela vit et chante, tout cela anime une description et la distingue d'un banal compte-rendu.

Mais il y a en George Sand plus qu'un peintre, il y a aussi un poète.

L'âme de la nature, pour George Sand, c'est Dieu. Parfois, grisée de science, elle a cru discerner des énergies vivantes au

---

(1) Tamaris. *R. D. M.* 1862, t. 1, p. 519.

(2) *Jean de la Roche*, p. 177. George Sand emprunte peut-être ce procédé aux peintres paysagistes de l'école romantique. C'est ainsi que Diaz, notamment, a un peu abusé « de l'écorce argentée du bouleau qui chante dans le silence de la forêt » : Cf. *Rev. pol. et litte.*, 9 mai 1914 ; Léon Rosenthal : *le paysage romantique*.

sein de la matière. « L'électricité, écrit-elle à Michelet, est le fond des modifications minéralogiques et botaniques » (1). Mais cette poésie matérialiste ne pouvait pas lui plaire longtemps. A travers toutes ses protestations d'anticatholicisme, elle est restée franchement spiritualiste. Il lui arrive même de parler de la Providence comme une dévote. Aussi a-t-elle vu dans les spectacles les plus enivrants de la nature la marque d'une œuvre divine. Parfois, comme dans *Ce que dit le Ruisseau*, elle va jusqu'au panthéisme. A chaque être, elle prête une voix dans le vaste concert du monde et chacune exprime à sa manière la loi fondamentale de l'univers qui est Dieu. Mais, Dieu personnel réglant le monde, ou Dieu diffus au sein des choses, c'est toujours un principe spirituel et épuré dont la nature célèbre l'hymne.

A dire vrai, seuls quelques ouvrages détachés : *Ce que dit le Ruisseau*, *Lettres d'un voyageur à propos de Botanique*, ou quelques pages de la *Correspondance* nous laissent entrevoir cette mystique philosophie de la nature. Mais ce que ses romans prodiguent à chacun de leurs chapitres, c'est l'interprétation poétique de cette religion.

Et d'abord ce qui domine dans chaque description, c'est je ne sais quelle allure immatérielle, qui écarte tout ce qui pèse, tout ce qui heurte, tout ce qui est trop arrêté. Comme Chateaubriand, George Sand interprète un paysage avant de le peindre, et plutôt que de le peindre, elle en donne l'évocation sentimentale. Le ravin et les bois que Caroline de Saint-Geneix contemple de la haute terrasse de Séval sont vibrants et lumineux comme un clair matin, comme son âme enthousiaste, fraîche et jeune. Quand Jean de la Roche parcourt les jardins de Bellevue, il n'éprouve qu'une sensation de vert changeant et nuancé : dès lors, pas de lignes accusées, pas de couleurs tranchées dans le tableau du romancier, mais à l'aide de quelques mots un peu flous et du rythme sinueux de la phrase, nous devinons toutes les nuances qui s'étalent du noir des sapinières à l'argent du bouleau. C'est ainsi que le paysage s'idéalise

(1) Cf. p. 436, nº 2.

et que nous passons insensiblement de la représentation matérielle à l'évocation subtile d'un sentiment de l'âme.

Parfois l'identité est encore plus complète entre l'âme du héros et la nature qui l'entoure. Dès lors, ce n'est plus la teinte générale d'un paysage qui évoque vaguement une émotion : la nature devient vraiment un être qui agit et souffre. Le personnage confond son propre émoi avec celui qu'il sent dans une nuance du ciel, dans la forme d'un rocher, dans le frisson d'un feuillage. Il s'anéantit en quelque sorte dans les objets qui l'entourent : « Il y avait comme une harmonie terrible entre ce ciel orageux et lourd, cette contrée de volcans éteints et mon âme anéantie sur laquelle passaient encore des flammes menaçantes » (1). *Jean de la Roche* est dans la coupe du cratère de Bar : « Le lieu est d'une tristesse mortelle et je m'y sentis tout à coup saisi par le dégoût de la vie qu'inspirent certains aspects solennels et sauvages de la nature, peut-être aussi par l'oppression de ce ciel étroit qui écrase les âmes enfermées par des rebords et qui semble mesuré à l'espace d'une tombe. Je mis ma tête dans mes mains et je donnai cours aux sanglots que j'étouffais depuis si longtemps » (2). Nul plus que George Sand n'a été porté à découvrir un langage à la nature : nul n'a poursuivi plus complaisamment la chimère sentimentale qu'elle lui suggérait. Jamais elle n'a vu en elle l'impassible théâtre dont parle Alfred de Vigny. Et comme elle fait d'un paysage une œuvre d'art, elle le compare aussi au visage souriant ou attristé d'un ami.

Le sentiment de la nature chez George Sand est donc d'une largeur infinie. Goût physique de la campagne, curiosité scientifique, sens artistique des paysages, émotion religieuse et attachement sentimental : il est tout cela à la fois. Seul Rousseau avait montré autant d'amour et de poésie en peignant la montagne et la verdure. George Sand n'eût point détesté d'être comparée à Rousseau.

(*A suivre.*) JACQUES LANGLADE.



(1) *Jean de la Roche*, p. 194.
(2) *Id.*, p. 114.

SLAVES ET ALLEMANDS

En 1900, le professeur Alexandre Brückner publia dans la *Bibljoteka Warszawska* un article intitulé « Slaves et Allemands ». Cet article mérite de retenir l'attention, moins pour son étendue assez restreinte que pour sa large information et le lucide jugement de l'auteur joints à une vue synthétique du sujet, dont l'importance ne saurait être niée par personne.

Le professeur Brückner s'occupe des relations mutuelles entre Slaves et Allemands aux temps préhistoriques et aux débuts de la période historique, en s'appuyant sur une base linguistique et sur les plus anciennes données historiques, et il essaie en même temps d'en tirer des conclusions générales, dont il veut, dans une certaine mesure, transmettre l'actualité jusqu'à notre époque. « Rien de plus curieux, dit le professeur Brüc-« kner, que de suivre les premiers pas des Allemands et des « Slaves sur le terrain historique et de constater la différence « essentielle qui se révèle sans cesse dans des directions multi-« ples » (1). L'auteur voit, chez les Allemands surtout, une obéissance aveugle des masses vis-à-vis de leurs chefs. Ceux-ci sont de hardis entrepreneurs possédés par le désir de la gloire, du pouvoir ou de la revanche. L'organisation à la fois militaire et monarchique des Allemands dépasse la démocratie slave.

Les Slaves, au contraire, ne connaissent pas de gouverne-

---

(1) P. 203.

ment, même à une époque beaucoup plus récente. Leur situation est caractérisée par la plus ancienne chronique ruthène, qui dit que « dans notre terre grande et fertile il n'y a pas d'ordre ». Le professeur Brückner proteste contre une conception idyllique de l'ère antéhistorique, et il considère en même temps comme caractéristique de l'idéal slave la simplicité, la modestie et l'esprit de sacrifice, tandis que celui des Allemands consiste dans l'opiniâtreté, qui se révèle si bien dans ce traitement odieux de « chiens de Wendes », (psy vendyjskie) qui persiste même s'il leur en coûte quelque punition.

Ses affirmations appuyées sur une analyse et une série de noms de races et de personnes, d'hommes en même temps que de femmes, Brückner constate la différence des types moraux slaves et allemands. Les plus récents faits historiques affirment ces différences primitives, mais plus tard, quand les orages guerriers se calmèrent, cette « furor teutonicus » qui fatalement s'abattait si souvent sur les Romains et les Slaves dans l'antiquité comme au moyen-âge, commença à éclater d'une autre manière : par un aménagement laborieux du sol, par un travail bourdonnant dans les ateliers, par les navigations hanséatiques et d'autres manifestations de cette même énergie, qui se distingue de l'inertie slave (1). Dans les derniers chapitres de son travail, le prof. Brückner rassemble des arguments pour prouver que cette supériorité des Allemands sur l'Est-Slave et la Finlande était non seulement une possibilité déterminée par la différence des types moraux, mais en même temps, et surtout, un fait réel.

L'occupation de tout le territoire slave de l'Est par les « *Rusi Waredzy* », qui font partie des Germains de Scandinavie, lui fournit l'argument le plus important sur ce point là. Il faut reconnaître que Brückner défend ici avec énergie — comme dans ses autres ouvrages — la théorie des origines normandes de la « *Rus* » et avec cette éloquence qui lui est propre, il cingle de coups vigoureux tous ses adversaires antinormandistes.

---

(1) P. 210.

Cependant, malgré le succès que remportait l'auteur de l'article « Slaves et Allemands », nous devons remarquer qu'au fond, toute cette théorie déjà citée des différents types moraux des deux races n'est pas suffisante, pour permettre d'expliquer par cette seule donnée le développement historique des rapports entre Slaves et Allemands. L'esprit conquérant des Allemands, leur mobilité à une époque tout de même reculée de leur histoire n'est pas sans analogies avec ce que nous pouvons facilement trouver chez les Grecs, chez les Italiques ou chez les Celtes, à un degré correspondant du développement de la culture de chacun de ces peuples. Cependant les Slaves eux-mêmes n'étaient point tout-à-fait naïfs et sans armes vis-à-vis des peuples voisins. Jordanis, l'historien du plus guerrier de tous les peuples germains, quand il décrit dans son récit des exploits des Gots, la pression du Goth « *Hermanaric* », sur les Slaves au IVe siècle — le professeur Brückner se hâte de le citer — remarque en même temps, qu'à son époque, c'est-à-dire au VIe siècle, ces mêmes Slaves, autrefois battus et domptés, sont devenus un vrai fléau de Dieu pour les peuples chrétiens, parmi lesquels sont les Goths eux-mêmes (1). La mesure dans laquelle les Slaves barbares inspiraient alors une inquiétude générale, nous est révélée par d'autres sources de cette époque, notamment par des lettres de Grégoire le Grand, qui de la manière la plus catégorique, exprime ses craintes à cause des procédés des Slaves (2). Quant au reproche, que les Slaves manquent de fortes individualités dans le genre de ces chefs germains entreprenants et conquérants, — dont parle le prof. Brückner — on peut répondre en indiquant ces trois Boleslas polonais, auxquels personne ne saurait contester ni la mobilité, ni le goût entreprenant, ni l'esprit de conquête.

La question se pose donc de savoir si au moins une partie considérable de ces traits opposés signalés jusqu'à cette heure entre Slaves et Allemands peut être réduite à une différence du seul ordre chronologique.

---

(1) *Jordanis*. Cap. 23.

(2) *Monum. Slav. méridion.*, t. VII, p. 258.

Certain phénomène peut se produire plus tard ou plus tôt, selon les diverses régions. Les causes peuvent en être cachées à nos yeux, nous pouvons cependant les deviner et chercher la solution de l'énigme en examinant les conditions de la vie politique, sociale, économique et de la civilisation. La chose la plus importante est sans doute la question de l'organisation par où les Allemands dépassent les Slaves en des temps déjà plus récents et ceci est évident surtout à certaines époques. Mais cette organisation plus récente des Allemands a-t-elle beaucoup de liens communs avec l'organisation de ces bandes d'attaques qui apparaissent si souvent pendant l'invasion des peuples germaniques. Ceux-ci d'ailleurs, comme le fait remarquer M. Brückner, n'ont jamais eu de succès durables à l'Est, puisque tout ce que les Allemands y avaient fait fut emporté par la vague des événements sans laisser de trace.

Une question d'une importance beaucoup plus grande que celle des origines obscures des rapports mutuels entre Allemands et Slaves, est de suivre l'évolution de ce rapport des deux races, surtout depuis le moment où la prédominance des Allemands se fait ressentir d'une manière vraiment évidente. Après une période de pression politique, qui se manifeste le plus vigoureusement à partir du Xe jusqu'au XIIe siècle, vient une période de pression sociale et économique, dont le plus grand effort a lieu aux XIIIe et XIVe siècles. Ces deux derniers siècles de rapports slaves-allemands sont surtout d'une importance historique vraiment capitale.

C'est à cette époque que, sur un territoire encore slave, une nouvelle Allemagne s'établit, qui, avec ses acquisitions plus récentes de quelques siècles — surtout de la fin du XIIIe siècle — égale par son étendue la vieille Allemagne primitive.

Cet énorme accroissement de territoire, et par conséquent de force, qui s'accomplit surtout au moyen-âge, et l'assimilation définitive de ces territoires, qui se continua pendant plusieurs siècles, firent de l'Allemagne la nation la plus nombreuse de l'Europe et lui permirent de prétendre à une hégémonie politique absolue.

On ne s'étonne pas du tout que l'historiographie allemande la plus récente voie dans la colonisation et la germanisation de

l'Est slave au moyen-âge, un des plus grands, sinon le plus grand fait historique de l'Allemagne. L'explication des causes, qui poussaient alors l'Allemagne vers l'Est, pourrait sans doute beaucoup éclairer les rapports mutuels entre les races allemandes et slaves et peut-être ne serait-ce pas sans importance pour le problème et leurs destinées futures. Le plus souvent on en a cherché la solution dans le schéma que nous connaissons déjà, celui de la différence des types moraux. Cette différence est représentée de la manière peut-être la plus frappante par Gustave Freytag, ce fameux historien de la « kultur » dans son œuvre *Bilder ans der deutschen Vergangenheit* (1). D'un côté il y a toute la lumière, de l'autre il n'y a que de l'ombre. L'élément capable de produire une action et un travail civilisateurs, c'étaient les Allemands seulement.

Même chez des auteurs plus tolérants, il y a sans doute une tendance à attribuer aux Allemands certaines qualités innées, qui établissent leur supériorité sur les Slaves, soit dans l'organisation politique, soit dans la vie économique, car les Allemands exerçaient une pression décisive au point de vue économique dès le moyen-âge. Pareille opinion se rencontre également chez plusieurs historiens slaves (2) et dans l'Europe de l'Ouest elle était assez répandue. Tandis qu'ailleurs une opposition de plus en plus forte se faisait sentir contre l'abus de la « théorie des races », — même dans l'histoire — sur la frontière slave-allemande la conscience de la nécessité d'une modification de cette théorie commune n'avait pas encore fini par pénétrer.

Les différences de culture, évidentes même encore à la fin du XIX[e] et au commencement du XX[e] siècles, à la frontière de deux états voisins : Allemand et Russe, semblaient continuer les généralisations les plus larges de la permanence du caractère de deux races : allemande et slave. Recourir à la différence des types moraux pour expliquer de multiples phénomènes, c'est sans doute se faciliter de beaucoup la tâche ; on peut cependant

---

(1) Publ. de 1859 à 1862.
(2) P. c. les théories du prof. Alex. Bruckner.

douter, qu'en même temps elle soit approfondie. On peut même craindre d'introduire ainsi dans l'histoire, qui est au fond une science d'induction, des idées métaphysiques, dont il fallait se garder.

Pour arriver à cette explication des causes, qui produisaient au moyen-âge le mouvement allemand vers l'Est, il y a aussi une autre voie. Notre point de départ sera un historien qui n'a jamais écrit un seul mot sur les rapports slaves-allemands, c'est-à-dire Fustel de Coulanges. Voyons d'abord quelle méthode il applique.

Dans son œuvre, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, Fustel voit le ressort essentiel de l'histoire dans les changements des conditions sociales et dans les conditions politiques, d'où vient à son avis la forme de l'Etat. Tout en se gardant de prononcer des jugements absolus, il essaie de présenter les transformations politiques et sociales, comme s'il s'agissait d'une évolution dans la nature inorganique. Si Fustel éprouve parfois une tendance à réduire même les facteurs plus compliqués à un seul principe directeur, tout de même on ne peut douter, qu'il ne fasse toujours agir que des forces essentielles et réelles. Autrefois on se plaisait à voir dans la formation de l'état franc des idées spécifiquement germaniques. Fustel, libre de ce préjugé systématique, fait provenir l'évolution historique seulement des conditions sociales réelles. Cela nous fait aussi comprendre sa manière réaliste d'interpréter les textes.

Excellent « liseur de textes », il se met avec un enthousiasme presque religieux à la recherche de la vérité, rien que de la vérité.

Les résultats scientifiques conquis par Fustel de Coulanges ont pour nous la même grande importance que sa méthode. Dans ses ouvrages, il fait apparaître nettement le lien qui rattache le moyen-âge à l'antiquité. A la base des institutions médiévales, l'auteur découvrit de récentes institutions romaines. Ainsi la culture antique, quoique en décadence, ne s'est pas tout-à-fait perdue, et entre l'antiquité et le moyen-âge il n'y avait pas d'abîme infranchissable. L'influence de Fustel de Coulanges se manifeste puissamment non seulement dans la

science française, mais aussi dans les ouvrages anglais, espagnols et italiens. Ce furent les historiens allemands (1) et russe (2) qui gardèrent le plus longtemps leur opposition. Un véritable tournant ne se produisit chez les historiens allemands que par les ouvrages du savant Alphonse Dopsch (3) de Vienne. A la lumière des découvertes faites par Fustel de Coulanges et par Dopsch, le rôle joué par les Allemands au moyen-âge et spécialement leurs rapports avec les Slaves prendront pour nous un tout autre aspect.

Il fallait qu'ils eussent de longs siècles d'une formation d'après des modèles romains, avant d'arriver à ce degré de développement politique et de civilisation, qui leur fit dépasser leurs voisins slaves de l'Est, et qui leur permit ensuite de profiter à leur gré d'une supériorité, qui en était le résultat naturel. Dans leur développement politique, les Allemands commencent à s'exercer déjà comme « fœderati » de l'empire romain à l'époque de sa puissance et plus tard de sa décadence, ensuite l'Allemagne médiévale sort de la faillite de l'Etat franconien dans les cadres même de cet état, qui était dominé par des éléments de culture romaine, et les idées qu'elle devait servir restent les mêmes qu'auparavant. Les Slaves — jusqu'à la deuxième moitié du X[e] siècle — se trouvaient pour la plupart encore dans une phase de vie de tribus et ce n'est qu'aux siècles suivants que se fixent les organisations politiques qui possèdent déjà une assez longue tradition de développement et parmi lesquelles l'Etat polonais est la plus importante, car il a, vers la fin du moyen-âge une grande puissance et il est capable de s'opposer à l'attaque allemande.

---

(1) Fustel de Coulanges que les historiens allemands méconnurent et combattirent longtemps, car ils croyaient voir en lui un représentant de l'idée de revanche sur le terrain historique, ne trouva uns juste critique que dans l'œuvre de Fueter : *Geschichte der neueren Historiographie* ; Munich, Berlin, p. 560-565.

(2) Surtout Maksym Kowalewski.

(3) Il faudrait surtout citer son dernier ouvrage intitulé : *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwickelung aus der Zeit von Caesar bis auf Karl den Grossen.* Vienne, I, 1918, II, 1920.

En ce qui concerne les problèmes économiques, ce sont encore les Allemands qui se trouvent mêlés aux peuples de l'Ouest beaucoup plus tôt que les Slaves. L'Allemagne de l'Ouest et du Sud faisait même partie de l'Etat romain et les recherches de Dopsch démontrent que la culture romaine ne fut point complètement abolie après la décomposition de l'empire romain. Les influences civilisatrices des pays méditerranéens atteignaient cependant des territoires beaucoup plus reculés à l'intérieur de l'Allemagne. Pour toute cette Allemagne entrée très tôt sur la voie d'un développement conforme avec l'Ouest plus éloigné de l'Europe, il n'y avait plus de difficultés pour sa fédération dans l'état franconien et plus tard pour les relations entre l'empire allemand médiéval et l'Italie. Les Allemands dépassaient les Slaves, surtout par la prospérité de leurs villes.

C'est encore le fait qui nous prouve le mieux qu'il s'agit d'un phénomène dont l'explication dépasse de beaucoup les qualités ethniques de l'une ou de l'autre race. La ville allemande du moyen-âge correspond tout-à-fait au type général des villes de l'Europe occidentale et même le retard chronologique de l'Allemagne est, en ce cas-là, sans importance.

Les Slaves du moyen-âge créaient d'eux-mêmes un autre type de ville beaucoup plus primitif, qui cependant mérite de retenir l'attention, parce qu'il rappelle exactement les origines des villes grecques, italiques, celtes et germaniques. En général, les Allemands ne différaient pas des autres peuples occidentaux dans l'agriculture ou dans les relations juridiques du cultivateur avec sa glèbe, tandis que les Slaves — et seulement ceux de l'Ouest — ne finirent par établir de pareilles conditions que par l'intervention des Allemands.

Ces différences politiques et économiques qui s'accentuaient au moyen-âge entre Slaves et Allemands étaient également propres à tous les peuples de l'Ouest, qui profitaient directement de l'héritage laissé par l'antiquité. L'une et l'autre de ces différences n'expliquent pas encore suffisamment la question principale dans les rapports slaves-allemands, qui est celle de la colonisation et de la germanisation.

Un plus haut degré de culture politique et économique ne suffit pas à rendre compte de la grande énergie que les Alle-

mands manifestaient à l'Est, laquelle se liait à l'aptitude d'une organisation personnelle.

On se pose alors la question, s'il ne s'agit pas, en ce cas-là au moins, chez les Allemands de qualités innées, qui apparaissent indépendamment des conditions de civilisation d'une époque donnée et qui s'opposent à d'autres qualités différentes innées chez les Slaves. La réponse à cette question doit se chercher parmi les phénomènes sociaux, qui se lient étroitement aux traits psychologiques d'un peuple.

C'est la féodalité, comme on le sait bien, qui est le phénomène le plus important dans l'existence des sociétés médiévales. Les sciences contemporaines, surtout la science française, n'y voient presque que des traits négatifs, en opposant l'anarchie féodale à toutes les autres formes d'un Etat bien ordonné (1). Il faudrait cependant appliquer une conception un peu plus large à la féodalité. V. Below avait raison en remarquant qu'à la féodalité on ne saurait opposer les fédérations libres (« freie Einung ») du moyen-âge, comme surtout Gierke le faisait parmi les auteurs allemands, mais au contraire, ces fédérations font partie de la féodalité (2). Le caractère essentiel de la féodalité est l'affaiblissement de l'Etat, mais en même temps la tendance, de remplacer ses organes qui travaillent mal, par une entr'aide sociale, qui produit ses propres formes d'organisation. C'est sans doute de là que résulte ce grand esprit entreprenant des éléments féodaux représentés par le chevalier aussi bien que par le marchand, par le féodal campagnard aussi bien que par le bourgeois.

Les mêmes qualités psychologiques qui conduisaient la chevalerie et les commerçants de l'Occident vers de si nombreux succès en Palestine, à Byzance et dans d'autres pays de la Méditerranée indiquaient la route à la chevalerie et aux com-

---

(1) Cp. Lavisse : *Histoire de France*, vol. II, 2e partie, p. 7 et suiv. surtout p. 12 et 13. L'auteur de ce volume est, comme on sait, M. A. Luchaire.

(2) V. Below : *Der deutsche Staat des Mittelalters*. Leipsick, I. 1914, p. 261 et suiv.

merçants allemands vers l'Est slave, qui était pour eux plus voisin. L'Etat slave, cependant, était fondé sur une forme très primitive, où ces mêmes qualités de force individuelle, spéciales aux caractères de l'Europe occendentale, n'avaient pas encore réussi à se produire.

Si cette théorie est rationnelle, il en résulte que, dans ce cas particulier, pas plus qu'ailleurs, la pression des Allemands sur des Slaves ne provient point d'une différence pour toujours établie des types moraux, mais d'une différence de culture.

Enfin un seul doute encore reste à résoudre : est-ce que les Slaves étaient capables de s'assimiler la culture occidentale ? Ils l'étaient sans doute au moyen-âge. Ils réussirent en effet à élaborer une organisation politique, qui fit s'arrêter l'Allemage dans son expansien vers l'Est, de même ils s'efforçaient déjà vers la fin du moyen-âge d'égaler les Allemands sur le terrain politique et social. La chevalerie polonaise défendait le royaume des Jagellons sur les frontières du Nord et de l'Ouest. L'établissement du caractère slave, la « slavisation » des villes qui avaient gardé jusqu'à présent une proportion assez considérable d'éléments allemands, prouvait, en Pologne aussi bien qu'en Bohême, qu'en ces pays l'élément slave s'assimilait à l'élément occidental. Dans les grands territoires slaves, situés plus à l'Est, la tendance de se mettre au même niveau avec l'Occident dépassait les forces des Slaves de l'Ouest moins nombreux du reste, en particulier des Polonais, mais elle devait avoir une influence décisive sur leur développement.

Toutefois ces problèmes sont déjà hors des questions que cet article a voulu résoudre.

CASIMIR TYMIENIECKI.

Quelques Témoignages étrangers

SUR LES MŒURS POLONAISES

au temps de Jean III Sobieski

(1674-1696)

Giovanni Sobieschi, Re di Polonia :
Glorioso in pochi di libera Vienna.
(*Anagramme italienne*).

Jamais peut-être le prestige de la Pologne à l'étranger n'a été plus grand que sous le règne de Jean Sobieski. La victoire remportée sur les Turcs en 1683, la gloire qui en rejaillit sur le libérateur de Vienne et sauveur de la chrétienté, tout en justifiant ce prestige, ont dû éveiller à l'étranger l'intérêt pour la Pologne et exciter le désir de la connaître. En France, cette curiosité était d'autant plus légitime que la reine, l'ambitieuse Marie de la Grange d'Arquien (1), loin de renoncer à ses habitudes françaises, aimait à s'entourer de gentilshommes français qui rehaussaient l'éclat de la cour ; d'autre part, le père du roi, Jacques Sobieski, avait séjourné en France où il fut en relation avec tous les personnages de la cour et honoré de l'amitié du roi Henri IV (2). Enfin et surtout, Jean Sobieski lui-même, l'une des personnalités les plus marquantes du XVIIe siècle, en

---

(1) Voir l'excellente monographie que lui a consacrée K. Waliszewski : *Marysienka. Marie de la Grange d'Arquien, femme de Sobieski*, Paris, Plon-Nourrit, 1898.

(2) Il était à Paris au moment de l'assassinat du roi par Ravaillac et a laissé, dans son *Journal*, un curieux récit de cet événement tragique jusqu'à l'exécution de Ravaillac.

était, en même temps, l'une des plus attrayantes. Voici le portrait qu'en a tracé l'abbé Coyer (1) :

« Les grâces de l'esprit, les langues qu'il parlait, les lettres « dont il se nourrissait, l'enjouement de sa conversation, la « douceur de ses mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse « conjugale, l'amour paternel : toutes ces qualités qui auraient « fait un aimable particulier n'auraient pas suffi à sa haute « destinée. Doué de la force du corps et du feu du génie, savant « dans les lois, dans les intérêts des peuples et dans la guerre, « aussi éloquent dans les diètes qu'entreprenant dans les « armées, il avait montré à sa nation, avant que de régner sur « elle, qu'il saurait la gouverner et la défendre. Il eut éminem- « ment la plupart des vertus du trône. Il rendit justice à ses « ennemis comme à ses amis ; et il traita ceux-ci comme au « temps où il avait besoin d'eux pour y monter. Vif, il s'empor- « tait aisément, mais son cœur était sans fiel... Sa religion ne « connut point l'intolérance : les Grecs schismatiques, les pro- « testants, les juifs et quelque reste de Sociniens vécurent en « paix sous lui. C'était beaucoup pour un temps où d'autres « puissances catholiques chassaient ou étranglaient leurs sujets « pour les convertir. Citoyen sous la couronne, il assembla la « nation plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs... Toute « l'Europe rechercha son alliance, et la Pologne eut sous lui « une importance qu'elle a mal conservée. L'Alexandre du « Nord, Charles XII, en pleurant sur ses cendres, s'écria : *Un « si grand Roi ne devait pas mourir*. L'Histoire est plus sévère « que les Souverains. »

Ce portrait n'est-il pas flatté ? Et n'est-ce pas plutôt un panégyrique en l'honneur du vainqueur des Turcs qu'un jugement impartial sur l'homme ? Ecoutons encore l'autre historien de Jean Sobieski, l'illustre écrivain Achille de Salvandy (2):

---

(1) L'abbé Coyer, *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, Amsterdam, 1761, t. III, p. 177.

(2) A. de Salvandy, *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, Paris, 1829.

« Peu d'hommes, a dit ce savant, reçurent du ciel de plus « riches présents. Doté des dons de l'âme comme de ceux du « corps, comme de ceux du génie, nul ne rassembla de plus « curieux et de plus touchants contrastes. Grand citoyen, grand « orateur, grand capitaine, grand souverain, il fut aussi l'un « des plus spirituels et des plus excellents hommes qui aient « vécu. Brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du « cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, « le culte des femmes, la foi dans son Dieu. Chrétien fervent, « son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la « philosophie ; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle « disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la « vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance et la « guerre, prince électif qui reçut de la royauté moins d'éclat « qu'il ne lui en donna par sa gloire, son histoire propose également d'utiles leçons dans le spectacle de ses vertus et dans « celui de ses misères... »

Des historiens et publicistes plus récents, comme Cuvillier-Fleury, ne l'ont pas jugé autrement. Leurs éloges, pour être plus pondérés, n'en sont que plus éloquents.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler un sonnet peu connu (1) de François Nodot qui, depuis, s'est fait un nom comme traducteur du Pseudo-Pétrone. Nodot fit présenter son sonnet à Sobieski qui en fut tellement ému qu'il chargea expressément l'un de ses compatriotes d'en remercier l'auteur.

SUR LA LEVÉE DU SIÈGE DE VIENNE

L'Empire gémissoit sous de cruels efforts,
Le Croissant triomphoit de l'Aigle vagabonde,
Le Danube effrayé se cachoit sous ses bords,
Le feu ravageoit tout, le sang rougissoit l'onde.

---

(1) Il manque dans le recueil publié par M. Rouquette sous le titre *La Pologne et nous*, Paris, 1919.

était, en même temps, l'une des plus attrayantes. Voici le portrait qu'en a tracé l'abbé Coyer (1) :

« Les grâces de l'esprit, les langues qu'il parlait, les lettres « dont il se nourrissait, l'enjouement de sa conversation, la « douceur de ses mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse « conjugale, l'amour paternel : toutes ces qualités qui auraient « fait un aimable particulier n'auraient pas suffi à sa haute « destinée. Doué de la force du corps et du feu du génie, savant « dans les lois, dans les intérêts des peuples et dans la guerre, « aussi éloquent dans les diètes qu'entreprenant dans les « armées, il avait montré à sa nation, avant que de régner sur « elle, qu'il saurait la gouverner et la défendre. Il eut éminem- « ment la plupart des vertus du trône. Il rendit justice à ses « ennemis comme à ses amis ; et il traita ceux-ci comme au « temps où il avait besoin d'eux pour y monter. Vif, il s'empor- « tait aisément, mais son cœur était sans fiel... Sa religion ne « connut point l'intolérance : les Grecs schismatiques, les pro- « testants, les juifs et quelque reste de Sociniens vécurent en « paix sous lui. C'était beaucoup pour un temps où d'autres « puissances catholiques chassaient ou étranglaient leurs sujets « pour les convertir. Citoyen sous la couronne, il assembla la « nation plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs... Toute « l'Europe rechercha son alliance, et la Pologne eut sous lui « une importance qu'elle a mal conservée. L'Alexandre du « Nord, Charles XII, en pleurant sur ses cendres, s'écria : *Un « si grand Roi ne devait pas mourir*. L'Histoire est plus sévère « que les Souverains. »

Ce portrait n'est-il pas flatté ? Et n'est-ce pas plutôt un panégyrique en l'honneur du vainqueur des Turcs qu'un jugement impartial sur l'homme ? Ecoutons encore l'autre historien de Jean Sobieski, l'illustre écrivain Achille de Salvandy (2):

---

(1) L'abbé Coyer, *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, Amsterdam, 1761, t. III, p. 177.

(2) A. de Salvandy, *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, Paris, 1829.

« Peu d'hommes, a dit ce savant, reçurent du ciel de plus « riches présents. Doté des dons de l'âme comme de ceux du « corps, comme de ceux du génie, nul ne rassembla de plus « curieux et de plus touchants contrastes. Grand citoyen, grand « orateur, grand capitaine, grand souverain, il fut aussi l'un « des plus spirituels et des plus excellents hommes qui aient « vécu. Brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du « cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, « le culte des femmes, la foi dans son Dieu. Chrétien fervent, « son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la « philosophie ; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle « disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la « vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance et la « guerre, prince électif qui reçut de la royauté moins d'éclat « qu'il ne lui en donna par sa gloire, son histoire propose égale- « ment d'utiles leçons dans le spectacle de ses vertus et dans « celui de ses misères... »

Des historiens et publicistes plus récents, comme Cuvillier-Fleury, ne l'ont pas jugé autrement. Leurs éloges, pour être plus pondérés, n'en sont que plus éloquents.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler un sonnet peu connu (1) de François Nodot qui, depuis, s'est fait un nom comme traducteur du Pseudo-Pétrone. Nodot fit présenter son sonnet à Sobieski qui en fut tellement ému qu'il chargea expressément l'un de ses compatriotes d'en remercier l'auteur.

SUR LA LEVÉE DU SIÈGE DE VIENNE

L'Empire gémissoit sous de cruels efforts,
Le Croissant triomphoit de l'Aigle vagabonde,
Le Danube effrayé se cachoit sous ses bords,
Le feu ravageoit tout, le sang rougissoit l'onde.

---

(1) Il manque dans le recueil publié par M. Rouquette sous le titre *La Pologne et nous*, Paris, 1919.

Les Césars fugitifs emportoient leurs trésors,
Et le fier Ottoman, comme un foudre qui gronde,
Menaçoit de couvrir la campagne de morts,
Lorsqu'un Roy généreux partit du bout du monde.

Ce Monarque chargé du sort de l'Univers,
Fait pâlir le Croissant par un fameux revers :
Tout cède à sa valeur, tout cède à sa victoire.

Princes qu'il a sauvez, rangez-vous sous ses loix,
On ne peut trop payer le plus grand des exploits,
Et l'Empire qu'il venge est trop peu pour sa gloire.



Quelques-uns parmi les étrangers qui ont visité notre pays sous le règne de Jean Sobieski ont laissé des relations ou impressions de leur voyage, accompagnées quelquefois d'un aperçu sur l'histoire de la Pologne. Nous nous bornerons à extraire de ces relations ce qu'elles ont de plus personnel : les descriptions des mœurs et usages de nos ancêtres vivant dans le dernier quart du XVII[e] siècle. Sans doute, la partie historique ou géographique de ces relations contient, elle aussi, des détails intéressants, ignorés peut-être de nos spécialistes (1). Mais c'est à eux d'y discerner la vérité de la fable, d'y rectifier

(1) Xavier Liske, dans son ouvrage sur les étrangers en Pologne (*Cudzoziemcy w Polsce*, Lwów, 1876) a réuni les témoignages de cinq Allemands qui ont visité notre pays entre 1497 et 1791. Un seul de ces témoignages, celui d'Ulric Werdum (1670-1672), se rapporte, à peu près, à l'époque qui nous intéresse. X. Liske a aussi annoncé la publication de récits analogues dûs à des Anglais, Français, Italiens, mais n'a pas que je sache donné suite à ce projet. Dans sa préface, il remarque judicieusement que les descriptions de ce genre sont de précieux documents pour servir à l'histoire de notre civilisation « parce que les étrangers ont noté dans leurs relations une foule de détails qui échappaient à l'attention de nos écrivains contemporains ou ne leur paraissaient pas mériter une mention spéciale ». On sait d'ailleurs que les étrangers sont souvent frappés par des particularités qui n'ont pour les indigènes rien de remarquable.

les erreurs — et en particulier les noms propres écorchés, la plupart du temps, par des gens qui ne savaient pas notre langue — et de tirer de leurs récits ce qui peut offrir un réel intérêt pour l'histoire de ces temps-là. Il n'en va pas de même pour la partie ethnique : la vérité objective — outre qu'elle y est plus difficile à établir, faute de documents officiels — importe peut-être moins dans ce genre de descriptions que l'impression subjective qui s'y reflète, je veux dire la façon de voir et de juger les hommes et le pays. Ici encore, l'auteur peut exagérer, voire dénaturer tel détail ; prendre, par exemple, un fait isolé pour une habitude constante, ou une coutume locale pour un usage général du pays qu'il visite et décrit. D'autre part, il peut, selon l'accueil qui lui a été fait dans ce pays, porter un jugement trop sévère ou trop clément sur ses habitants. Il importe donc de n'accueillir son témoignage qu'avec réserve et — si l'on tient à connaître la vérité — de le contrôler à l'aide d'autres récits analogues se rapportant à la même époque. En confrontant ainsi plusieurs témoignages contemporains on en retient comme une impression d'ensemble, bien plus conforme à la réalité que ne l'est chaque récit pris isolément, parce que du choc même des opinions contraires jaillissent, si j'ose dire, des étincelles de vérité.

Voici donc les témoignages relatifs à l'époque qui nous intéresse. Les uns présenteront peut-être nos mœurs d'autrefois sous un jour peu favorable : tant pis ; d'autres en feront peut-être un éloge excessif : tant mieux. Nous enregistrerons les uns et les autres en laissant à chaque auteur la responsabilité de ses affirmations, fussent-elles inexactes ou franchement erronées. Nous ferons comme si nous n'avions, pour nous renseigner sur les mœurs de cette époque en Pologne, que ces quelques témoignages étrangers.

***

I. Jean-François Regnard. — L'abbé F. de S. Gabriel comte d'Oxenstirn.

Le cycle des voyages en Pologne s'ouvre par la visite qu'y fit, en 1681, le célèbre poète français Jean-François Regnard. Accompagné de ses deux amis Aucousteaux de Frécourt, gentilhomme picard, et Nicolas de Corberon, futur président du Conseil suprême de Colmar, il se rendit par Dantzig, Grudziądz, Chełmno et Toruń à Varsovie. De là il se rendit à Javorow où il fut reçu par Jean Sobieski, et à Wieliczka. Regnard a laissé les impressions de son voyage intitulées *Voyage de Pologne*. Le récit en est vif et alerte, et on y retrouve les qualités de son style facile et naturel ; on y reproche toutefois une documentation un peu hâtive (1). Nous extrayons du *Voyage de Pologne* les passages relatifs aux mœurs polonaises en laissant de côté quelques détails d'un intérêt médiocre. Nous avons utilisé pour ces extraits une édition complète des *Œuvres* de Regnard, imprimée à Paris, en 1789. Le *Voyage de Pologne* y figure au tome I (p. 231-290).

Il y a fort peu de gens plus dévots en apparence que les Polonais ; ils sont très religieux observateurs des jeûnes commandés par l'Eglise : ils ne mangent point de beurre les jours maigres, mais seulement de l'huile de graine de lin. On ne peut avoir de viande les vendredis, et il y aurait du péril d'en manger en Massovie ; et un Polonais croirait faire une bonne action s'il tuait un homme en cet état...

Pour les dames, il faut leur rendre justice ; je n'ai guère vu de pays où elles soient plus généralement belles. Elles y sont toutes fort blanches et ont beaucoup d'agrément. Les femmes de messieurs Mathis (?) sont des plus jolies, et particulièrement la jeune qui peut passer pour une beauté achevée.

Nous remarquâmes la danse Polonaise qui est toute particulière. Les valets marchent devant, et les maîtres les suivent : ils ne font presque que marcher...

Nous partîmes de Dantzick le mercredi 29 octobre pour Varsovie... Le chemin est très beau, et le pays très bon, et les hôtelleries fort misérables ; mais on ne s'aperçoit point de cette misère, parce que c'est

---

(1) Cf. C. de Woznicki, dans *Polonia-Noel* 1916, p. 31.

la mode en Pologne de porter tout avec soi, et même son lit ; car on ne trouve dans les hôtelleries que ce qu'on y porte. Cette manière a sa commodité et son incommodité ; ce qu'il y a d'incommode est le long attirail qu'il faut traîner après soi ; mais aussi il y a cela de commode que l'on mange toujours quelque chose de bon, et que l'on est toujours couché dans son lit ; ce qui est une assez grande commodité pour un voyageur qui est bien aise d'avoir la nuit le repos, après avoir fatigué tout le jour ; cette seule pensée lui adoucit les difficultés du chemin.

La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les gentilshommes viennent tout enlever chez le paysan, et le paient le plus souvent en coups de bâton. Tous les paysans sont nés esclaves, et la puissance des seigneurs est si grande qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort ; et lorsqu'un gentilhomme a tué un de ses paysans, il en est quitte pour payer le... qui vaut environ sept francs de notre monnaie, et cela sert à le faire enterrer.

Les terres ne se vendent pas à l'argent, mais par la quantité de paysans qui demeurent dessus. Ils sont obligés de travailler cinq jours la semaine pour leur seigneur, et le sixième pour eux et pour leur famille, qui est misérable plus qu'on ne saurait dire. Il arrive bien souvent que les seigneurs ayant besoin d'argent, vendent la liberté à leurs vassaux pour une certaine somme d'argent ; mais sans cela il ne lui est pas permis d'aller habiter ailleurs, et un paysan qui serait trouvé en fuite, serait infailliblement massacré par son maître. Cette domination s'étend sur les femmes comme sur les hommes, et même un peu plus loin, et si le paysan a une jolie fille, le gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du seigneur...

Les Polonais sont extrêmement fiers, et se flattent beaucoup de leur noblesse, qui la plupart est obligée de labourer la terre, tant elle est misérable. Un petit noble porte son sabre en labourant la terre et l'attache à quelque arbre, et si quelque passant ne le traitait pas de *Mouche-Panier* (1) et l'appelât seulement *Panier*, qui signifie comme maître, il lui ferait un mauvais parti.

Au reste ils sont fort civils et ont toujours les premiers la main au bonnet. Ils sont grands observateurs des jeûnes, et font des abstinences plus qu'on ne leur en commande. Quelques Polonais ne mangent point de viande le lundi et le mercredi ; pour le vendredi, presque tous ne mangent point de beurre, et le samedi rien qui ait été bouilli, mais seulement rôti. Cette dévotion s'étend aussi sur les animaux : et notre valet ayant donné quelque chose de gras à un chien un samedi, l'hôtesse voulait le maltraiter, croyant faire une action méritoire.

Les Polonais font des dépenses considérables en enterrements et les diffèrent longtemps par magnificence. Il y a de grands seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou six ans après leur mort, et ils sont en dépôt dans des chapelles ardentes qui coûtent beaucoup. Le jour de l'enterrement on fait entrer des hommes armés comme les anciens chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'église, et vont en courant rompre leur lance au pied du cercueil...

(1) Lisez : *Mośći Panie*, Monsieur mon maître.

C'est la coutume en Pologne de faire des présents aux jours de fête. La princesse Radzivil s'appelle Catherine. Sa fête vint dans le temps que nous y étions ; la reine lui fit un présent et voulut qu'on dansât le soir à la cour.

Ces sortes de danses ne finissent jamais, et depuis que l'on commence jusqu'à ce que l'on cesse, tout le monde danse ensemble, sans discontinuer, et le cavalier fournit avec la danse sans s'arrêter.

Ils ont une manière de danse à la russienne, qui est fort plaisante. M. le chevalier Lubomirsky, grand-enseigne du royaume, la danse parfaitement bien.

On ne danse jamais davantage qu'aux mariages, où le roi fait toute la dépense, pendant six ou sept jours que la femme ne demeure point chez son mari ; et le jour qu'on la lui met entre les mains, il traite tout le monde.

Les Polonais sont fiers, se flattent beaucoup de leur noblesse, et emploient tout ce qu'ils ont pour avoir un beau cheval, un habit propre et un sabre magnifique. Ils sont assez bien faits ; mais les femmes ne leur ressemblent pas : à peine en trouve-t-on à la cour deux qui soient supportables. Ils se plaisent dans la quantité de valets, et les petits nobles qui n'ont pas de quoi vivre, s'attachent auprès des grands.

Les femmes ne sortent guère, et vont embrasser la cuisse de leurs maris lorsqu'ils rentrent dans la maison. C'est la manière de saluer la plus ordinaire en Pologne, et on ne salue point les femmes de qualité autrement qu'en leur embrassant la cuisse. Il y en a de qui les embrassades sont un peu fortes, et qui sont bien aises de sentir ce qu'ils embrassent. Elles sont fort superbes en habits, et portent toutes de l'or et de l'argent. Leur habillement est un justaucorps d'homme sans être boutonné, et une jupe : elles portent des bottes comme les hommes...

Il y a peu de villes, je ne dis pas en Pologne, mais dans toute l'Europe, où il y ait plus d'églises, de prêtres, et particulièrement de moines qu'à Cracovie. Ils n'y sont pas moins riches et moins respectés qu'en Italie ; c'est ce qui fait qu'il y en a tant. Pour les églises, il faut rendre justice aux Polonais, et dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles soient belles et bien desservies... La grande place est très spacieuse, et les principales rues y aboutissent, particulièrement la grande, qui va rendre à Casimir, le séjour de tous les Juifs, qui ont là leur république, leur synagogue et leur justice. Ces messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie, où ils sont l'excrément du genre humain, et l'éponge qu'on presse de temps en temps, et particulièrement lorsque l'Etat est en danger. Quand ils ne seraient pas distingués par une marque particulière, en Italie par un chapeau jaune, en Allemagne par l'habit, en Turquie par le turban, en Pologne par la fraise, il serait impossible de ne les pas reconnaître à leur air excommunié et à leurs yeux hagards. Quelques riches qu'ils soient, ils ne sauraient sortir de cette vilenie dans laquelle ils sont nés, et qui fait horreur à ceux qui les ont vus, particulièrement en Pologne, dans les *carchemats* (1) ou hôtelleries qu'ils tiennent dans toute la

(1) Lisez : *Karczma*.

Russie noire, où ils sont trente ou quarante dans une petite chambre : les enfants sont nus comme la main, et les pères et mères ne sont qu'à moitié habillés. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation plus féconde ; on trouve dans une même boîte pleine de paille, dans un même berceau, quatre ou cinq enfants de la même mère qui paraissent comme de petits corbeaux dans un nid, tant ils sont noirs et hideux.

***

Le manuscrit 2701 de la Bibliothèque Mazarine contient la *Relation d'un voiage de Pologne, fait dans les années 1688 et 1689*, par M. l'abbé F. D. S.. Cette *Relation* (1) a été publiée, en 1858, comme volume III de la *Bibliothèque russe et polonaise*. L'éditeur n'a pas réussi à découvrir le nom de son auteur, et nous n'avons pas été plus heureux que lui. Nous ne savons sur le compte de cet abbé mystérieux que les renseignements qu'il veut bien nous donner lui-même, mais c'est peu de chose. Quelques « affaires de conséquence » l'ayant appelé en Pologne, il partit de Paris le 13 juillet 1688, avec un gentilhomme dont il ne sera plus question, et déjà au bout de vingt jours, arriva en Pologne en passant par Strasbourg, le Wurtemberg, la Souabe, la Moravie et la Silésie. Il repartit de Pologne le 1er juillet 1689, et cette fois suivit la route de Cracovie, Vienne, Venise, Gênes, Nice, Chambéry, Lyon, Châlons-sur-Saône. De quelle nature furent-elles ces « affaires de conséquence », si urgentes même qu'elles lui firent accomplir son voyage en vingt jours ? Nous en sommes réduits à des hypothèses. Le plus simple nous paraît d'admettre que notre abbé avait été chargé d'une mission secrète en Pologne, comme l'abbé de Gravel (2) et tant d'autres représentants de la noblesse et du clergé français. On comprendrait alors et sa hâte d'arriver à son lieu de destination et le soin qu'il prend à nous cacher son nom et le but de son voyage. Toutefois, nous n'avons trouvé son nom ni dans les *Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski* (3), ni

(1) Elle est peu connue chez nous. L'ouvrage est d'ailleurs depuis longtemps épuisé.
(2) Cf. l'abbé Coyer, *ouvr. cité*, III, 107.
(3) [Dalerac], *Les Anecdotes de Pologne, ou Mémoires secrets du regne de Jean Sobieski III du nom*, Amsterdam, 1699 (2 vol.).

dans d'autres ouvrages relatifs à cette époque ; aussi ne donnons-nous cette hypothèse que sous toute réserve. Quoiqu'il en soit, « les égards que lui prodiguent les gouverneurs des villes « qu'il traverse, la singulière estime que lui témoignent les « princes dont il visite les Etats en le retenant dans leurs palais « et en le faisant conduire dans des carrosses à six chevaux, « indiquent que M. l'abbé F. de S. appartenait certainement à « une famille honorable et devait avoir personnellement quel- « que mérite. L'amitié que lui portait M. de La Chambre (1) « est faite pour que nous accordions quelque bienveillance à « son récit et que nous ayons la curiosité de voir ce qu'il a « favorisé de ses regards. » (*Préface*, p. VI).

DE LA NOBLESSE DE POLOGNE

Il n'y a que les Nobles et les Gentilshommes qui possèdent les biens et les charges du Royaume, ils ne peuvent être condamnés à la mort que leur procès ne soit fait avant que d'être prisonniers ; ils ont droit de vie et de mort sur tous leurs vassaux en telle sorte qu'ils peuvent les faire mourir quand il leur plaît, et même de gaîté de cœur ; car vous devez savoir que tous ceux qui sont nés hors des villes sont tous esclaves ; il n'y a que ceux des villes qui sont libres ; ils peuvent aussi faire enlever les filles et les femmes qui sont dans leur seigneurie, et en abuser sans qu'elles osent faire la moindre résistance ; et après avoir satisfait leurs passions brutales, ils les renvoient chez leurs parents sans qu'ils s'en scandalisent et ne laissent pas pour cela de trouver à se marier, de même que si elles étaient vierges ; ce sont ces sortes de filles abusées ou débauchées par leurs seigneurs ou par d'autres qui sont les nourrices des enfants ; car une simple paysanne, si pauvre qu'elle puisse être, tient à déshonneur de nourrir et d'allaiter d'autres enfants que le sien ; ainsi sans faire un jugement téméraire, quand on voit une nourrice en Pologne nourrir un autre enfant que le sien, l'on peut croire d'elle ce que l'on voudra.

---

(1) Pierre Cureau de La Chambre, mort à Paris en 1693, était fils de Martin Cureau de La Chambre, médecin ordinaire de Louis XIV, et également de l'Académie française, auteur des *Caractères des passions*, de *l'Art de connoistre les hommes*, etc. C'était un homme fort instruit, dit sa biographie, et d'une humeur aimable ; s'il a peu écrit lui-même, il n'en a pas moins rendu de grands services aux sciences et aux lettres par la protection éclairée et les encouragements qu'il prodigua aux jeunes écrivains. Il a prononcé en 1672 l'Oraison funèbre du Chancelier Séguier, en 1678 le panégyrique de Sainte Thérèse, et en 1681 celui de S. Louis ; ces trois pièces sont imprimées séparément (*note de l'éd.*).

DES MŒURS DES POLONAIS

Les Polonais sont semblables à beaucoup d'autres nations, ils aiment fort l'argent ; il n'y a pas de plaisir à leur en prêter, car ils ne le rendent jamais ou fort rarement ; quand on leur en prête il faut avoir des gages ; sans cela quand on va leur demander, ils vous menacent de coups de bâton dont l'effet fort souvent s'en suit, et comme il n'y a point de justice en ce pays, il vaut mieux les éviter. Les gentilshommes sont fort généreux et libéraux, singulièrement envers les voyageurs qui passent sur leurs terres, se faisant un plaisir de les loger et de les bien régaler. Les grands seigneurs sont généreux et magnifiques, surtout en habits ; ils ont des fourrures qui valent jusqu'à six cents pistoles ; ils portent tous, riches et pauvres, des bottines dont le talon est de fer en forme de petit croissant ; quand ils se promènent dans les jardins il semble, par les marques qu'ils font dans les allées avec leurs talons, que c'est un troupeau de moutons qui y a passé. Il y en a plusieurs vêtus à la française. La plupart des Polonais mettent au fond de leurs bottines de la paille brisée, ce qui fait que leurs pieds ne sentent pas trop bon, en sorte que, quand ils sont plusieurs dans une chambre en été, c'est une cassolette qui n'est pas des plus agréables. Ils ont les cheveux coupés jusqu'au dessus des oreilles, et n'ont que le haut de la tête couverte de cheveux en forme de calotte ; ils rasent toute leur barbe et ne laissent que deux grandes et épaisses moustaches qui cachent toute leur bouche.

Toutes les femmes, soit de qualité ou bourgeoises, sont vêtues à la française, et même beaucoup de paysannes ; elles aiment toutes d'être fort richement parées et sont fort curieuses des modes les plus nouvelles de France ; quand une dame de qualité sort de son logis pour aller à l'église ou en visite, n'y eût-il que vingt pas d'un lieu à un autre, elle va toujours dans un carrosse à six chevaux. Les seigneurs en font de même; on ne sait en Pologne ce que c'est que d'aller à deux chevaux, il en faut toujours quatre ou six, mais jamais huit. Les dames de qualité sont fort sages et n'abusent point de la liberté que leurs époux leur donnent, qui est encore plus grande qu'en France. Il n'en est pas de même du menu peuple qui est beaucoup plus corrompu. Quoiqu'il fasse très froid en ce pays-là, ils ne laissent pas de se baigner en tout temps dans des bains publics ; les grands seigneurs en ont chez eux ; ils ne laissent jamais passer quinze jours sans faire cette cérémonie. J'ai remarqué une chose très louable parmi les Polonais, c'est qu'ils souffrent très constamment les pertes de leurs biens et les disgrâces de la vie ; mais aussi ils n'ont point de compassion des malheurs et des désastres de leur prochain. Ils n'ont point d'Académies pour apprendre soit à monter à cheval, soit à danser, soit à faire des armes ; chacun s'apprend soi-même. Le menu peuple est si paresseux et si malpropre qu'il ne se peigne jamais, ni ne peigne pas même les enfants ; leurs cheveux sont tous par cordons, se persuadant que cela les empêche de tomber dans une maladie qu'ils appellent le *colleton* (1), ou perte de la vue, mais je crois que c'est la paresse qui les tient.

---

(1) Lisez : *koltun*, plique.

DU REVENU DES POLONAIS

L'on peut dire en général qu'il y a beaucoup de pauvreté dans la Pologne, principalement parmi les peuples, et même plusieurs grands seigneurs sont de ce nombre, mais il y en a aussi d'autres puissamment riches. Le revenu des rois est seulement d'un million monnaie de France, que la République leur donne. Ce million leur sert pour entretenir leur table, leurs habits, leurs écuries et leurs bâtiments ; pour ce qui est de leurs gardes, leurs officiers et tous ceux qui les servent, c'est la République qui les paie. Cependant, quoique les peuples soient pauvres, ils se nourrissent incomparablement mieux que nos français ; ils ont toujours trois ou quatre sortes de mets à leurs repas, de la viande, des racines, du cachat, etc., etc. Ils n'ont presque point de meubles ; tout consiste en quelque vaisselle de bois ou de terre, un méchant lit de quatre planches, une paillasse, et une chétive couverture. Leurs enfants, soit garçons, soit filles, couchent sur des bancs qui sont autour d'un poêle ; ce poêle, en bien des endroits, leur sert de four pour cuire leur pain et faire leur cuisine, et comme il n'y a point de cheminée en ces sortes de poêles dont je parle, la fumée sort par les fenêtres de la chambre ; elle est si épaisse qu'on ne voit point le plancher ; quand on entre dans les portes des chambres, il faut se baisser pour n'être pas étouffé de fumée, et s'asseoir par terre. Les enfants des paysans, surtout en Russie, vont tous nus, été et hiver, jusqu'à l'âge de six ou sept ans, tant garçons que filles ; les paysans sont vêtus en hiver de grosses fourrures de mouton, un méchant bonnet fourré et des bottes à leurs pieds. Les femmes sont habillées à peu près comme nos paysannes de France, excepté que leurs chemises sont si courtes qu'elles ne vont que jusqu'aux reins, de sorte que l'on voit à tout moment leur chair entre leur corps et leur jupe quand elles se baissent, c'est-à-dire toute la ceinture plus large que quatre doigts. Les filles russiennes n'ont qu'une chemise pour tout habillement, telle saison que ce soit, qui ne descend que jusqu'à leurs genoux et un tablier devant elle, toujours nu-pieds et nu-tête, leurs cheveux pendant derrière le dos liés proche la tête avec du ruban ; il y en a qui les laissent pendre et d'autres tous épars. Comme tout ce pays est rempli de bois et de forêts de sapins, il y a une infinité de ruches à miel qui font un grand revenu aux seigneurs...



Gabriel Thuleron, comte d'Oxenstirn (1641-1707) était le petit-neveu du fameux Axel d'Oxenstirn. Il s'est fait connaître par les voyages qu'il avait fait dans différents pays de l'Europe. Grâce à son nom et à son esprit, il était reçu partout dans les meilleures compagnies. Mais il éprouva aussi des revers de fortune. Sa conversion au catholicisme le fit tomber en disgrâce.

Ayant, par surcroît, dissipé ses biens et compromis sa santé, il fut condamné à une solitude involontaire d'abord, mais qu'il finit par trouver douce. C'est dans cette retraite forcée qu'il aura pris le goût de la méditation, et l'habitude de noter les réflexions que lui inspiraient ses souvenirs et ses lectures. Le recueil de ses *Pensées*, toutefois, ne fut publié que longtemps après sa mort : un libraire, qui en avait entendu parler, s'en procura une copie et l'imprima. La première édition parut à Francfort, en 1725 ; elle est défigurée par de nombreuses fautes d'impression et de style dont une partie a subsisté jusqu'à l'édition de 1737 qui prétend en être exempte. Parmi les éditions postérieures, j'ai eu sous les yeux celle de 1742, imprimée à La Haye sous le titre : *Pensées de M. le comte d'Oxenstirn sur divers sujets, avec les Refflections morales du même auteur*, et une autre imprimée à Paris en 1756, d'ailleurs conforme, quant au texte, à celle de 1742. Le chapitre consacré à la Pologne se trouve au tome I (l'ouvrage complet comporte deux volumes), flanqué de deux articles intitulés l'un *De la colère*, l'autre *De Diogène*. Il est si bref que nous le reproduisons en entier :

DE LA POLOGNE

Quelqu'un a dit plaisamment de la Pologne que c'est un pays où les hommes sont rasés comme des moines, sanglés comme des mulets et ferrés comme des chevaux. Je ne saurais m'empêcher d'y ajouter du mien, et de dire que c'est un royaume où Bacchus se baigne dans l'eau-de-vie, où Vénus se coiffe avec des ciboules, où le latin est à bon marché, où la civilité se vend par grain, où les roturiers sont plus rares que les gentilshommes, et les gentilshommes plus pauvres que des roturiers, où l'orgueil se couvre de poil, et l'amitié se nourrit de vin d'Hongrie ; où les ours dansent et les brochets nagent dans l'épicerie ; enfin où l'eau d'anis est inséparable du pain d'épice (1).

Quand j'y fus, le trône était occupé par le grand Sobieski, le plus bel homme de la nation et le plus gracieux prince envers les étrangers que j'aie vu en Europe.

La délivrance de Vienne, qui lui acquit le glorieux titre de protecteur de la Chrétienté, rendra son nom cher à la postérité. Il me fit

---

(1) Cet aphorisme semble avoir fait fortune : je le trouve encore dans le *Demokritos* de Weber (éd. Stuttgart, 1868, t. X, p. 19) qui semble l'avoir emprunté à Oxenstirn, quoiqu'il n'indique pas sa source.

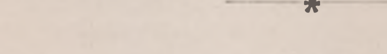
mille grâces et parla toujours avec beaucoup de distinction de ma famille : ainsi je conserverai précieusement toute ma vie le souvenir des faveurs que j'en ai reçues.

J'y pratiquai beaucoup le prince Lubomirsky, grand maréchal de la Couronne. C'est un seigneur d'un mérite extraordinaire, quoique d'une figure fort peu avantageuse ; mais il pouvait dire avec raison :

Si mihi difficilis formam natura negavit,
Ingenio formæ damna rependo meæ.

Ses trois frères et le prince Czartoriski, le comte de Belinsky, grand-chambellan, lorsqu'il avait pour épouse une comtesse de Morstein (1), digne ornement de son sexe, aussi bien que sa sœur la princesse Czartoriska, me firent tous l'honneur de m'accorder leur amitié ; et je puis dire que parmi les grands du royaume, on trouve toute la civilité et toute la politesse du monde, en sorte qu'en ce temps-là Varsovie avait des charmes qui la faisaient aller de pair avec les plus agréables villes de l'Europe.

(*A suivre.*) J. MORAWSKI.



(1) Il s'agit de Louise, la seconde fille de Jean-André de Morsztyn, et c'est la plus jeune, Isabelle, qui épousa le prince Casimir de Czartoryski. Il est possible qu'Oxenstirn ait connu leur père à Stockholm, où Morsztyn avait été envoyé en 1654, chargé d'une mission diplomatique, et en 1660, pour présenter les vœux du gouvernement polonais lors du couronnement de Charles XI. Morsztyn fut aussi un poète distingué ; on lui doit, entre autres, une traduction du *Cid* de Corneille, qui fut représentée en 1661, à la cour de Jean-Casimir. Voici ce qu'écrit, sur lui, Regnard : « Le palais de M. Morstain, grand trésorier du royaume, « est le plus superbe de tous, tant par la belle entente du dessin, que « par la richesse des meubles qui l'ornent. Ce seigneur nous reçut chez « lui avec toute l'affabilité possible ; il nous fit voir tous les apparte- « ments de son palais, et quantité de tableaux qui sont dans sa galerie. « Nous saluâmes madame la trésorière, qui est Ecossaise, que nous « trouvâmes avec le général de Béarn, qui a servi la France en Hongrie. « Monsieur Morstain a acheté en France la terre de Montrouge, de « M. le marquis de Vitry. Il prétend que son fils, qu'on appelle M. de « Château-Vilain, et la reine, en dérision, Petit-vilain, demeure en « France et possède tous les biens qu'il y a achetés, et ce qui restera « en Pologne sera pour une grande fille qu'il a prête à marier. Il nous « pria de manger chez lui. »

LOUISE LABÉ

ÉTUDE LITTÉRAIRE

*

Ausa sacram tentare lyram prius unica Sappho
Prima viris fastum tollere digna fuit...
At modo quæ nata est seclis labentibus orbe
Cyprida cum domino bellipotente canit,
Inter Francigenas prænobilis heroïnas ;
Quam leget, et Latias Gallia discet opes,
Et quæcumque latent Argivis tecta ruinis,
Quoque Dei miseros tela volucris agant...
At tu quæ patria tam molliter omnia lingua
Haec canis, æternum docta per ora vola !

Joannis Secundi « In historiam de rebus a Theseo gestis duorumque rivalium certamine, gallicis numeris ab illustri quadam matrona (1) suavissime conscriptam » Elegia. (Io. Nic. Secundi Opera omnia ed. P. Bosscha. Lugduni Bat., 1821, 2 vol. in-8°; t. I, p. 220).

INTRODUCTION.

La ville de Lyon au XVIe siècle.

On peut dire que Lyon est le point central, le foyer de la vie intellectuelle de la Renaissance française : on ne saurait aborder la biographie d'un écrivain du XVIe siècle sans tenir

(1) Jeanne de la Fontaine.

compte de cette ville. Elle rivalisait de richesse, de luxe, de culture intellectuelle avec Paris et elle l'emportait parfois. J'ai lu quelque part qu'on pourrait composer toute une anthologie très intéressante des écrits du XVI[e] siècle à la louange de la ville de Lyon : il n'y a presque pas d'écrivain qui n'ait écrit un poème à la gloire de « Lyon qui ne mord point » (1). Cette renommée dont Lyon jouissait au XVI[e] siècle, s'appuie sur de nombreuses raisons. C'est que « les éléments essentiels de la vie politique, de la vie matérielle et de la vie intellectuelle de Lyon, tels que les siècles antérieurs les avaient constitués, atteignent, au XVI[e] siècle, leur plein développement » (2). Comblée des faveurs des rois, jouissant encore au XVI[e] siècle de la pleine liberté dans ses affaires locales, cette ville ne rencontrait presque pas d'obstacles pour son commerce ni pour sa vie intellectuelle. « Les rois, dès le commencement du quinzième siècle, autorisèrent la ville à avoir deux, plus tard même quatre foires franches par an... Située aux frontières de la France, du Dauphiné et de la Savoie, sur deux fleuves navigables qui la mettaient en communication directe avec la Bourgogne, la Suisse et la Provence, elle était en même temps la porte principale du commerce italien avec le nord de la France, les Pays-Bas et une partie considérable de l'Allemagne. Le commerce de Lyon allait devenir un des premiers de l'Europe » (3). Les destins heureux préservèrent les habitants de cette ville contre tous les désastres qui s'abattirent si souvent sur la population de la France. Les guerres d'Italie même, qui eurent ailleurs pour conséquence la dépopulation, la disette, la misère, furent ici une des causes les plus efficaces de l'illustration, de l'augmentation du bien-être matériel et intellectuel des Lyonnais. Le roi Charles VIII, pendant tous les préparatifs de la guerre, séjourna à Lyon avec sa cour ; c'est ce qui augmenta d'une façon considérabjle la splendeur de la vie publique, ennoblit

(1) Cl. Marot. Œuvres complètes, éd. P. Jannet, t. I, p. 236.
(2) Séb. Charléty, *Histoire de Lyon*. Lyon, Reg. 1903, in-18, p. 75.
(3) Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*. Paris,

les mœurs et répandit parmi les Lyonnais les goûts et les habitudes de la plus haute société de France. Les soldats français, en revenant d'Italie, apportèrent à Lyon le butin de guerre, les livres, les objets d'art et de luxe, qui donnèrent à la vie lyonnaise une empreinte tout-à-fait différente de celle des autres villes de France. Les marchands lyonnais s'enrichissaient en assurant le ravitaillement des armées françaises qui passaient si souvent par Lyon au temps des Guerres d'Italie. Les entrées solennelles des rois de France provoquaient à Lyon des fêtes d'une splendeur inouïe. « C'est dans les fêtes publiques, dans les réceptions royales qu'on voit la preuve matérielle de l'aisance et du luxe des bourgeois... Les Lyonnais entassent, dans ces défilés interminables, avec une prodigalité incroyable, les trésors de leur pensée et de leur bourse » (1). C'est ainsi que les esprits des Lyonnais s'habituaient à la joie, au luxe et à la beauté.

La situation topographique et stratégique assuraient à Lyon un grand mouvement commercial ; l'épanouissement du commerce et des métiers causa son bien-être qui fut suivi d'un grand développement intellectuel.

Mais d'autres causes aussi contribuèrent à cette éclosion des belles lettres et de la bonne doctrine : ce sont l'imprimerie et la colonie italienne à Lyon. « On sait que Lyon était déjà dans le dernier quart du XVe siècle une des places les plus importantes de la librairie en Europe... Vers le milieu du XVIe siècle, Lyon n'est surpassé que par Venise pour le nombre, les qualités artistiques et la correction de ses éditions » (2). Sébastien Gryphe y publie les auteurs grecs et latins. Jean de Tournes et Guillaume Roville impriment les auteurs français et italiens ; il y passe nombre d'écrivains et d'érudits français et étrangers qui font imprimer à Lyon leurs ouvrages ou qui travaillent à l'établissement des textes d'auteurs anciens. Les rapports permanents qui existent alors entre la France et l'Italie et dont Lyon était le plus voisin et le plus puissant facteur, une

---

(1) Seb. Charlety, *op. cit.*, p. 90.
(2) A. Baur, *op. cit.*, p. 7.

grande colonie d'Italiens qui introduisit et maintint la culture italienne à Lyon, l'afflux constant d'Italiens qui apportaient les modes et les tendances littéraires les plus récentes, tout cela familiarisa les Lyonnais avec la Renaissance et l'humanisme italiens, donna à la vie de Lyon une forte empreinte d'italianisme (dans la meilleure acception du mot) et provoqua ce mouvement brillant qu'on appelle la Renaissance lyonnaise. « Cette Renaissance n'est pas venue par des livres ou par une société de savants, par une espèce d'académie ; elle s'est introduite par la vie sociale, par des rapports directs avec des hommes du monde... et elle s'est développée sous l'influence de l'art et du luxe italiens, dans une société qui s'adonnait à la gaieté et à des fêtes auxquelles les femmes prenaient part. Voilà pourquoi la Renaissance lyonnaise est polie, galante, bien différente de celle du Nord de la France » (1). Une autre marque caractéristique de l'esprit des Lyonnais du XVIe siècle, c'est le platonisme italien arrivé à la connaissance des lettrés par l'entremise de la société florentine et de certaines œuvres de la littérature italienne (Pétrarque, Castiglione, Alberti), représentants de la nouvelle doctrine ; les séjours fréquents de la cour, cette pépinière de culture nouvelle, ne pouvaient que renforcer ces deux courants d'idées : l'italianisme et la platonisme. Grâce à toutes ces circonstances, une société brillante se forme à Lyon ; composée la plupart du temps de bourgeois, parsemée de savants, de poètes et d'artistes, elle ressemblait beaucoup à la société florentine des XVe et XVIe siècles : riche, éprise de luxe et d'élégance, elle s'adonnait passionnément aux fêtes, aux plaisirs qu'elle savait apprécier dignement ; c'est pour augmenter l'agrément de la vie mondaine, c'est pour plaire davantage à son entourage que la Société lyonnaise cultiva la poésie, la musique, le chant et la danse. Naturellement, dans une société semblable, où l'éclat, l'élégance, l'esprit, les arts d'agrément étaient des plus appréciés, ce sont les femmes qui y excellent le plus, ce sont elles qui, à l'exemple de la société italienne, tiennent le premier rang et ce sont elles aussi qui donnent le

(1) A. Baur, *op. cit.*, p. 6.

ton à la vie mondaine. Le troisième trait caractéristique de la Renaissance lyonnaise c'est le féminisme, le culte de la femme en général. Nulle part, si ce n'est à la Cour de France, l'influence des femmes, leur collaboration à l'œuvre de la Renaissance ne fut plus forte, plus marquée et plus efficace qu'à Lyon. Parmi les femmes de Lyon qui donnèrent de l'éclat à ce mouvement de rénovation, c'est Louise Labé qui est incontestablement la plus célèbre comme femme du monde et comme amoureuse, comme savante et comme poétesse.



Biographie de Louise Labé.

Malheureusement, malgré toute sa célébrité, Louise Labé n'a trouvé aucun biographe qui nous ait transmis les détails de sa vie. Ses contemporains ne nous ont laissé que des éloges plus ou moins vagues et que des blâmes nullement équivoques ; ils ne nous ont transmis sur elle aucun fait précis, aucune date : quelques dithyrambes et quelques médisances, voilà tout ce que nous transmet le XVI[e] siècle. Et il nous est absolument impossible aujourd'hui de faire le départ entre ce qui y est la vérité et ce qui n'est que légende ou expression de la malice humaine. C'est l'abbé Pernetti qui, vers le milieu du XVIII[e] siècle, cite le premier quelques documents authentiques qu'il lui a été possible de consulter (1) ; deux siècles se sont donc écoulés avant que personne ait songé à recueillir des renseignements plus ou moins précis sur notre poétesse. Pernetti ouvre la série des chercheurs qui ne se bornent pas à redire la légende. C. Breghot du Lut et N. Cochard, en tête de leur édition des œuvres de Louise Labé, publiée en 1824 (2), complètent les renseigne-

(1) *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon ou les Lyonnais dignes de mémoire*. Lyon, 1757, 2 vol. in-12, t. I, p. 348.

(2) *Œuvres de L. L. L.*, A. Lion, par Durand et Perrin, 1824, in-8, p. XXV ss.

ments fournis par Pernetti. Les notes de Claude Brouchoud (1), qui contribua le plus à établir la biographie de Louise Labé, furent très maladroitement utilisées par P. Blanchemain (2) dans la notice placée en tête de son édition des œuvres de la Belle Cordière (3).

En 1887 enfin paraissent les « *Recherches sur la vie et les œuvres de Louise Labé* » de M. Ch. Boy qui sont, ce me semble, le travail définitif sur la biographie de notre poétesse ; M. Boy y profita des notes de Cl. Brouchoud (4), rassembla tous les faits authentiques et donna le tableau complet de tout ce qui peut être dit avec sûreté sur la vie de Louise Labé ; au cours des trente années qui ont suivi le travail de M. Boy, ni la thèse de Jules Favre sur Olivier de Magny (5), ni celle de M. Albert Baur sur Maurice Scève (6), ni l'article de M. A. Cartier sur les poètes de Louise Labé (7), ni celui de Jean Moréas sur la poétesse elle-même (8), n'ont ajouté rien d'essentiel aux connaissances recueillies par M. Charles Boy. C'est à lui qu'il faut se référer toujours, c'est à lui que j'emprunterai les faits et les faits seule-

---

(1) Cf. *Etude biographique et bibliographique sur Claudius Brouchoud*, par Félix Desvernay. Lyon, 1887, in-8.

(2) Voir *Œuvres de L. L.*, éd. Ch. Boy. Paris, Lemerre, 1837, 2 v. in-12, t. II, p. 19-20.

(3) Paris, 1875. 1 vol. in-8°.

(4) « M. Brouchoud laisse encore un cahier volumineux chargé de documents peu à peu amassés et recueillis dans les archives de la Chambre des notaires de notre ville sur Louise Labé, la Belle Cordière, dont il a fait graver, à ses frais, le portrait par Dubouchet, un artiste lyonnais, d'après l'estampe unique de Wœiriot, conservée à la Bibliothèque Nationale ; M. Brouchoud, qui ne prêtait pas volontiers ses matériaux, s'était décidé à communiquer les documents dont nous parlons à M. Charles Boy pour les intercaler dans une notice que ce dernier prépare depuis longtemps sur l'illustre lyonnaise ». (Félix Desvernay, *Etude biographique et bibliographique sur Claudius Brouchoud*. Lyon, 1887, in-8°, pp. 25-26).

(5) Paris, Garnier Frères, 1885, in-8°.

(6) A. Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*. Paris, Champion, 1906, in-8°.

(7) Cartier Alfred, *Les Poètes de Louise Labé*. Revue d'histoire littéraire de France, tome I, Paris, 1894, in-8°.

(8) Jean Moréas, Réflexions sur quelques poètes. Paris, *Mercure de France*, 1912, in-18, p. 436 ss.

ment, car la notice sur « les œuvres de Louise Labé » qui précède la biographie est très courte et très insuffisante, surtout par comparaison avec la biographie détaillée et fort bien documentée.

« On est généralement d'accord pour nous apprendre que Louise Labé était fort belle : tous ses contemporains nous le disent, à l'exception de Du Verdier, qui trouve sa beauté « médiocre » et de Rubys, qui n'en fait pas même mention. Elle était fort instruite et parlait plusieurs langues ; tout le monde nous l'assure, excepté Rubys qui continue à se taire. Elle avait d'admirables dispositions pour les arts, depuis la musique jusqu'à l'équitation ; chacun le déclare expressément, sauf le même contemporain, qui persiste à garder le silence. Elle fut la plus honnête des femmes, disent les uns ; elle fut une courtisane, disent les autres : elle a « fait profession de courtisane publique jusqu'à sa mort », s'écrie deux fois, et à trente ans d'intervalle, le contemporain qui s'était toujours tu » (1). Voilà le jugement de M. Boy sur les contemporains et en voici sur les biographes : « Les plus consciencieux parmi ces biographes passent leur temps à rompre des lances, avec le plus grand sérieux, pour ou contre la vertu de la dame, sous la bannière de Rubys ou de Paradin et c'est le premier, il faut en convenir, qui conduit les plus gros bataillons. Quant aux autres, ils se bornent à sourire et à copier Du Verdier, en ajoutant des commentaires d'un goût douteux et parfois difficiles à citer, même en latin comme ceux de La Monnoye » (2). Je me borne à reproduire ces deux jugements et je passe à la biographie de Louise Labé.

Pierre de Charlieu (3), dit Labé (3), cordier, le père de notre poétesse, était un homme riche et occupait une position honorable dans son métier et dans la ville. Une partie de ses richesses lui venait de ses femmes, car il fut marié trois fois. Sa pre-

---

(1) *Œuvres de L. L.*, éd. Ch. Boy, t. II, p. 13.
(2) Op. cit., p. 19.
(3) L'orthographe de ces deux noms est très variée dans les documents du temps.

mière femme, veuve Jacques Humbert, prénommée Guillermie ou Guillermette, est citée en 1493 ; elle « fut héritière universelle de son premier mari, Jacques Humbert, dit Labé, et laissa au second tout ce qu'elle possédait » (1). En 1524, Pierre Charlieu est déjà veuf d'une seconde femme, Etiennette Roybet, alias Deschamps, alias Compagnon, « *de qui paraît lui être venue une terre située au quartier de la Gela* » (2). Riche de son propre commerce et de l'héritage de ses deux femmes, Pierre Labé épousa en troisièmes noces Antoinette Taillard, fille d'un maître boucher. A sa mort, en 1552, Pierre de Charlieu, dit Labé, laissa sa troisième femme qui vécut encore en 1571, un fils du nom de François et deux filles nommées Louise et Jeanne.

M. Charles Boy, dans son édition des œuvres de Louise Labé, établit (tome II, pp. 28-34) que la poétesse est née de la seconde femme de Pierre de Charlieu, Etiennette Compagnon, à Parcieu-en-Dombes, et place sa naissance entre 1515 et 1524. Louise est née dans une famille de marchands cordiers, dont la position sociale n'était pas très élevée ; néanmoins, Pierre de Charlieu, dit Labé, malgré sa condition d'artisan, put lui donner une éducation conforme à sa richesse et aux talents de sa fille. L'effet de l'éducation était admirable ; nous en retrouvons le témoignage très vif dans les « Escriz de diuers Poëtes, à la louange de Lovize Labé Lionnoize » (3). Tous ses contemporains et elle-même aussi exaltent à l'envi ses connaissances dans les langues latine, italienne, espagnole, en musique, en chant et en danse ; elle ne négligeait pas non plus les exercices virils : elle montait à cheval et maniait toutes sortes d'armes. C'est de son habileté dans le métier d'armes que sont nées la légende du siège de Perpignan et toutes les hypothèses romanesques qu'on a édifiées à ce sujet. L'hypothèse de l'équipée guerrière de Louise Labé, jolie, mais très invraisemblable, est remplacée, dès 1882, par une hypothèse beaucoup plus admissible. C'est

---

(1) Ch. Boy, *op. cit.*, t. II, p. 26.
(2) *Op. cit.*, p. 26.
(3) Cf. notamment : *Œuvres de L. Labé, éd. Boy*, t. I, pp. 112, 119, 135, 136, 137, 138, 161.

Claude Brouchoud qui en est l'auteur. Dans l'ouvrage *Description générale de la ville de Lyon et des anciennes provinces du Lyonnais et du Beaujolais par la Société de Topographie historique de Lyon*, Lyon 1882, se trouve une note (p. 12-13), due à Claude Brouchoud, sur le siège de Perpignan : « C'est à ce siège qu'aurait assisté, en 1542, Louise Labé, dite la Belle Cordière, s'il faut en croire un rimeur du XVI[e] siècle ; mais nous croyons fort qu'il est fait, dans cette pièce de vers, allusion à un simple divertissement militaire ». En effet, il est très probable que ce fut en 1542, quand l'armée du Dauphin, plus tard Henri II, passa par Lyon, que Louise Labé prit part à une joute représentant la prise de Perpignan par les Français ; l'auteur des *Louanges de Dame Louise Labé, Lionnoize* (1) donne une longue description de ses actions simili-guerrières et vante sa dextérité et son courage. Le même auteur, dans ses *Louanges*, l'auteur de l'ode grecque, placée en tête des *Escriz de divers Poètes*, (Jacques Peletier, du Mans, d'après M. A. Cartier), et Louise Labé elle-même, dans ses *Elégies*, parlent de l'amour malheureux de notre poétesse pour un « homme de guerre » ; l'opinion générale des biographes est que c'est Olivier de Magny qui inspira cet amour à Louise Labé : Bréghot du Lut (2), E. Turquéty (3) et P. Blanchemain (4) ont produit beaucoup de preuves pour cette assertion, mais M. Charles Boy (5), de même que Jules Favre (6), ont établi que O. de Magny « n'est pas parti pour Rome avant le 25 novembre 1553 » et que par conséquent, il ne pouvait pas, avant cette date, faire connaissans de Louise Labé à Lyon (7) ; le privilège pour les œuvres

---

(1) Probablement Guillaume Aubert. (Voir Alfred Cartier, *Les Poetes de L. L.*, *Rev. d'Hist. litter.*, 1894).

(2) *Nouveaux mélanges biograph. et littér.* Lyon, 1829-1831, in-8°.

(3) *Bullet. du Bibliophile*, 1860, in-8°, p. 1637 et ss..

(4) *Poetes et Amoureuses*. Paris, Willem, 1877, in-8°, p. 177 et ss.

(5) *Op. cit.*, tome II, p. 19 et ss.; et p. 139 et ss.

(6) *Op. cit.* pp. 111 et ss.

(7) On sait que Jean d'Avanson emmena à Rome Olivier de Magny en qualité de son secrétaire. Il partit de Paris vers la fin de l'année 1553 et s'arrêta à Lyon.

de la belle lyonnaise est daté du 13 mars 1554, quelques mois seulement après le passage de O. de Magny par Lyon ; d'ailleurs, Olivier de Magny, secrétaire de l'ambassadeur du roi de France auprès du pape, avait peu de chances à être appelé « homme de guerre ». Louise, après avoir beaucoup souffert de cet amour malheureux, épousa enfin Ennemond ou Aymon Perrin, cordier comme le père de la poétesse. M. Ch. Boy cite (tome II, p. 48) un document de 1551 où Louise Labé est mentionnée comme femme de Perrin ; il est donc dès lors établi que les œuvres de Louise Labé furent publiées après son mariage, du consentement de son mari. D'autre part, il paraît presque évident que les sonnets I-XXIII et la deuxième élégie de notre poétesse ne pouvaient pas être écrits lors du mariage de Louise Labé : ils racontent les joies et les douleurs actuelles, ils exhalent la passion qui tourmentait le cœur de la poétesse au moment même où elle les écrivait ; il est impossible que ces vers amoureux soient écrits par la Belle Cordière mariée ; on peut donc affirmer, avec beaucoup de vraisemblance, que les sonnets I-XXIII et la IIe élégie de Louise Labé furent écrits avant 1551, date où nous trouvons notre poétesse mariée à Ennemond Perrin ; en admettant, avec tous les biographes, que les amours de la Belle Cordière pour l'énigmatique « homme de guerre » commencèrent au temps de l'aventure de Perpignan (1), nous pouvons placer entre 1542 et 1551 la composition de ces « escrits pleins d'amoureuses noises ». La première élégie paraît avoir été écrite beaucoup plus tard et sert de préface à tous les vers. Le sonnet XXIV et la troisième élégie, inspirée de la même idée, sont écrits au moment où la poétesse prit la résolution de publier ses œuvres (1553-1554). Entre ses œuvres amoureuses et ses « post-faces » adressées aux dames lyonnaises, on peut placer enfin son chef-d'œuvre, *Débat de Folie et d'Amour*, œuvre de l'âge mûr, de la pensée libre et tranquille.

---

(1) Ce fut peu de temps après cette expédition que Louise commença à ressentir les premières atteintes de l'amour. (*Œuvres de L. L. L.*, Lyon, 1824, p. XXXIII).

« Nous nous doutions bien que Vénus était en cette affaire », (*Œuvres de L. L. L.*, éd. Ch. Boy; t. II, p. 43).

Tous les contemporains de Louise Labé la représentent toujours entourée de l'élite de la société lyonnaise, comme en témoigne le poète *Des louanges de Dame L. L. L.* :

« meints nobles Poëtes,
Pleins de celestes esprits,
Diront tes graces parfaites
En leurs tresdoctes escriz :
Marot, Moulin, la Fonteine,
Avec la Muse hauteine
De ce Sceue audacieus »... (1).

Mais le poète ne cite pas tous les noms que nous connaissons : les recherches de M. Alfred Cartier sur les *Poètes de Louise Labé* (2) établissent que, parmi les « Escriz de diuers Poëtes », on trouve encore les poèmes de Jacques Peletier du Mans, Olivier de Magny, J.-A. de Baïf, Antoine Fumée, Pontus de Tyard, Claude de Taillement, Mathieu (ou Jean ?) de Vauzelles, et de l'auteur même de ce long poème qui est presque un biographie de notre poétesse, Guillaume Aubert. Voilà les hommes qui fréquentaient la maison de la Belle Cordière. Après le mariage et la résignation de son amour malheureux, Louise Labé constitua probablement dans la maison de son mari une sorte de cénacle littéraire et artistique où elle « recevoit gracieusement... seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite avec entretien de devis et discours, musique tant à la voix qu'aux instrumens où elle estoit fort duicte, lecture de bons livres latins et vulgaires Italiens et Espagnols dont son cabinet estoit copieusement garni, collation d'exquises confitures » (3). Je passe sous silence la suite où du Verdier traite notre poétesse de courtisane : le cas est trop délicat et trop éloigné de nous pour pouvoir en déterminer l'authenticité. Les années qui pré-

(1) *Œuvres de L. L. L.*, éd. Ch. Boy, t. I, p. 157-158.
(2) *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. I, 1894, pp. 433-440.
(3) *La Bibliothèque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas*, Lyon, 1585, p. 822.

cédèrent la publication des œuvres de Louise Labé, de 1552 à 1554 environ, furent les années de la gloire toujours croissante, de l'éclat toujours plus grand de la beauté, de l'esprit, du talent et de la science de la poétesse. Mais voici que viennent les jours plus sombres, les jours des médisances, des calomnies, des insultes. Dans un procès de Genève où un Lyonnais voulut se séparer de sa femme, nous trouvons le surnom de la « Belle Cordière » mentionné à côté du nom d'une femme de mauvaise conduite. C'est ce procès sans doute (qui n'aboutit à rien) qui permit à Calvin, fougeux qu'il était, d'associer notre poétesse à Gabriel de Saconay avec l'épithète de *plebeia meretrix*. Mais les échos lointains de ce procès n'obscurcirent point la renommée de Mme Perrin ; tout au contraire : elle allait rendre son nom immortel par la publication de ses œuvres. Encouragée par ses nombreux amis, qui, peut-être, l'aidèrent de leurs conseils, Louise se décide enfin, en 1553 (1), à demander un privilège pour son livre à paraître. Mais, craignant la société bourgeoise d'où elle sorti et qu'elle surpasse de beaucoup, quelques semaines avant l'apparition de ses œuvres, Louise écrit et fait imprimer une épître dédicatoire à Clémence de Bourges dont le nom, espère-t-elle, lui épargnera toutes les conséquences de la publication, par une femme bourgeoise, d'œuvres amoureuses. Son livre eut un succès considérable, à en juger par les trois éditions publiées en deux années (1555 et 1556). Mais, malheureusement, avec la gloire, des bruits et des médisances tombèrent sur Louise Labé ; il en est presque toujours ainsi pour une femme célèbre. Après quelques témoignages plus ou moins flatteurs (voir éd. Ch. Boy, t. II, p. 90 ss), on se trouve en présence d'une chanson nouvelle sur la « Belle Cordière de Lyon » où Louise Labé est traitée de courtisane. Mais les accusations vont se multiplier et s'aggraver : Ollivier de Magny, adorateur fervent de notre poétesse, lance tout-à-coup une *Ode à Sire Aymond*, où il vise le mari de Louise et se vante

---

(1) Le privilège est daté du XIII[e] jour de mars, l'an de grâce mille cinq cent cinquante quatre.

des faveurs de la Belle Cordière ; il est difficile de découvrir les causes de cette malhonnête invective ; il y eut beaucoup d'hypothèses plus ou moins romanesques à ce sujet. En général, les appréciations de la conduite de Louise Labé par ses contemporains sont de deux genres opposés : au jugement de Guillaume Paradin, qui vante « la face plus angélique qu'humaine » de la poétesse et « son esprit tant chaste, tant vertueux, tant poétique, tant rare en sçavoir, qu'il semblait, qu'il eust esté créé de Dieu pour estre admirée comme un grand prodige, entre les humains » (1), s'oppose celui de Claude de Rubys qui mentionne en passant « ceste impudique Loyse l'Abbé, que chacun sait avoir faict profession de courtisane publique jusques à sa mort (2). Ces deux jugements si contradictoires se sont maintenus jusqu'à nos jours, et il n'y a aucun moyen de faire prévaloir l'un ou l'autre. Quoiqu'il en soit, la gloire de Louise Labé, grâce au travail des mauvaises langues, s'obscurcit et devient un peu suspecte. M. Charles Boy suppose avec vraisemblance que la poétesse se retira « à la campagne, peu après l'apparition de son livre, et antérieurement à la mort de son mari, qu'il faut placer entre 1559 et 1562 » (3). Vers la même époque, les approches des guerres de religion, rendant la ville de Lyon prête à éclater en révolte ouverte, dispersèrent peu à peu les amis de Louise Labé dont la présence aurait pu maintenir sa gloire menacée. Après la mort de son mari, Louise Labé vécut dans la retraite à Parcieu, dans les Dombes, près de Lyon ; elle y possédait des terres héritées de son mari. La guerre qui éclata, en 1562, à Lyon et aux environs, entre les catholiques et les protestants, dispersa totalement les amis de Louise Labé ; en présence de la guerre terrible et meurtrière, tout le monde oublia la jolie poétesse de la passion ; un seul ami, Thomas Fortini, florentin, lui resta fidèle jusqu'à sa mort.

---

(1) *Mémoires de l'histoire de Lyon. A Lyon*, par A. Gryphius, 1573, p. 355.

(2) *Les Privileges, Franchises et Immunités, etc.*. A Lyon, par A. Gryphius, 1573, p. 26.

(3) *Œuvres de L. L. L.*, éd. Ch. Boy, t. II, p. 69.

C'est dans la maison de cet ami, à Lyon, que Louise Labé écrivit son testament qui, une fois de plus, atteste la noblesse de son cœur et la générosité de sa main. Sa présence dans la maison d'un homme étranger ne jette aucune ombre sur sa mémoire, comme le prouve M. Ch. Boy, au tome II, p. 73-74, de son travail. Le testament est daté du 28 avril 1565 ; la testatrice mourut peu de temps après, car on trouve daté du 30 août 1566 une quittance de « Claude de Bourg, tailleur de pierres,.... pour avoir taillé une pierre de tombeau et sur icelle fait les escripteaux et armes de la feu dame Loyse Charly pour icelle ériger sur son vase à Parcyeu » (1).

Cette pierre tombale ne s'est pas conservée et M. Charles Boy le regrette ; mais, en compensation, Louise Labé nous a laissé un autre monument de son existence qui « ne nous pourra estre ôté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur du tems » (2) : ce sont ses œuvres.

***

Œuvres de Louise Labé.

Un mince livret de 173 pages in-8° d'une très belle impression de Jean de Tournes, portant pour titre : *Evvres de Lovize Labé Lionnoize, A Lion Par Jan de Tovrnes. M. D. L. V. Auec Priuilège du Roy* » (3), voilà toute l'œuvre littéraire de Louise Labé qui est parvenue jusqu'à nos jours grâce au hasard heureux qui la préserva de sombrer dans le flot du temps et des évènements, et aussi grâce aux éditeurs nombreux et consciencieux qui, par des rééditions maintes fois entreprises, ont

(1) Cité par M. Ch. Boy, t. II, p. 75.
(2) *Œuvres de L. L. L.*, éd. Ch. Boy, t. I, p. 3-4.
(3) Bibl. Nat. Inv. Rés. Ye, 1651.

contribué à la « défense et illustration » de cet « honneur des lettres lyonnaises ».

Les œuvres proprement dites de Louise Labé n'occupent que les pages 3 à 125 de ce livre ; le reste du volume, c'est-à-dire les pages 124 à 173, contiennent les *Escriz de diuers Poëtes, à la louange de Lovise Labé Lionnoize*. Il ne nous en reste donc que 120 pages en tout, contenant une épître dédicatoire (p. 3-7), un *Débat de Folie et d'Amour* (p. 9-99), trois *Elégies* (p. 100-111), et vingt-quatre *Sonnets* (p. 112-123), dont je me suis proposé l'étude.

Nous voyons que l'étendue de l'œuvre de Louise Labé n'est pas considérable ; mais, quand on commence à examiner cette œuvre de plus près, à en démêler le contenu, on s'aperçoit bientôt de son importance réelle et de sa richesse. Tout y est, en effet : les survivances du moyen-âge mourant, les acquisitions nouvelles dans le domaine des littératures anciennes et de la pensée italienne contemporaine, les vieilles formes inspirées d'un esprit nouveau, et — par dessus tout celà — l'expression de l'éternel féminin, de l'âme d'une femme amoureuse et souffrante et d'un cerveau capable de créer des types d'après la réalité vivante. Quand, après avoir passé en revue son contenu, on songe à la richesse extraordinaire de ce petit recueil, on comprend pourquoi il eut tant de vogue à l'apogée de la Renaissance (quatre éditions en deux ans), pourquoi il fut jugé digne de tant de réimpressions consécutives et pourquoi son auteur provoqua tant d'écrits cherchant à pénétrer cette âme attrayante. Nous chercherons, au cours de notre étude, à dégager toutes les richesses de ce petit livret, à montrer et faire valoir tout ce qui nous enhardit à considérer Louise Labé comme un des types les plus parfaits de la Renaissance en France.

***

A. M. C. D. B. L.

C'est par ces lettres d'apparence assez énigmatique que commence l'épître dédicatoire placée en tête des *Evvres* de la

Belle Cordière ; elles ne se trouvent que dans les quatre anciennes éditions complètes : à partir de la première réédition moderne (de 1762) on les a remplacées par ces mots : « A Madamoiselle Clémence de Bourges Lionnoise », dont Louise fut, dit-on, l'amie (1). Cette amitié se trouve confirmée par les termes naïfs et gracieux en lesquels Louise clôt son épître : « Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules, ie vous ay choisie pour me seruir de guide, vous dediant ce petit euure, que ne vous enuoye à autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, et vous inciter et faire venir enuie en voyant ce mien euure rude et mal bati, d'en mettre en lumière un autre qui soit mieus limé et de meilleure grace. »

Le principal souci et le but unique de la publication de ses *Evvres* fut, selon le dire de Louise, le désir de servir « plus d'exemple que d'amonicion » : « Estant le tems venu, Madamoiselle, que les seueres lois des hommes n'empeschent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité, doiuent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autre fois tant désirée, à icelles apprendre : et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous priuant du bien et de l'honneur qui nous en pouuait venir. » Elle invite donc la femme à « mettre ses concepcions par escrit, et non dedaigner la gloire et s'en parer plustot que de chaines, anneaus et somptueux habits ». Après un acte d'humilité où Louise avoue son incapacité de satisfaire elle-même « au bon vouloir » qu'elle porte à son « sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et vertu passer ou egaler les hommes », elle les engage ensuite, avec hauteur pourtant, à « esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles et fuseaus, et s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne deuons nous estre desdaignées pour compagnes tant es afaires domestiques que publiques de ceus qui gouvernent et se font obéir ». Cette

---

(1) Sur Clémence de Bourges, voir *Œuvres de L. L. L.*, éd. Ch. Boy, t. II, p. 121-125.

phrase magnifique marque un esprit indépendant, plein de ferveur réformatrice et de conscience de son propre mérite ou d'outrecuidance tout simplement. Rien de surprenant alors à ce que Louise, ayant pris cette position hautaine envers ses concitoyennes, ait provoqué chez elles la haine et les médisances et que certains de ses biographes ou plutôt cacographes, adversaires sans doute de ses idées, l'aient prise pour objet d'historiettes scabreuses. « S'il y ha quelque chose recommandable après la gloire et l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha accoutumé donner nous y doit chacun inciter ». Et, « pour faire venir enuie » aux « vertueuses Dames » de s'appliquer aux études, notre vaillante poétesse compose dans la suite un petit traité sur la psychologie de l'invention et du savoir, dont l'ingéniosité et la justesse feraient honneur à un psychologue de marque. J'y relève cette phrase d'une saveur mélancolique : « Car le passé nous resiouit, et sert plus que le présent : mais les plaisirs des sentimens (1) se perdent incontinent, et ne reuiennent jamais, et en est quelquefois la mémoire autant fâcheuse, comme les actes ont été délectables ». Cette épître, singulier mélange de présomption et d'humilité, de hardiesse guerrière et de timidité féminine, n'en possède pas moins à nos yeux de grands mérites ; elle nous révèle un esprit indépendant, un individualisme très développé et un goût pour les études tout-à-fait extraordinaire même de nos jours.

Les idées qu'elle y exprime sont parfaitement d'accord avec les qualités de son esprit et avec les courants du nouveau régime intellectuel qui vient de d'installer en France. L'idée sur laquelle Louise insiste le plus dans son épître et dont elle-même voulut sans doute être la preuve vivante, est celle de l'égalité des femmes avec les hommes dans le domaine de l'esprit et même de la possibilité « en science et en vertu *passer* ou égaler les hommes ». Comme nous sommes loin de la haine et du dédain profonds qu'éprouvait naguère tout le monde chrétien pour les femmes ! Les temps ont profondément changé : vers la fin du XV[e] siècle, une réaction profonde, préparée depuis long-

---

(1) Sens.

temps par Dante, Boccace et Pétrarque, se produisit dans la société italienne et, plus tard, dans la société française, et fraya le chemin aux idées et aux sentiments nouveaux. Par une réaction naturelle contre l'esprit du moyen-âge qui ne prêchait que la pénitence, les jeûnes, les privations, le dédain des choses terrestres, qui ne promettait en récompense que le paradis lointain des joies célestes, on s'est aperçu enfin que le monde est bon et beau, que les joies de vivre sont palpables et accessibles à tous, que la vie peut être un paradis beaucoup plus attrayant que ceux dont on n'entend que des promesses. Inconsciemment, sans subtilités scolastiques, sans raisonnements venus après coup, on fit la révision des valeurs courantes, on s'aperçut de leur vanité et de leur instabilité et on forgea des valeurs nouvelles : aux charmes du ciel on opposa les joies terrestres, et celles-ci l'emportèrent sur celles-là. Cette révolution universelle ne laissa pas la femme dans sa position humiliée et dédaignée : on commença à la vénérer pour sa beauté et pour son charme, on lui reconnut les mêmes droits qu'à l'homme et peu à peu on en fit le centre et le sommet de la vie ; et les femmes elles-mêmes ne manquèrent pas d'aider de tous leurs efforts les nobles sentiments de leurs partisans. A la fin du XVe siècle commence en Italie un travail immense des esprits cherchant à prouver le mérite des femmes, les exaltant, les douant d'une noblesse, d'une auréole nouvelle (1). A la fin du XVe siècle aussi la lutte pour l'honneur des femmes s'étend à la France (2). Christine de Pisan, d'origine italienne, y fut le prototype de la femme de la Renaissance par ses idées, par son savoir extraordinaire pour l'époque, par ses écrits, qui, malgré leur faiblesse au point de vue littéraire, produisirent une impression profonde sur les esprits de ses contemporains. C'est elle aussi qui ouvrit la bataille pour les femmes (3) ; cette bataille, soutenue par

(1) Cf. Cf. Maulde de la Clavière. R. de. *Vers le bonheur ! Les Femmes de la Renaissance*. Paris, Perrin, 1898, in-8°.

(2) Cf. l'excellente étude de M. Abel Lefranc : « *Le Tiers livre du Pantagruel et la Querelle des Femmes*. *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, tome II, 1904, pp. 1-10 et 78-109.

(3) *Le trésor de la cité des dames selon dame Cristine*. Imprimé à Paris, 1497, pour Anth. Verard; in-f°, goth..

l'exemple de l'Italie où l'influence des femmes alla toujours croissant, finit, vers le milieu du XVIe siècle, par la victoire du parti des femmes, victoire qui n'empêcha pas cette « querelle des femmes » de se renouveler toujours. Au commencement du XVIe siècle, on voit déjà l'idée de la *Noblesse et Préexcellence du sexe féminin* (1), prévaloir en France. Néanmoins, en 1526 encore, parut à Paris un ouvrage bizarre et grossier contre les femmes (2) où l'auteur donnait pleine liberté à son humeur facétieuse. Ce livre paraît renouveler la bataille pour ou contre le mérite des femmes, car, dès cette époque, les écrits sur les femmes se multiplient prodigieusement ; à côté des médecins et des jurisconsultes, ce sont les poètes qui rentrent de nouveau dans le camp des adversaires. Nous voyons Jean Bouchet publier *les Triumphes de la noble dame amoureuse* (1530) (3) et Gratien Du Pont, sieur de Drusac, lancer, en 1534, ces *Controverses des sexes masculin et féminin* (4) qui sont comme une contrepartie du livre de Bouchet. Mais c'est en 1542 que la querelle des femmes éclate avec une force inouïe. » Platonicien fervent et mêlé de près à la résurrection du Platonisme (5) en France, Antoine Héroët publie, à Lyon, sa *Parfaicte Amye* (6) qui suscita toute une littérature de plusieurs dizaines de volumes pour et contre les femmes. La plus grande partie de ces ouvrages est due aux « poètes de l'école lyonnaise, dont l'inspiration se porte avec une prédilection particulière vers les définitions, l'analyse et la glorification de l'Amour » (7). « De 1542 à 1555, le grand

---

(1) Le titre d'un traité de H. Cornelius Agrippa, publié pour la première fois à Anvers, 1529, in-8°.

(2) *Sylvæ nuptialis libri sex... Quæ omnia e questione : An nubendum sit, vel non, desumpta sunt* (auctore)... *Joanne de Nevizanis.*

(3) *Les triumphes de la noble et amoureuse dame et lart de honnestement aymer compose par le trauerseur des voyes perilleuses* (Poitiers), 1530, v. folio.

(4) *Controverses des sexes Masculin et Femenin* (in fine). *Dedans Tolose : imprime... par maistre Jacques : Colomies...* 1534; in-folio, goth.

(5) A. Lefranc, *op. cit.*, p. 90-91.

(6) *La parfaicte amye nouvellement composé par Ant. Heroet dict la Maison neufve...* Lyon, Estienne Dolet, 1542, pet. in-8°.

(7) Cf. A. Lefranc, *op. cit.*, p. 96.

public suivit avec une attention soutenue les passes d'armes retentissantes suscitées par l'apparition de ce petit livre » (1). « Toutes les pièces du procès ne tardèrent pas à être réunies par différents éditeurs en un seul volume, ce qui augmenta encore leur diffusion : ce sont ces *Opuscules d'amour* dont de nombreux exemplaires viennent encore aujourd'hui attester la vogue passée » (2).

Enfin, en 1555, parut à Paris l'ouvrage de François Billon, non moins bizarre que celui de l'auteur des *Sylvæ nuptiales : Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin construit par François Billon* (3). « Cet ouvrage... constitue le panégyrique le plus enthousiaste, le plus passionné qui ait été peut-être jamais composé en l'honneur des femmes » (4). L'auteur y va jusqu'à excuser les faiblesses des femmes par les fautes des hommes. Il y parle à propos de Louise Labé : « Pour myeux amplifier l'Histoire antique de... Cleopatra, ilz s'efforcent souventes fois de l'accoupler à une moderne, par l'exemple de quelque pauvre simplette, ou plus tost de la belle Cordière de Lyon, en ses safres deduytz : sans qu'ilz ayent l'entendement de considerer que s'il y a chose en sa vie qui puisse estre taxée, les hommes premierement en sont cause, comme Autheurs de tous maux ou toutes Creatures : ny aussi sans pouvoir compenser en elle, les graces et gentilles perfections qui y sont, à tout le pis qu'on pourrait estimer de ses autres qualitez, lesquelles, pour résolution, si mauvaises sont, des Hommes sont procedees : et les autres qui sont louables, des Cieux tant seulement » (5). La victoire des femmes était donc brillante et Louise Labé, qui était le témoin de cette grande querelle des femmes et qui écrivit immédiatement après leur victoire, en parle comme d'une chose approuvée par tout le monde : elle a l'air d'énoncer un axiome. D'ailleurs, il paraît que ce sont les concessions des

---

(1) *Ibid.*, p. 93.
(2) *Ibid*, p. 95.
(3) Paris, *Jean d'Allyer*, 1555, in-8°.
(4) A. Lefranc, *op. cit.*, p. 104.
(5) F° 15, recto.

hommes qui l'ont enhardie à se prononcer de façon si triomphale. Aux *Discours des Champs faez à l'honneur et l'exaltation de l'Amour et des Dames* (1) de Claude de Taillemont dont les vers se trouvent parmi les *Escriz de diuers Poëtes* (2) on trouve des passages exprimant des idées semblables à celles de Louise Labé ; nous en détachons un comme preuve : « N'a esté iusques auiourd'hui le vouloir, et consentement de nos ancestres et predecesseurs tant misirable, et peruers, que mu des erreurs d'autrui ou par leur propre ignorance, n'ont permis aux esprits femenins gouster ce doux fruict de science et doctrine ?... ains ont trouué bon, que l'ignorance, mere de tous maux, leur empeschast la cognoissance de leur Seigneur et Facteur, et bien souuent d'elles mesmes... (3) Veritablement, s'ils ne me veulent nier que Dieu l'ait faicte participante d'ame raisonnable comme l'homme, ie ne say pourquoi il ne luy serait possible, et licite de sauoir aussi bien qu'à lui. N'a elle sens, jugement, et raison, l'esprit prompt, et autant susceptible que l'homme ? Ne voit lon par experience, le fruict qu'aucunes ont rapporté, et rapportent encore à present, du peu de doctrine qui leur est permise ? » (4) Comme on le voit, l'air même que respirait Louise en fréquentant la société cultivée de Lyon (et les témoins contemporains rapportent que c'était une véritable élite) fut imbu des idées, dont elle est devenue porteuse après tant d'autres paladins de la cause féminine, et l'idée de l'égalité des femmes avec les hommes, de la capacité des femmes pour l'étude fructueuse, pour la création poétique et scientifique, — une des premières idées que la Renaissance italienne apporta en France, — rattache notre poétesse à ce mouvement magnifique.

L'amour de la science et de la gloire qui en provient, trouvent leur expression très marquée dans l'épître de Louise Labé ; ces idées ont eu leur source dans le mouvement humaniste en Italie et en France. A côté de l'amour du beau (d'où l'estime

(1) Lyon, *Michel du Boys*, 1553, in-8°.

(2) Voir : A. Cartier, *les Poètes de Louise Labé* (*Revue d'hist. littér. de France*, t. I, p. 436 sq.).

(3) P. 68.

(4) P. 69.

pour les femmes tire son origine), l'amour de la science constitue un des traits les plus saillants de l'âme de la Renaissance : l'esprit humain, engourdi dans les entraves de la scolastique, réclamait ses droits ainsi que le corps « banni de liesse » par les sévères commandements du christianisme ascétique. Un grand élan vers le savoir se produisit alors, et à la ressemblance des « louenges des Dames » il y eut aussi profusion d'éloges de la science libre. Les femmes suivirent les hommes, et nous voyons naître une armée d'érudites, de savantes. C'est vers l'époque où Louise composa son épître (24 juillet 1555) que Marie Stuart, très jeune encore, prononce son fameux discours en latin, cherchant à prouver que le savoir est une parure et un charme pour les femmes, et qu'en conséquence les femmes doivent s'y adonner. Louise Labé exprime une idée semblable ; elle conseille aux femmes : « Et si quelcune paruient en tel degré que de pouuoir mettre ses concepcions par escrit, le faire songneusement et non desdaigner la gloire, et s'en parer plustot que de chaines, anneaus, et somptueux habits ». Selon Louise donc, le savoir et la gloire qui en provient sont des ornements plus convenables aux femmes que toutes les parures. Cette concordance d'idées avec une des femmes les plus douées et les plus instruites du XVIe siècle nous montre que ce sont les opinions les plus avancées de son temps qu'exprimait Louise Labé.

Le désir de la gloire, sentiment tout nouveau alors après des siècles de poésie presque anonyme, lui est commun avec les meilleurs esprits de l'époque et aussi avec les dames les plus distinguées de l' « inclyte et famosissime » ville de Lyon ; nous en avons un témoignage explicite dans la préface d'Antoine Du Moulin aux poésies de Pernette Du Guillet (1) : « En France, semblablement tant de honnestes et vertueuses dames... s'y (à la poésie) adonnent auec une grande expectation de leur perpétuelle renommée ». Cette « grande expectation » de la gloire pénètre aussi l'épître de Louise Labé.

---

(1) Lyon, *J. de Tournes*, 1545, 1 vol. in-8°.

Dans cette épître déjà Louise apparaît avec les traits intellectuels propres à la Renaissance : partisane de la cause des femmes qui fut tant débattue aux approches et au cours de la Renaissance, elle veut leur inspirer l'amour de la science et de la gloire qui en provient, considérant celle-ci comme la parure la plus digne des femmes et celle-là comme l'arme la plus efficace dans la lutte pour l'affranchissement. Les arguments qu'elle allègue et les idées qu'elle exprime témoignent de lectures attentives dans les auteurs de la Renaissance et de l'attention qu'elle porta aux questions composant le domaine intellectuel de la société la plus élevée de son temps.

(*A suivre.*) STANISLAS-PIERRE KOCZOROWSKI.

LES ÉGLISES D'ORIENT

et les Problèmes

DE LA POLITIQUE MONDIALE

---*---

Bien peu d'Occidentaux, en dehors des spécialistes, se font une idée de l'infinie variété de rites, de langues, de croyances même, que présentent les chrétientés orientales séparées de Rome. L'importance de ce facteur dans la politique mondiale d'après guerre est malheureusement méconnue par beaucoup de diplomates et surtout d'hommes d'Etat, portés à n'y voir que des « affaires de moines ». Mais l'attention des esprits les plus religieux est sollicitée de ce côté par le mouvement profond qui se manifeste de toutes parts en faveur de l'union des confessions chrétiennes.

Deux ouvrages récents, écrits par des hommes d'expérience, mêlés de près à la vie des Eglises d'Orient, vont nous permettre d'examiner rapidement ces divers problèmes et de montrer peut-être à nos lecteurs polonais et français qu'ils touchent aux intérêts les plus pressants de leurs deux patries.

Le P. Raymond Janin, qui a écrit *Les Eglises orientales et les rites orientaux* (1), appartient à cette congrégation des Augus-

---

(1) Un vol. de 720 pages. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

tins de l'Assomption, dont tant de membres travaillent, à Constantinople et dans les Balkans, à l'union des Eglises. Son expérience de missionnaire le rendait particulièrement apte à écrire un livre d'ensemble, précieux déjà par les exposés historiques, forcément un peu sommaires, bien que très honorables, mais surtout par le tableau de l'organisation hiérarchique et de la vie religieuse dans chacun de ces groupes chrétiens. Le P. Michel d'Herbigny, théologien remarquable, connu par un traité de l'Eglise qui fera oublier bien des essais antérieurs, est président de l'Institut oriental fondé à Rome par le pape Benoît XV, pour être un centre d'études et de propagande pacifique en faveur de l'union des Eglises. Le savant Jésuite porte dans ses études beaucoup plus que de l'impartialité, une véritable sympathie, un grand respect des âmes sincères, un parti pris très noble de rechercher et de mettre en valeur les motifs désintéressés. Son étude déjà ancienne sur Wladimir Solowiew, le *Newman russe*, avait montré comment se pose, pour une élite, le problème de l'unité religieuse. Dans un ouvrage récent (1), le P. d'Herbigny raconte l'histoire déjà longue des tentatives d'union que l'Eglise épiscopalienne d'Angleterre, anxieuse de son isolement, a multipliées avec l'orthodoxie gréco-slave. Il ne dissimule pas les vues d'hégémonie mondiale que la diplomatie anglaise a tenté de réaliser en utilisant l'activité des serviteurs d'un idéal religieux.

Le livre du P. Janin était composé avant la guerre, et son exposé garde les cadres géographiques et nationaux, aujourd'hui bouleversés, et encore instables sur bien des points. La mise au point nécessaire a été faite cependant dans la plupart des cas. Quant au livre du P. d'Herbigny, il s'arrête aux premiers mois de 1922, avant la grande débâcle grecque. Tout en suivant de près ces exposés, nous voudrions donc les compléter en signalant les modifications les plus récentes et les formes nouvelles que les évènements ont imposées à tant de vieux espoirs.

Comme il convient, le P. Janin réserve la première place

---

(1) Michel d'Herbigny : *L'Anglicanisme et l'orthodoxie gréco-slave.* Paris, Bloud et Gay, 1922.

au rite byzantin, celui qui, en cinq ou six langues diverses, exprime la vie religieuse du monde gréco-slave. Je suivrai un ordre inverse, mais dicté par la même préoccupation, et je parlerai d'abord des autres rites, afin de réserver la place principale à ce qui se désigne soi-même par le nom d'*orthodoxie*.

I

On le sait, à l'origine, chaque groupe chrétien, chaque province se fit sa liturgie, fidèle dans les grandes lignes à un type commun qui remonte, pour l'essentiel, aux rites des premières communautés et qui prit forme dans la seconde moitié du III[e] siècle. Au IV[e] siècle, Alexandrie, Antioche, Jérusalem imposent peu à peu leurs influences et, non sans en accueillir des apports, absorbent les autres liturgies orientales. Le grand rite byzantin lui-même n'est que la liturgie d'Antioche évoluée. La langue liturgique est d'abord le grec ; mais les dialectes locaux, en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie, en Egypte, se font place, en commençant par les églises des bourgades écartées, des chrétientés villageoises. Les grandes controverses christologiques du V[e] et du VI[e] siècle déchirèrent chacune un lambeau de la robe sans couture. Les églises de Mésopotamie et de Perse refusèrent d'accueillir le concile d'Ephèse et formèrent ainsi les églises séparées que nous appelons nestoriennes. En revanche, le concile de Chalcédoine fut rejeté par l'Arménie et par la majorité des populations indigènes de Syrie et d'Egypte, autant en haine de l'hellénisme que par fidélité à une formule théologique mal comprise : d'où les églises dites jacobites, dans le ressort des patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie. Le reste du monde oriental, fidèle à la foi des sept conciles, et à celle du Basileus de Constantinople, s'appela orthodoxe, et fut appelé melkite (de *malek*, roi), dans les cercles de langue sémitique. Ces orthodoxes baptisèrent les Slaves des Balkans et du Dniepr avant de rompre les derniers liens qui rattachaient l'Orient à l'unité romaine. Ce monde gréco-slave, par la logique inexorable du principe séparatiste, se fractionna à son tour en diverses autonomies ecclésiastiques, fidèles seulement au rite byzantin, mais sans autre lien qu'une

vague communion sans subordination hiérarchique. En ce moment même, malgré l'immense aspiration à l'union qui travaille les élites, nous voyons à l'œuvre le principe de dissolution, et chaque unité politique crée aussitôt une unité religieuse indépendante.

Dans chacun de ces groupes, l'apostolat d'union de l'Eglise romaine est parvenu à créer des chrétientés plus ou moins importantes, fidèles au rite national, mais acceptant l'autorité pontificale. Il y a même une église orientale qui est entièrement catholique : c'est le groupe maronite.

On voit la complexe réalité que recouvre ce vocable : les églises orientales.

L'Arménie se fit de bonne heure une liturgie à l'aide d'emprunts à Antioche et à Césarée de Cappadoce, sans parler des éléments latins introduits à l'époque des croisades. L'évolution de cette liturgie lui a donné un caractère national, accentué par de prestigieuses légendes. Toutes les tentatives d'union avec le monde grec ont été infructueuses ; le rapprochement avec Rome n'a pas survécu aux royaumes latins. Selon leurs appartenances politiques à la Russie, à la Perse et à l'Empire Ottoman, les Arméniens séparés qui se donnent le nom de Grégoriens, se répartissent en diverses obédiences, avec cinq patriarcats plus ou moins rivaux.

Le groupe arménien catholique se rattache, par ses origines, à l'activité latine du temps des Croisades ; mais il n'y a d'église organisée que depuis le XVIIIe siècle, et encore dut-elle attendre longtemps sa reconnaissance légale, arrachée au sultan par la France en 1831. Son chef est le catholicos de Cilicie, patriarche des Arméniens catholiques.

On sait le long martyre de ce peuple, les massacres périodiques. On ne connaîtra jamais le nombre des victimes arméniennes faites pendant la grande guerre par le fanatisme turc, au moins toléré par l'Allemagne. Après de séculaires souffrances la nation arménienne avait eu l'espoir de conquérir un foyer national. L'indifférence officielle des Etats-Unis, les erreurs ou peut-être les fatalités qui ont pesé sur la politique orientale des Alliés et permis la revanche turque, ont fait évanouir ce beau

rêve. On devine ce que pèseront les platoniques recommandations du traité de Lausanne...

Au XIVe siècle, une importante immigration arménienne se produisit en Pologne orientale, en Russie Blanche, en Galicie et en Bukovine. Ces Arméniens s'unirent définitivement à Rome en 1630. Leur communauté alla s'exténuant par passage au rite latin. L'archevêque arménien de Lwów ne régit plus que deux ou trois mille fidèles.

Les églises de langue et de rite syrien forment trois confessions différentes : Maronites, Chaldéens, Syriens.

On a vu que les Maronites du Liban sont tous unis à Rome. Ce sont les descendants d'une communauté d'abord orthodoxe, mais qui s'entêta dans le monothélisme depuis le VIIIe siècle jusqu'au XIIe C'est depuis ce temps qu'ils ont le droit de revendiquer leur « perpétuelle orthodoxie ». Le rite, issu de l'antique liturgie d'Antioche, a accueilli d'importantes influences latines. Le niveau moral et intellectuel de ce clergé est assez élevé, dans une église qui, depuis de longs siècles, a toujours regardé vers Rome et vers Paris. Les Maronites forment la meilleure part de la clientèle française en Orient avec les Melkites catholiques et les Arméniens de Cilicie.

Le groupe chaldéen, qui repousse énergiquement l'épithète de nestorien, représente l'ancienne chrétienté de l'Empire Perse. C'est pourtant à la suite de la crise nestorienne qu'ils se sont isolés, et ont gardé une terminologie christologique ambiguë. Cette église eut jadis une magnifique activité missionnaire : elle fonda des chrétientés en Tartarie, en Mongolie et jusqu'en Chine. Une importante communauté chaldéenne survit sur la côte du Malabar. La langue liturgique est le dialecte mésopotamien rattaché à la grande famille syriaque.

La propagande catholique auprès des Chaldéens a plus de succès que partout ailleurs. Près de la moitié de ceux de Mésopotamie, la grande majorité de ceux du Malabar ont accepté l'autorité du pape. Assez fréquemment on apprend la conversion d'évêques nestoriens qui entraînent avec eux la majorité de leurs diocésains. Pie XI se félicitait au dernier consistoire d'avoir donné une organisation complète aux Chaldéens

du Malabar, avec quatre évêchés et quatre vicariats apostoliques gouvernés par des prélats indigènes.

La propagande anglicane et américaine est également très active en Mésopotamie. Là encore les massacres turcs de la grande guerre ont terriblement sévi : plusieurs évêques ont été mis à mort, et la moitié de la population aurait péri. Ces malheureuses tribus n'auront, semble-t-il, guère plus à se louer du gouvernement de l'émir Feyçal, mis sur le trône par l'Angleterre. Les moins éprouvés sont les diocèses qui relèvent de la Perse. Autant que les Arméniens, les Chaldéens pâtissent cruellement des désillusions de la Victoire du Droit.

Les églises Jacobites de la Syrie occidentale doivent leur nom à ce Jacques Baradaï qui réussit, malgré les efforts de Justinien, et grâce à la haine des Sémites pour le maître byzantin, à créer une hiérarchie dissidente pour les opposants au concile de Chalcédoine. Ces dissidents favorisèrent la conquête musulmane, en Syrie comme en Egypte, et bénéficièrent longtemps de la faveur des nouveaux maîtres ; de nombreuses apostasies affaiblirent cette chrétienté. Il y eut néanmoins de florissantes écoles, et l'on sait que les Syriens initièrent les conquérants arabes à la culture hellénistique. Au XVIII[e] siècle, la propagande latine appuyée par la diplomatie française aboutit à la formation d'une église catholique syrienne qui compte plus d'un tiers de la population et se développe, grâce aux séminaires qui forment un clergé instruit, en très grande majorité célibataire. Le mandat français en Syrie ne peut que favoriser ce mouvement, bien que les autorités se défendent de toute pression confessionnelle.

Les chrétiens indigènes du patriarcat d'Alexandrie, les Coptes, appartiennent aussi à la confession jacobite et sont en communion avec leurs coréligionnaires de Syrie. Mais l'antique chrétienté égyptienne n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Le P. Janin dit que l'Egypte compta jadis plus de cent-quatre-vingt évêchés. C'est une exagération, due à ce que l'on additionne les divers noms égyptiens, grecs et arabes d'un même siège. Au moment de sa plus grande prospérité, l'Egypte comptait pourtant une centaine de diocèses, un très grand nombre de monastères florissants. La liturgie est restée de type alexandrin

avec le copte comme langue rituelle, non sans infiltrations arabes. Les chrétiens d'Abyssinie reçoivent leur chef religieux du patriarche copte d'Alexandrie, et c'est le seul évêque de cette chrétienté, la plus arriérée qui soit. Les Abyssins ont une liturgie touffue, en langue ghéez, qui est un ancien dialecte littéraire éthiopien.

Quelques milliers de Coptes ont accepté l'autorité du Pape ; ils ont trois diocèses et un patriarcat, un peu ébranlé par les avatars du dernier titulaire.

Tous ces rites séparés, avec leur dizaine de millions d'adhérents, sont peu de chose à côté du bloc orthodoxe gréco-slave qui approche de cent cinquante millions de fidèles. On conçoit que les apôtres, de toute confession, de l'union des Eglises, aient fait porter tout leur effort de ce côté. Un tel succès serait vraiment la pêche miraculeuse. Si l'on considère que le monde slave à lui seul représente cent vingt-cinq millions de pravoslaves orthodoxes, on comprendra aussi l'immense perturbation inattendue, la douloureuse incertitude, que le chaos russe est venu jeter.

Ce monde gréco-slave suite le rite byzantin, originaire d'Antioche, importé à Constantinople, enrichi d'usages locaux et anatoliens : son évolution propre s'acheva seulement aux environs du XII[e] siècle. Le rite de la capitale supplanta peu à peu les anciennes liturgies dans les chrétientés restées unies à Constantinople sur le territoire des autres patriarcats orientaux; au XI[e] siècle, les Melkites d'Antioche et d'Alexandrie y avaient adhéré définitivement. Le monde slave, à l'exception des pays slovaques et tchèques, de la Pologne occidentale et des côtes illyriennes, reçut le rite en même temps que la foi. Mais le principe d'autonomie nationale, qui avait fini par briser le lien religieux entre l'Orient et l'Occident, effrita à son tour le monde byzantin lui-même : l'unité de foi et de rite ne sauvegarda pas l'unité de langue ni même l'unité hiérarchique.

Le syriaque d'abord, puis l'arabe, supplantèrent le grec dans les églises melkites du patriarcat d'Antioche. Dans celui de Jérusalem et d'Alexandrie, le grec ancien fit une large place à la langue du conquérant musulman. Dès l'origine, la chrétienté slave pria dans sa langue. Les Roumains traduisirent, au

XIXe siècle, la liturgie dans leur idiome de souche latine. Nous verrons sans doute la liturgie de Saint Jean Chrysostôme traduite en turc. N'oublions pas le géorgien qui a depuis plus longtemps ses lettres de noblesse. Seules, les églises helléniques, les communautés grecques catholiques d'Italie, et la minuscule église du Sinaï sont restées fidèles à la langue des Basileus byzantins.

Les Melkites sont au nombre de 500.000 environ. Ils ont trois patriarches orthodoxes, ceux de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, pratiquement indépendants du Phanar.

L'église synodale de Grèce, indépendante depuis 1850, s'est agrandie des diocèses de Thrace, d'Epire, de Crète et de l'Archipel. Elle avait bien d'autres ambitions ! Chypre a sa hiérarchie autonome. Depuis les derniers événements et la victoire turque, le patriarcat de Constantinople voit son autorité se réduire à quelque métropole de Thrace et aux diocèses d'Anatolie. Telle est la fin des ambitions œcuméniques de Photius et de Cérulaire.

En 1918, la Géorgie a proclamé son indépendance religieuse à l'égard du patriarche de Moscou ; déchirée par les factions, elle est de plus opprimée par le régime soviétique. On dit que son premier patriarche est mort empoisonné. Quelques éléments géorgiens auraient songé à l'union avec Rome, mais il semble que des motifs politiques aient joué le plus grand rôle dans ces velléités.

La Bulgarie en 1870, la Serbie en 1879, ont fait triompher leurs revendications d'autonomie religieuse. Ces églises ont eu l'ambition de jouer un grand rôle, et nous verrons bientôt que le patriarche serbe nourrit de vastes espoirs, comme aussi le chef de l'église roumaine. Ce sont des candidats à la primauté morale laissée vacante par Moscou et Constantinople.

L'église russe était indépendante depuis l'érection du patriarcat de Moscou, en 1589. Asservi au procureur tsariste, le Saint Synode, qui remplaçait le patriarche depuis Pierre le Grand, a disparu à son tour dans la tourmente ; le concile russe de 1917 a élu un patriarche, ce Tykhôn, dont les tragiques aventures ont ému l'opinion européenne. Après avoir fait figure de martyr, il est sorti des prisons bolchéviques, et mille bruits

en courent à sa honte. En tout cas, l'influence soviétique a dressé contre l'orthodoxie russe une soi-disant église vivante, soutenue par un prolétariat ecclésiastique, qui reçoit ses patriarches — elle en est au second — des mains de Trotski. L'église pravoslave était déjà divisée par le schisme des Vieux Croyants, (Starovières), réfractaires aux réformes du patriarche Nikon (1654), agrégat confus de sectes sans lien où l'on trouvait tous les degrés et toutes les formes de la vie religieuse jusqu'aux illuminismes les plus exaspérés.

Les évènements politiques ont encore augmenté le nombre des autonomies ecclésiastiques détachées de Moscou. Les orthodoxes de Pologne ont leur chef autonome à Varsovie. Il y a quelques mois, ce métropolite était d'ailleurs assassiné par l'un de ses dignitaires. Si les tentatives de « l'hetman » Petliura avaient été couronnées d'un meilleur succès, on aurait vu un patriarcat autonome à Kiew, pour l'Ukraine : ce projet est encore à l'ordre du jour. La Finlande, la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie, les jeunes républiques d'Extrême-Orient veulent avoir leurs églises autonomes. En dépit du patriarche serbe, l'Albanie ne restera pas en arrière.



Comme nous l'avons vu, le rite byzantin est encore pratiqué en diverses langues par des groupes catholiques qui reconnaissent l'autorité du Pape. Mentionnons pour mémoire quelques milliers de grecs catholiques à Constantinople, gouvernés par un évêque de leur rite ; un diocèse hétérogène formé en Hongrie, sur les instances du gouvernement magyar en 1912, et groupant des Roumains et des Ruthènes, création sans doute éphémère de la politique.

Les Byzantins restés dans l'Italie méridionale, ou immigrés à diverses époques, forment une communauté italo-grecque ; Léon XIII a ramené son rite à la pureté byzantine, Benoît XV lui a donné un évêque indépendant des Ordinaires latins (1).

---

(1) Plus d'un Français ignore sans doute qu'il y a en Corse, à Cargese, une paroisse italo-grecque.

Un autre groupe, plus important, est composé de fidèles dont la langue liturgique est l'arabe, et qui, dispersés en Syrie, en Palestine et en Egypte, relèvent du patriarcat melkite catholique d'Antioche (1). On eut un instant, au XVIIIe siècle l'espoir de réaliser l'union de tout le patriarcat d'Antioche. Ce mouvement aboutit à la création d'une seconde église melkite, unie, dans laquelle se perpétue la succession légitime du patriarche Cyrille V, qui avait reconnu en 1709 l'autorité du Pape. Le patriarche actuel est S. B. Mgr Dmitri Cadi, ancien élève de Saint-Sulpice, comme beaucoup de hauts dignitaires des églises catholiques d'Orient.

Jusqu'à la guerre, les royaumes balkaniques, à l'exception de la Bulgarie, faisaient preuve, à l'exemple de la Russie, d'une farouche intolérance contre le catholicisme de rite byzantin. Mais leurs agrandissements territoriaux, à la suite de la guerre balkanique et de la guerre mondiale, leur ont apporté un important élément catholique, non seulement latin, mais aussi uniate. Les gouvernements, volontiers équitables pour les Latins, semblent parfois vouloir continuer l'équivoque systématiquement maintenue par la Russie tsariste, et croient pouvoir traiter les catholiques de rite oriental comme des sujets de seconde zone, non compris parmi les minorités dont le traité consacre les droits. Après bien des vicissitudes, la formation de la grande Roumanie a trouvé catholiques les Roumains de Transylvanie, fervents patriotes. Longtemps victimes de l'hostilité du gouvernement magyar, ils espèrent trouver la liberté et le progrès religieux dans la patrie enfin reconstituée. Ces uniates roumains sont au nombre de 150.000 environ.

La Bulgarie eût pu être toute entière uniate, si la Russie n'eût jeté son épée dans la balance. Les Résurrectionistes polonais et les Assomptionistes français avaient en Thrace, comme les Lazaristes en Macédoine, des missions florissantes, que les

---

(1) Il y a, en cours de publication, une excellente *Histoire des patriarcats melkites*, par le P. Cyrille Karalevsky, prêtre catholique de rite ruthène, de l'éparchie de Lwów, actuellement scriptor à la Bibliothèque Vaticane.

récents évènements ont saccagées. Quelques milliers de Bulgares sont catholiques, y compris ceux de Macédoine et de Thrace, refoulés dans le Royaume.

Il n'y avait avant la guerre qu'un petit diocèse serbe uniate, en Slovénie hongroise, à Krizevtci. Il s'est vu dépouiller par le gouvernement Serbe de tous ses biens d'église ; le recrutement de son clergé est entravé par tous les moyens. Le Concordat entre le Saint Siège et le royaume Yougo-Slave mettra fin, il faut l'espérer, à cette situation violente.

La grande église catholique de rite byzantin est l'église ruthène. Le patriarcat de Kiew, entraîné dans le schisme de Michel Cérulaire, n'avait jamais renoncé expressément à l'obédience romaine, et bien que très intermittentes, bien imprécises, il y eut encore des relations au cours du moyen-âge. Rien n'est plus difficile que de préciser, à cette époque, le statut religieux des pays slaves qui flottaient entre la Pologne, la Lituanie, la Hongrie et les principautés russes. A l'Est des deux grands centres nettements latins de Cracovie et de Gniezno, les frontières des rites étaient mal déterminées. La principauté de Halicz, constituée au XII[e] siècle, tombée au XIII[e] sous le sceptre hongrois, était de rite slave. Réunie définitivement à la Pologne sous Kazimir le Grand (1340), elle vit les deux rites se disputer l'influence sur son territoire. Le pays de Kiew, jadis ouvert aux Boloslas, passa au XIV[e] siècle sous la domination de la Lituanie, et la suivit dans son union personnelle avec la Pologne. Isidore, métropolite de Kiew, fut l'un des bons ouvriers de l'Union de Florence. Mais il ne réussit à la faire accepter que dans les métropoles polonaises de son patriarcat. Le grand-duc de Moscou créa même à cette occasion un patriarche dissident qui résida dans sa capitale, tout en gardant le titre de Kiew.

Par un accord entre le Moscovite et Kazimir IV, Kiew ne conserva que les huit diocèses soumis à la Pologne. Même dans ces diocèses, l'Union restait précaire. L'érection du patriarcat russe de Moscou, installant à proximité des évêques ruthènes une autorité plus lourde que celle de Constantinople, les rendit peut-être plus enclins à regarder vers Rome. En 1595, réunis à Brześć-Litewski, ils rompirent définitivement avec les patriarches orientaux, et Clément VIII, en proclamant l'Union, affirma

de nouveau la légitimité du rite slave. Mais les dissidents, peu scrupuleux sur le choix des moyens, alliés aux protestants, aux Cosaques, aux Suédois, comme plus tard ils s'allieront aux Russes, réussirent à soulever le petit peuple et le bas clergé, pendant que la noblesse, passant au rite latin, affaiblissait de son côté la cause de l'Union. Celle-ci eut son martyr, Josaphat Kuncewicz, évêque de Polotsk, assassiné à Witebsk, le 12 novembre 1623. On sait le rôle funeste joué par ces dissidents de toute sorte dans l'histoire polonaise.

De nos jours encore, les apôtres de l'Union des Eglises reprochent volontiers à la Pologne d'avoir méconnu sa mission, d'avoir traité les Uniates en quantité négligeable, de n'avoir rien fait pour les assimiler et de les avoir découragés par sa défiance et ses brimades. Il est vrai que les rois de Pologne ne cherchèrent pas à maintenir l'Union et à ramener les dissidents par la force. Ils durent même, à leur corps défendant, et souvent sous la pression de l'étranger, leur accorder de véritables privilèges. Il faut reconnaître aussi que les évêques uniates ne furent jamais mis au même rang que l'épiscopat latin. Mais il y a une flagrante injustice à reprocher à la Pologne d'avoir systématiquement négligé les intérêts religieux des Uniates. Il n'est que de voir, aujourd'hui encore, à l'est du San, le pays couvert d'églises ruthènes construites par les grands seigneurs polonais, latins ou latinisés, alors que les églises du rite romain sont beaucoup moins nombreuses et moins somptueuses. La pénétration d'éléments latins dans le rite ruthène, comme le passage de la noblesse au rite latin, fut la conséquence à peu près inévitable du prestige exercé par la supériorité de la culture occidentale. Et si l'épiscopat et la noblesse avaient tenté d'user d'autorité pour remédier à l'insuffisance de la culture du clergé ruthène, avec quelles clameurs n'eût-on pas crié à la persécution ? Les tenants du rite byzantin ne faisaient-ils pas preuve d'un loyalisme assez instable ? Ne se montrèrent-ils pas parfois un peu trop portés à regarder vers l'Est ? Les historiens polonais sont restés très sensibles aux griefs qu'ils pensent avoir contre la politique de ménagement adoptée par les Papes envers la Russie pour réserver tous les espoirs, d'aucuns diraient tous les mirages d'union. Cette politique, disent-ils, a fait tomber

l'épée des mains victorieuses de Batory, quand Ivan le Terrible, réduit aux abois, appela le Pape à son secours, en faisant miroiter des promesses d'union, dont Rome fut la dupe aux dépens de la Pologne (1581). Il y a là des souvenirs irritants et douloureux, ravivés par des événements contemporains, et qu'on ne saurait comprendre, si on ne les a en quelque sorte vécus.

Moins d'un siècle après la Journée des dupes qui sauva le Moscovite, Kiew passait à la Russie (traité d'Andrussowo 1667) avec tous les territoires situés à l'est du Dniepr. Les démembrements successifs de la Pologne, plus tard le passage sous la domination russe du pays de Khełm repris à l'Autriche, livrèrent aux entreprises du Saint Synode douze millions d'Uniates. En vain, le traité de partage assurait aux catholiques *des deux rites* une complète liberté pour l'exercice de leur culte. La hiérarchie uniate fut supprimée, les fidèles convertis de force, pendant que les plus attachés à Rome passaient au rite latin. Il y eut pis que la persécution : la Russie trouva des traîtres pour les mettre à la tête de l'Eglise ruthène : Siemaszko entraîna avec lui dans le schisme deux autres évêques et près de quinze cents prêtres (1839). Le clergé fidèle et une grande partie du peuple connut la prison, le knout et la Sibérie. Khełm garda un évêque uniate jusqu'en 1875 ; ce fut le dernier (1).

L'ukaze de tolérance de 1905 a permis à 300.000 ruthènes d'attester leur fidélité à Rome, mais par le passage au rite latin. Depuis la chute du tsarisme, le mouvement de retour à l'Union, que l'on avait escompté dans les milieux occidentaux, ne s'est point produit. Il y a de nouveau un évêque uniate de Khełm, mais il n'y réside pas. L'évêque orthodoxe de ce siège, le trop fameux Euloge, suivait en Gallicie les armées tsaristes pour y commencer sans retard l'œuvre de russification par le schisme.

L'église ruthène unie n'a survécu que dans la Ruthénie Rouge passée sous le sceptre des Habsbourg. Elle garde plus de trois millions de fidèles, en trois diocèses. Le chef de cette

---

(1) Voir Adrien Boudou : *Le Saint Siège et la Russie*, 1814-1847. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

communauté, métropolite de Halicz et archevêque de Léopol (Lwów), est Mgr André Szeptycki, prélat fort zélé pour la pureté de son rite, animé d'un très haut idéal religieux, et qui consacre tous ses efforts à la formation d'un clergé régulier et séculier capable de développer la vie chrétienne dans le peuple. Ce prélat avait fait le beau rêve de rétablir l'unité religieuse de tout le peuple ruthène, et de montrer par l'expérience que les communautés de ce rite peuvent s'élever à un niveau moral et religieux égal à celui des latins. Il espérait qu'un jour l'Union pourrait acquérir dans ce foyer ruthène assez de rayonnement pour embraser le monde slave tout entier. Mais par le fait même, il était amené à se faire, sur les rapports de la nation ruthène avec une Pologne restaurée, une opinion que les évènements ont mise en conflit avec les réalités qu'ils ont imposées. Le métropolite, animé d'ailleurs du plus sincère patriotisme polonais, envisageait une autonomie nationale de la Ruthénie étendue jusqu'à Kiew, et liée à la Pologne par un lien fédéral. Les événements de 1920 ont trop prouvé que de vieux malentendus subsistent entre Polonais et Ruthènes ; le sang a coulé en Galicie Orientale. Cette province, tout en recevant des garanties qui sont loyalement appliquées, est rentrée dans l'unité polonaise. Il est vain de chercher si d'autres solutions eussent été possibles et préférables : à force de loyauté réciproque, les blessures se fermeront, et l'œuvre religieuse, si bien commencée, se continuera avec la sympathie de la nation toute entière qui doit y voir une garantie de stabilité.

Un autre groupe ruthène est établi au sud des Karpathes, et forme les deux diocèses d'Epériès et de Munkacz, naguère en territoire hongrois, aujourd'hui rattachés, sous bénéfice d'un statut spécial, à la Tchéco-Slovaquie. On ne prévoit pas le rattachement religieux de ce groupe à la métropole de Halicz. Cinq cent mille Ruthènes aux Etats-Unis, et deux cent cinquante mille au Canada ont des évêques de leur rite.

Telle est l'infinie complexité des rapports religieux dans les chrétientés orientales. Le rite et la confession restent liés à la nationalité. Cinq rites célébrés en dix ou douze langues, des groupes ethniques, comme par exemple les Syriens, partagés

entre trois rites et quatre confessions, six prélats portant le titre de patriarche d'Antioche et de tout l'Orient : c'est le chaos, avec, comme conséquence, une lamentable stagnation de la pensée religieuse et de la vie chrétienne. L'autorité religieuse, parfois même dans les groupes unis à Rome, est paralysée par l'ingérence indiscrète de laïques et des pouvoirs civils. Le clergé est maintenu dans la médiocrité morale et matérielle par le manque de ressources et de formation, surtout par la lourde chaîne des charges de famille. Une théologie figée, trop souvent uniquement préoccupée de rechercher ce qui divise, une vie religieuse chargée d'étranges survivances, trop confinée dans les gestes rituels : tel est le bilan qu'il faut pourtant se garder de charger jusqu'à l'injustice. La vie ne s'est pas retirée de ces antiques chrétientés, bien qu'elle y soit ralentie. On a, il faut l'avouer, peut-être trop vanté la profonde piété du peuple russe, par exemple. Il y a, malgré tout, en Orient, des millions d'âmes vivantes qui ne vivent que de ce christianisme.

II

Le paradoxe douloureux d'une Chrétienté divisée blesse les consciences beaucoup plus que par le passé ; l'idée, la nostalgie de l'Union est à l'œuvre de divers côtés. Et il ne s'agit pas seulement d'un vague rapprochement, de je ne sais quelle réconciliation, sans foyer intérieur d'unité, de tous les groupes religieux qui se réclament de l'institution chrétienne. Ceci, c'est l'initiative américaine de la *World conference*, inspirée par un noble sentiment, utile même comme tout ce qui affaiblit l'esprit de haine, mais incapable de faire une unité spirituelle.

Fidèle à son principe, l'Eglise de Rome n'a jamais renoncé à promouvoir l'Union. De nos jours, elle y travaille avec des méthodes plus sûres peut-être, mais avec un zèle qui n'était pas moins ardent aux jours de Lyon et de Florence.

L'Eglise d'Angleterre, on ne l'ignore plus, se considère comme une branche de l'Eglise catholique, les deux autres étant la Romaine et la Grecque. Elle s'acharne à poursuivre le projet d'une communion positive de foi et de sacrements, à défaut

de l'unité hiérarchique, qu'elle ne saurait accepter, sans renier ses origines, qu'elle considère d'ailleurs avec une fidélité résignée, souvent exempte de fierté. Pour l'élite de l'anglicanisme, c'est une haute nécessité de conscience que de chercher à tout prix l'union avec les Eglises qui ont un sacerdoce et des sacrements, pour sortir d'un isolement par lequel elle se sent obscurément condamnée. En attendant, quelques fractions de la Haute Eglise se conforment aussi étroitement que possible aux rites, aux dévotions et même à l'esprit du clergé latin. Ce qui les sépare de Rome, c'est moins la crainte de la centralisation, que l'impossibilité dans laquelle la Papauté s'est déclarée de reconnaître la validité des ordinations anglicanes : douloureux obstacle qui blesse des âmes sacerdotales au meilleur sens du mot, au plus intime de leur vie et de leur fierté. Malgré tout, parmi ceux-là même qui ne sont pas prêts à faire l'adhésion individuelle qu'ils considèrent comme une infidélité, beaucoup, avec le vénérable lord Halifax, continuent à regarder du côté de Rome.

D'autres se tournent vers l'Orient, pensant trouver là des ressemblances assez étroites pour réaliser une véritable communion religieuse et donner ainsi au groupement anglican et oriental un aspect rassurant de catholicité. Cette préoccupation religieuse est digne de tout respect. Mais des considérations politiques moins désintéressées se sont fait place : depuis la guerre surtout, les hommes d'Etat ont témoigné en faveur de ces projets d'un intérêt qu'on ne peut s'empêcher de trouver un peu compromettant. Cet idéal religieux viendrait coïncider avec les intérêts d'une hégémonie politique et financière : rencontres bien chères au génie anglo-saxon. Supposons l'église d'Angleterre unie aux église gréco-slaves : l'Empire britannique recueillerait aussitôt le bénéfice d'un protectorat de fait sur l'Orient orthodoxe. La France qui s'appuie sur les éléments unis à Rome serait distancé de loin ; la Russie, pour l'instant hors de cause, serait supplantée avant d'avoir pu reprendre position. Cette politique chrétienne n'empêchant pas d'ailleurs de soutenir le foyer israélite ni les royaumes arabes, l'influence anglaise serait fortement étayée en Orient. Ces considérations aideront peut-être certains Français à comprendre pourquoi leur alliée

leur mesurait si chichement la place et contrecarrait de toutes manières leur activité à Constantinople et même en Syrie.

Les tentatives purement religieuses de rapprochement ne datent pas d'hier. Sans remonter plus haut que le XIXe siècle, il faut signaler la création de l'évêché anglican de Gibraltar, jeté aux portes de la Méditerranée comme la capitale de la *diaspora* britannique en Orient, mais aussi comme une sorte d'organe tentaculaire de liaison avec les églises orthodoxes. Ce siège épiscopal fut occupé par des hommes de haute valeur et de noble conscience, tels que Sandford ou Collins.

Les explorations de William Palmer en Russie sont fort instructives. Ce fellow de Magdalen College, quinze ans durant, se fit à Pétrograd et à Constantinople l'apôtre de l'union en dehors de Rome. Les divisions de l'Eglise d'Angleterre, mal dégagée des influences protestantes, le refus d'accepter la validité des ordinations anglicanes que lui opposèrent les Russes, et d'autre part, la constatation qu'il fit des faiblesses parallèles de l'orthodoxie gréco-slave, amenèrent enfin Palmer à l'Eglise romaine.

Le Concile du Vatican provoqua un redoublement d'efforts; les Anglicans crurent qu'ils pourraient s'appuyer sur une forte opposition anti-infaillibiliste au sein de l'Eglise de Rome. On se montra accommodant avec les Orientaux, et disposé à se contenter d'une admission réciproque aux cérémonies, d'une communication rituelle entre les deux clergés, qui aurait été une reconnaissance implicite des ordinations anglicanes. De 1888 à 1916, un journaliste, M. Birkbeck, fut pour ainsi dire l'ambassadeur de l'Anglicanisme auprès du Saint Synode. Une cordialité, du moins, s'établit. Une grande idée se fit jour, qui n'est pas abandonnée ; l'initiative en appartient, semble-t-il, au patriarche Joachim de Constantinople. Il s'agit de réunir en concile les évêques de toutes les communions chrétiennes séparées de Rome.

En même temps, se développait l'Association anglicane et orientale (Anglican and Eastern Association), qui comprenait des évêques et de hautes personnalités religieuses des deux groupes. En 1914, cette Association comptait au nombre de ses membres orientaux, un évêque russe, Tykhôn, le métropolite

de Belgrade et celui de Chypre : trois personnages appelés à de hautes fortunes, et, pour deux d'entre eux, à de pires disgrâces.

Tykhôn connaissait bien le monde anglo-saxon pour avoir été l'évêque des Russes en Amérique. Quand le concile russe de 1917 le porta au siège patriarcal de Moscou, un de ses premiers gestes fut de faire décider que des démarches seraient faites pour amener des relations plus étroites entre les églises épiscopaliennes d'Angleterre et d'Amérique et les églises russes. En effet, parallèlement à celle de l'église d'Angleterre, il faut au moins signaler l'action des épiscopaliens d'Amérique en faveur de l'union. Ces beaux projets, qui semblaient toucher enfin à l'heure des réalisations décisives, furent suspendus par la persécution bolchéviste. C'est pourtant, dit-on, à l'intervention de l'Episcopat anglican que le patriarche doit sa libération des prisons soviétiques. Les relations continuent, mais incertaines, entre les cercles anglicans et une partie de la diaspora russe, réfugiée dans les capitales balkaniques et anglo-saxonnes.

Les négociations avec le patriarcat russe avaient gardé un caractère exclusivement religieux, et la politique anglaise les avait suivies avec un specticisme peut-être un peu inquiet. Mais quand on entama la partie grecque, les hommes d'Etat prirent les cartes en main. Réunir tout l'Orient orthodoxe sous la crosse du patriarche de Constantinople, installer du même coup l'hellénisme à Sainte-Sophie et l'Angleterre aux Dardanelles : tel était l'enjeu. L'Angleterre avait très facilement obtenu de ses alliés coudées franches à Constantinople. De son côté, Venizelos mobilisait l'hellénisme entier, et tenait tout prêt le patriarche qu'on portera‘t au Phanar, maintenu vacant à dessein.

C'était un Crétois lui aussi, homme de ressources, qui s'était fait la main dès sa jeunesse, en servant les rancunes helléniques contre le patriarche Damianos de Jérusalem. Ce Meletios Metaxakis était devenu métropolite autonome de Chypre, membre, nous l'avons dit de « l'Anglican and Eastern Association ». Après la déposition du roi Constantin, Venizelos l'installa sur le siège épiscopal d'Athènes, à la place de ce Théoclitos qui avait naguère excommunié en si grande pompe le rebelle crétois. Nul scrupule théologique n'empêcherait Meletios de reconnaître la validité des ordinations anglicanes, ni d'intro-

duire des réformes assez radicales qui rapprocheraient encore ses églises de l'anglicanisme. On reprendrait le projet de Concile général, qui se tiendrait à Constantinople ; la hiérarchie anglicane multiplie à ce moment précis ses diocèses et ses provinces, pour y avoir une plus large représentation. Il y avait encore des obstacles : du côté anglais, les non-conformistes veulent être admis au même titre que les épiscopaliens ; du côté oriental, les rivalités nationales demeurent vives. Mais que Meletios soit patriarche, et l'on sera plus près de l'Union qu'on ne l'a jamais été ; or, le jour est proche où les deux Crétois entreront à Constantinople.

Mais un singe mordit le roi Alexandre... Constantin revint, Meletios fut expulsé, Venizelos quitta la Grèce. Partie remise.

L'Angleterre, cependant, consolide ses positions à Constantinople ; elle retrouvera peut-être assez vite le soldat grec ; et Constantin jouera sans doute volontiers le rôle promis à Venizelos. Les deux clergés continuent les pourparlers ; en attendant son heure, Meletios voyage en Amérique, où plutôt y fait une véritable tournée de propagande. A la fin de 1921, les partenaires croient qu'il est temps de faire l'élection au trône patriarcal, vacant depuis 1918. Le 6 décembre, Meletios est proclamé élu par une minorité. Le succès du plan anglo-hellénique fera taire les protestations.

On sait le démenti brutal des évènements : la débâcle grecque en Asie Mineure, le triomphe des « brigands d'Angora », puis le traité de Lausanne et l'évacuation de Constantinople par les Alliés. Meletios a repris les routes familières de l'exil et attend au mont Athos quelque nouveau retour de sa fortune. Les évêques de Thrace et d'Anatolie lui ont donné un successeur ; mais hier on apprenait que le papas Eftimi, curé marié d'un village Anatolien, avait chassé du Phanar le successeur de Cérulaire. La « Grande Eglise » court le risque de devenir la tête d'une médiocre autocéphalie ottomane...

A défaut du grand concile de Constantinople, l'église serbe vient de tenir son assemblée, qualifiée volontiers de concile « *panorthodoxe* ». Les prélats vieux catholiques et jansénistes, l'église « nationale » de Pologne, avaient donné leur adhésion. En dépit de ces recrues peu prestigieuses, le concile n'a pas été

un événement mondial, et l'on s'est occupé surtout de réformes disciplinaires, tendant à autoriser les secondes noces des prêtres veufs, et à ouvrir au clergé marié l'accès de l'Episcopat.

Les ambitions ne sont pas modestes, cependant, dans certains milieux orthodoxes serbes, hantés à leur tour d'hégémonie et de rêves panslavistes. D'accord avec certains émigrés russes, ils voient déjà un prince de sang serbe sur le trône relevé de la Sainte Russie : le monde slave entier ne formerait qu'un empire et qu'une église, de Vladivostok à l'Adriatique. Dans ces vues, le clergé orthodoxe de Serbie, après avoir travaillé de son mieux au développement du schisme tchèque, lui a constitué une hiérarchie. L'évêque Dosithée de Nisch a été envoyé en mission pour recueillir au sein de l'orthodoxie cette nouvelle église. D'honnêtes Anglicans, aveuglés sans doute par leur grande idée d'union à tout prix, ont favorisé ces agissements, sans remarquer que le schisme tchèque va s'effritant, faute de foi positive et de vie chrétienne. Le plan anglican s'affirme en Serbie avec plus de netteté que partout ailleurs, sur le terrain religieux. Depuis 1915, à la faveur des alliances, les deux clergés pratiquent l'intercommunion. Oxford accueille les étudiants ecclésiastiques serbes. Des dignitaires anglicans ont paru au concile. L'église du royaume yougo-slave, aujourd'hui unifiée en un seul patriarcat, semble promettre de devenir le trait d'union entre l'anglicanisme et l'Orient gréco-slave. Il est bon d'ajouter que l'Etat yougo-slave ne prend pas à son compte d'aussi ambitieux projets.

Il y a encore un autre candidat à la succession du patriarcat œcuménique, ou plutôt de l'hellénisme refoulé : c'est l'église roumaine, qui recherche les initiatives et prend part très activement aux pourparlers entre orthodoxes et anglicans.

Ces derniers, d'ailleurs, recherchent la communion des autres églises orientales, au risque de mécontenter les orthodoxes. On fait des avances aux Syriens, aux Arméniens, aux Coptes. Le Congrès « anglo-catholique » de Londres, en juillet 1922, a vu siéger autour de l'évêque en soutane violette et croix pectorale, plus d'un prélat oriental.

Après tant d'activité fiévreuse où se dépensent, surtout du côté anglican, des trésors de bonne volonté, il semble que l'on

éprouve aujourd'hui le besoin de faire halte, pour juger des moyens et des résultats. Le 16 septembre dernier avait lieu à Belgrade une conférence, où l'on esquissait ce bilan. Les dignitaires, et plus encore, les intellectuels des églises orientales ne cachent point leur désir de voir se réaliser cette union qui infuserait à leurs chrétientés un sang nouveau, et leur assurerait l'immense appui de l'Empire britannique. Mais on comprend aussi qu'elle ne peut être efficace si elle se réalise grâce à des abdications doctrinales ou disciplinaires sur des points essentiels, ou simplement grâce à un aveuglement volontaire qui fermerait les yeux sur des divergences graves et sur la faiblesse même de l'église anglicane qui souffre peut-être de trop graves divisions pour être une bonne ouvrière d'union. On voit aussi que ce grand œuvre doit être recherché pour des fins religieuses et morales, et que les arrières pensées politiques, capables de faire dévier le mouvement, amèneront fatalement des rivalités et des divisions nouvelles.

Du côté anglais, une élite digne de tous les respects, met, elle aussi, sa confiance dans un progrès de la foi et de la charité, qu'elle s'efforce de réaliser d'abord dans les consciences. Or, cette élite se distingue précisément par son adhésion de plus en plus complète aux rites, aux coutumes et même aux dévotions romaines. De plus en plus nombreux sont les anglo-catholiques (je ne dis pas les catholiques anglais), qui ne voient aucune chance sérieuse d'union des églises si l'on s'obstine à se passer de Rome.

Pendant ce temps, l'Eglise romaine reste fidèle à ses principes essentiels. Elle voit d'un œil sympathique le déclin, dans les élites religieuses, de l'esprit de dissidence, déclin qui commence même à se manifester dans les cercles luthériens. Mais elle professe que l'union ne peut se faire par le dehors, par des rapprochements interconfessionnels, sans un principe intérieur, non seulement de croyance et de vie chrétienne, mais encore de discipline et d'autorité. Ce principe, elle affirme qu'elle le détient. Les papes ne cessent de multiplier les appels à l'unité, de faire prier pour cette grande cause. Ils affirment, et sanctionnent par des mesures disciplinaires, le principe du respect

absolu des rites orientaux. On peut présumer que l'idée de l'union des églises a inspiré à Pie XI son projet de Concile général ; sans doute, conformément au précédent de 1870, on adressera des invitations à tous les groupes chrétiens, chez lesquels Rome reconnaît la validité de l'ordination et la succession apostolique.

En même temps, Rome continue à appliquer les méthodes réalistes qu'elle a adoptées : créer partout où cela est possible des groupes orientaux unis à Rome, mais entièrement fidèles à leur rite, et jouissant de toute l'autonomie compatible avec le principe d'unité hiérarchique. Dans ces groupes, elle s'attache avant tout à la formation de bons clergés, instruits et de moralité supérieure. Elle crée pour cela des Séminaires, non seulement à Rome, mais dans les pays d'Orient : Séminaire oriental de Beyrouth, Séminaire de Sainte-Anne à Jérusalem pour les melkites, les Séminaires ruthènes, et tant d'autres. Le célibat ecclésiastique n'est pas imposé aux clergés orientaux. Mais il se produit presque partout un phénomène bien significatif. A mesure que la vie religieuse et intellectuelle se développe dans un de ces groupes, l'idée que le célibat est le seul genre de vie qui convienne aux ministres des sacrements se fait jour assez vite, et sa pratique s'introduit à la fois par acceptation spontanée du clergé et sous la pression des exigences de la conscience des fidèles.

Nous ne voudrions pas nous exposer, en terminant, au reproche de mêler à ces hautes questions des préoccupations politiques, après en avoir reproché à la propagande anglo-saxonne. Encore est-il légitime de constater que certains pays ont un intérêt primordial à ce que l'Union, si elle doit se faire, se réalise par Rome, précisément parce que Rome reste un organisme international, qui n'est asservi à aucun système politique. Si l'union anglo-orthodoxe se réalisait, la France perdrait en Orient les positions traditionnelles sur lesquelles elle peut encore espérer construire, malgré les renonciations de Lausanne, car celles-ci abolissent des traités et des privilèges, mais ne détruisent pas des confiances séculaires. La Pologne a besoin de s'assurer le loyalisme de ses populations de rite oriental :

on voit aussitôt que cette tâche vitale lui sera singulièrement facilitée, le jour où ces populations ne seront plus sollicitées par des liens de conscience à regarder vers quelque empire orthodoxe, restauré sur la base d'une unité religieuse hostile à l'Occident latin.

P. JULIEN.

TOLSTOI

ET LA

Ruine du Nationalisme en Russie

Nul n'est prophète en son pays — à plus forte raison dans sa famille — et le destin ordinaire de l'homme supérieur est d'être incompris par les siens. L'homme de génie, voire de talent, est au foyer un élément de trouble. Sa personnalité fait éclater le cadre étroit de la vie quotidienne, dérange les habitudes, bouscule les conventions, déçoit les calculs et subordonne l'existence même de la famille à cette divinité mystérieuse qu'est l'Idéal. Aussi n'est-il généralement pire disgrâce pour un écrivain que d'être raconté par ses proches.

Ce n'est donc pas sans une certaine méfiance que nous avons ouvert le volume du comte Léon L. Tolstoï (1). Défiance injustifiée, hâtons-nous de le dire : il n'y a ici ni biographie, ni apologie ; seulement un recueil de souvenirs personnels très simplement contés : portraits d'amis, de parents, de disciples, scènes familières d'un charme naïf, toute une réserve de matériaux précieux pour l'histoire et la critique à venir.

---

(1) *La vérité sur mon père*, par Léon L. Tolstoï (Stock).

Fils aimant et respectueux, mais non aveugle, patriote douloureusement clairvoyant, ayant d'autant plus souffert des erreurs paternelles et de leurs effets qu'il les a d'abord partagées, l'auteur nous avertit dès la préface qu'il se propose uniquement de *dire la vérité* et — rare courage ! — il tient parole. S'il est des choses que sa piété filiale a dû taire ou voiler, il en est d'autres qui jettent une lumière assez vive, parfois même assez crue, sur la personnalité de Tolstoï, pour servir de base à un jugement équitable.

Etrange et déconcertante physionomie, qui se révèle tout entière dominée par deux traits : orgueil et faiblesse, contradictoires seulement en apparence car, au témoignage de la comtesse Sophie, qui fut une épouse admirable, l'orgueil, chez l'auteur de *Rédemption*, est surtout vanité : « Tu sais, disait mélancoliquement la mère à son fils, quelle est la plus grande force qui fait agir ton père ? c'est la vanité. » (1).

Tolstoï tenait de ses aïeux féodaux (la famille remontait, dit-on, jusqu'à Rurik, le Clovis russe), une âme impérieuse, violente et passionnée. C'est de ce féodalisme, tout baigné de mysticisme slave, que naquit, chez le gentilhomme campagnard, l'instinct de *domination spirituelle* qui fit de lui le chef religieux d'un nouvel Islam, en révolte ouverte contre une société *infidèle* au prophète.

Tolstoï, parlant d'affaires avec son intendant, « se fâchait si fort que le pauvre intendant ne savait plus que dire et s'en allait en secouant la tête. » Il menaça un jour le précepteur de ses enfants de le jeter par la fenêtre. Quand ses fils comprenaient mal les leçons qu'il leur faisait, « il se fâchait et criait avec désespoir ». Il criait aussi, « de sa voix haute et désagréable » dans ses fréquentes discussions avec sa femme : « Je n'aimais pas cette voix stridente, note le fils, car je savais qu'elle n'avait pas raison. »

---

(1) Notons au passage que la comtesse Tolstoï, « nature droite, sincère, raisonnable, d'un bon sens extraordinaire », est ici entièrement lavée des imputations calomnieuses répandues sur elle par les adulateurs de son mari.

Plus tard, l'Apôtre du nouvel Evangile domptera cette violence farouche et les siens s'étonneront de le trouver « si doux et si bon ». Mais il semble avoir été beaucoup moins maître de lui sous d'autres rapports. Si scabreux que soit un tel sujet pour un fils, le comte L. Tolstoï nous le fait entendre clairement. On connaît les idées de Tolstoï sur la passion amoureuse et sur le mariage : il les a exposées dans la *Sonate à Kreutzer*, notamment. Pour lui, la vie sexuelle est un mal qu'il faut supprimer en gardant une chasteté absolue (1). Il est même fort intolérant sur ce chapitre. A son ami, le sculpteur Paul Troubetzkoï, qui vante en artiste la beauté du nu, il répond avec colère : « C'est hideux et horrible, votre nu !... Avant tout, il y a la pudeur, et celui qui l'a perdue est perdu lui-même ». Tant d'âpreté n'est pas un bon signe d'indifférence en la matière : Ainsi Thomas d'Aquin s'armait d'une torche brûlante, pour écarter la tentatrice parvenue jusqu'à sa cellule.

Le comte Léon dit à ce sujet : « Aujourd'hui encore, je ne sais pas assez peut-être à quel point souffrait alors mon père... *Il n'était pas libre* de la plus terrible des passions, ni dans sa jeunesse, ni plus tard pendant toutes les années de sa vie mariée ».

La vérité est que Tolstoï, en cela comme en tout, fut *un faible*. Lui-même avouait à son fils : « Je suis fait pour vivre comme un comparse (prigivalstchik)... Je ne peux pas être maître ». Cet homme qui portait en lui le plus redoutable des impérialismes : l'impérialisme spirituel, n'avait pas une âme de chef. Cette faiblesse, qui dérivait de trois causes : vanité incommensurable, défaut d'énergie et défaut de jugement, faisait de lui la proie de ses nombreux adulateurs, le laissait désarmé contre leurs exigences. Il faut lire, dans l'ouvrage de son fils, la triste fin de cette vie tourmentée : ce testament qui dépouillait les siens « écrit en secret, dans un bois, sur le tronc d'un arbre », sous la pression de Tchertkoff, le disciple-tyran ;

---

(1) Faut-il attribuer à cette conviction le profond mépris de la femme professé par cet homme qui vécut entouré surtout de femmes, et souvent de femmes supérieures ?

la fuite de Tolstoï, éperdu de honte et de remords, n'osant ni avouer son acte ni désavouer sa signature ; enfin sa mort, accaparée par une bande de fanatiques, tous conjurés pour écarter l'épouse en larmes du chevet de l'agonisant.

La débilité de jugement qui fut la tare cérébrale de ce grand esprit, se révèle dans l'incohérence de ses goûts intellectuels. Nous le voyons tour à tour s'exalter sur Schopenhauer ou Pascal et se plaire au *Journal d'une femme de chambre*, de Mirbeau. Tout en rêvant de faire des drames en 10 et 15 actes, il déteste Shakespeare ; mais pour « suivre l'évolution du roman en Europe », il se plonge dans les romans anglais de la collection Tauchnitz !

Il y a en lui quelque chose de fruste, de primitif, de *barbare* au sens grec du mot, qui lui rend certains raffinements inintelligibles.

C'est ainsi qu'il ne peut sentir la musique classique — sauf toutefois la *Sonate à Kreutzer*, de Beethoven — dont la sobre et savante harmonie lui échappe. Sa réponse au prince Troubetskoï trahit son incompréhension de la beauté plastique. C'est pour cette raison sans doute que « les plus grandes influences subies par lui viennent des paysans » (1).

Ce même défaut de jugement qui oscille du mysticisme absolu à un naturalisme outré, a faussé non seulement la vie de l'homme et le talent de l'écrivain, mais l'œuvre de l'apôtre. Son influence, favorisée par la passivité inouïe et le déséquilibre cérébral qui font l'âme russe si inquiétante, a conduit sa patrie aux abîmes. Cette influence, son fils la reconnaît, avec une sincérité douloureuse, pour « une des premières causes de la révolution bolcheviste ». Lénine ne s'y est pas trompé, qui a consacré trois millions de roubles à la diffusion des œuvres de Tolstoï.

Pourtant, cette doctrine rigide comme une équation algé-

---

(1) Ainsi s'explique aussi dans ses écrits le mauvais goût de certains détails, inutilement répugnants : voyez, dans *Rédemption*, la peinture de ce petit enfant malade, endormi *sous un tuyau de latrines qui dégoutte sur son visage*.

brique, le Maître lui-même en était-il si sûr ? « Je n'ai jamais été tolstoïen », disait-il à la fin de sa vie. C'est toujours avec une certaine inquiétude qu'il voyait ses disciples essayer de calquer leur conduite sur ses préceptes. « Ne pas vivre plus haut que sa conscience », tel était son principe, et son fils même, en ces matières, n'obtint jamais de lui un conseil formel (p. 157). N'est-ce pas l'aveu tacite que la doctrine de Tolstoï n'est qu'une abstraction idéologique sans réalisation possible ?

Deux scènes, dans le livre du comte Tolstoï, sont, à cet égard, significatives. C'est d'abord l'entretien avec Tourguenieff (p. 136-139) ; ensuite et surtout la visite de Paul Déroulède à Yasnaïa-Poliana.

La genèse de cette visite -- nullement préméditée — a été racontée par Déroulède lui-même. Elle lui fut conseillée, lors de son premier voyage en Russie (1886) par une dame, parente du grand romancier :

« Mais ne vous présentez pas chez lui en visiteur, me dit-elle ; vous seriez éconduit. Allez vous mettre sur son chemin, aux environs de sa maison, et tâchez de le reconnaître parmi ses paysans, dont il porte le costume et partage les travaux. Si vous y réussissez, il sera très flatté et vous fera bon accueil.

« J'allai donc à Yasnaïa-Poliana. Posté sur le chemin à l'heure du retour des champs, j'examinais avec soin chaque figure. Parmi les visages ternes et passifs des moujiks, un homme à demi-couché sur une charrette à foin me frappa, non seulement par ses traits heurtés, bizarres (il ne ressemblait pas du tout à ses portraits), mais par leur expression intelligente et profonde. « Salut, comte Tolstoï ! » m'écriai-je à tout hasard. — « Bienvenu, Monsieur ! » me répondit-il en français. Et c'est ainsi que je devins son hôte » (1).

Dans sa brochure, *l'Esprit chrétien et le patriotisme*, Tolstoï fait de cette visite un récit que son fils reproduit sans commentaire à la fin de son propre volume. Il est intéressant d'en

(1) *Au chevet d'un héros* (Franzelé), chez Fleury, 1915.

rapprocher la courtoise rectification publiée en 1901 par le poète français :

« Le grand écrivain n'en était encore qu'à la première étape de sa transformation intellectuelle. Mais les premiers pas étaient faits qui devaient le conduire à son christianisme anarchique et à son « humanitairerie » débordante... Nos entretiens ne furent donc, au vrai, qu'une longue discussion dans laquelle mon admiration pour l'homme tempéra seule ma révolte contre ses idées. Tolstoï en a d'ailleurs lui-même témoigné dans les diverses interviews où il me dépeint comme un crieur de guerre, mais où la fidélité de sa mémoire lui a de temps en temps fait défaut, aussi bien au sujet du langage qu'il me prête que par rapport aux interlocuteurs qu'il me donne. Notre dernière conversation en pleine campagne, au milieu de ses paysans guidés et aidés par lui dans leurs travaux des champs, ne fut, en effet, pas troublée, comme il le raconte par erreur, par l'intervention d'un vieux moujik infirme qui m'aurait fait voir son infirmité, mais bien par l'éclat de colère d'un nihiliste de vingt ans, momentanément abrité sous son toit...

« Il s'avança brusquement vers nous et se mit à me faire, en un petit discours russe, traduit au fur et à mesure par Tolstoï, toute une série de vifs reproches sur ma stupide croyance à l'idée de Patrie, et toute une kyrielle de virulentes protestations contre toutes les alliances et toutes les guerres » (1).

Le récit que le fils de Tolstoï a tracé, d'après ses souvenirs personnels, des entretiens de son père avec Déroulède, vient

(1) Le *Drapeau* (Tribune des Proscrits), 29 septembre 1901. Le nihiliste en question était un jeune professeur, exclu de l'enseignement pour ses idées subversives et recueilli par Tolstoï. De peur de compromettre l'illustre vieillard dont il avait été l'hôte, Déroulède avait attendu quinze ans pour publier cette rectification. De même, par un sentiment de respectueuse déférence, il ne révéla jamais — sauf à de très rares intimes — combien il avait été choqué de voir ce père de famille, ce chef de religion, apôtre de la chasteté intégrale, tolérer, sous son propre toit, une situation incompatible avec la dignité d'un foyer chrétien.

corroborer ces lignes. C'est une reconstitution scrupuleuse, très sincère à coup sûr, et très bienveillante pour le Poète-Soldat. Il semble néanmoins que par pudeur filiale, quelques répliques aient été omises :

« Imaginez, disait Tolstoï, que les Allemands entreront en Russie. Ils viendront ici, à Yasnaïa. Eh bien ! qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire si nous restons là, calmes et bons chrétiens et si nous ne leur opposons pas le mal contre le mal ?... Je prétends qu'ils ne nous feront aucun mal. »

Le propos n'est pas seulement naturel dans la bouche de l'homme qui demandait ironiquement : « Qu'est-ce que la Terre russe ? » Il est révélateur, dans son candide cynisme, de tout ce que la doctrine de « *non résistance au mal* » cache de dur égoïsme, de prudence intéressée, de matérialisme en quelque sorte animal, sous son apparence d'idéale mysticité : Qu'importe l'invasion qui ne me cause aucun dommage ? Pour qu'elle nous épargne, tenons-nous cois.

C'est sur une pareille mentalité que se base le système de guerre des de Moltke et des Bernhardi : décourager la résistance de l'ennemi par la terreur, paralyser son effort militaire en exploitant l'épouvante des populations civiles. Où en serait aujourd'hui l'Europe si Belges et Français avaient pensé comme le philosophe de Yasnaia-Poliana ?

« Déroulède, poursuit le narrateur, sauta sur ses pieds : « Ils ne vous feront pas de mal ? Ils ne vous chasseront pas de votre maison ? Ils n'occuperont pas non plus toutes les maisons du village, et ils ne mangeront pas tout ce qu'il y aura à manger chez vous et chez les moujiks ? Eh bien ! alors nous sommes au Paradis, et, avec l'ange Guillaume, nous devons tous chanter : *Deutschland über alles !* »

Cette riposte est, de toute évidence, incomplète. Qui a connu tant soi peu le poète des *Chants du Soldat* entend d'ici son cri de révolte : « Et la Patrie russe, qu'en faites-vous ? qu'en feront-ils et que lui feront-ils ?... »

Respectons le sentiment d'un fils, taisant avec cette parole

la réponse de son père, telle qu'il est trop aisé de la deviner. Mais recueillons pour finir une édifiante anecdote :

Au cours d'une perquisition faite par les Soviets chez une dame de la famille des Tolstoï, un commissaire bolchevik aperçut un portrait du grand écrivain. Après avoir salué respectueusement la dame, il dit « d'un air triste et fier » : « Ah ! il n'a pas vécu assez pour voir l'œuvre de ses mains. »

Déroulède, pas plus que Tolstoï, n'a vu « l'œuvre de ses mains »; mais devant la situation respective de la France et de la Russie en 1924, comment ne pas comparer les fruits de ces deux apostolats contraires ? Et comment ne pas se souvenir de la pensée prophétique du Patriote français : « Il est des doctrines pires que des actes. Il y a des idées dont la semence impunie fait pousser des poignards et des balles... On commence par laisser tuer les consciences et les inconscients tuent à leur tour. »

E. CHEVÉ.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LES REVUES POLONAISES

La France et sa culture, Joseph Bédier, par Henryk Reinhold (*Tygodnik Illustrowany*, 3 novembre). — De la littérature politique française, Joseph Caillaux : « L'avenir de l'Europe », par Arthur Benis (*Przegląd współczesny*, novembre). E.-A. Bourdelle. A propos du monument de Mickiewicz à Paris, par Wladislas Wankie (*Tygodnik Illustrowany*, 6 octobre).

Un jeune romaniste, M. Henryk Reinhold, fait paraître dans le *Tygodnik Ilustrowany* (*Revue Hebdomadaire Illustrée*) une série d'articles consacrés à *la France et sa culture*, où il s'avère un fervent admirateur de notre littérature. Ancien élève de J. Bédier, il nous brosse, dans le numéro de la Revue du 3 novembre, un portrait extrêmement sympathique de son professeur au Collège de France.

J. Bédier, dit-il, s'est révélé au monde intellectuel français par son interprétation fine et sagace des œuvres de Chateaubriand, par les aperçus originaux qu'il a donné sur la provenance de ses paysages de l'Amérique vierge, transcriptions rehaussées de fantaisie puissante et retracées dans un style enchanteur des récits de voyageurs anglais. Mais, ajoute-t-il, la vraie popularité de J. Bédier vient de son délicieux *Roman de Tristan et Isolde*, dont le fond fut emprunté aux versions de Béroul et de Thomas, qui forment, dit-il encore, en rapportant la comparaison de Gaston Paris, la moitié du corps dont les autres membres devaient s'ajouter harmonieusement, sans la moindre apparence de procédé mécanique, par une régénération organique véritable et suivant le plan d'une forme idéale. Ici, M. Reinhold ne craint pas de comparer la vogue que connut ce livre à celle des meilleurs romans de Bourget et de Loti. Il regrette seulement qu'une lacune malheureuse, l'omission du nom de Bédier sur la couverture de l'excellente traduction de M. Boy, ait été cause que ce livre charmant, quoiqu'ayant eu un grand succès en Pologne, n'y ait pas davantage fait connaître le nom de Bédier : la préface fait bien mention du nom de l'auteur, mais observe-t-il avec justesse, combien peu de lecteurs lisent les préfaces !

Poursuivant l'analyse de l'œuvre de J. Bédier, M. Reinhold nous redit comment son travail sur les origines de l'épopée française provoqua dans le monde entier une stupéfaction et une admiration universelles, et comment en Allemagne cette stupéfaction fut bien proche de

la consternation ; c'était, en effet, l'anéantissement des vieilles théories attribuant tout l'antique trésor littéraire français au fond germanique ; comment aussi cette consternation fut d'autant plus amère que Bédier avait semblé longtemps acquis aux opinions allemandes sur cette question. Et l'auteur de l'article rapporte à ce propos plusieurs extraits de la *Revue des Deux Mondes*, où J. Bédier, il y a quelque dix ans de cela, déclarait notamment qu'il fallait voir dans ces vieux textes l'œuvre des guerriers francs enthousiasmés « sous le martel de Charles », la glorification des chefs francs, et aussi que « depuis les Germains de Tacite jusqu'à Turold », rédacteur probable ou copiste de la *Chanson de Roland*, on ne remarquait aucune solution de continuité, aucune paille dans cette œuvre unique, et encore, que « l'artifice des cycles » des jongleurs ne pouvait empêcher de retrouver « la fresque vivante » des guerriers allant au combat et se voyant déjà les héros de la poésie épique, croyant, au milieu de la bataille, entendre les chansons injurieuses ou glorieuses, chantées par les générations à venir.

M. Reinhold termine son article par une description très animée et empreinte d'une chaude sympathie du premier cours de J. Bédier au Collège de France, cours qui ayant pour titre « Aimeri de Narbonne », faisait ouvrir des yeux immenses à un auditoire curieux de savoir ce qu'il pouvait bien y avoir encore à dire sur l'épopée française. Le jeune romaniste, admirateur semble-t-il de la personne même de J. Bédier, nous retrace d'une plume enthousiaste les péripéties de cet événement ; il nous dit la voix légèrement tremblante du professeur, l'impression intense de cordialité qu'il dégageait, l'effet profond que produisit l'exposé de sa méthode, claire, point pédantesque ni lourde, ni sûre d'elle-même, mais bienveillante, annonciatrice de progrès immenses(et peut-être, reconnaissait J. Bédier avec une légère pointe de doute bien française, peut-être chimérique), hésitante aussi par cela même, car la solution, quoique entrevue, n'était pas atteinte encore, appelant loyalement la collaboration et le contrôle des auditeurs.

M. Reinhold nous avoue d'ailleurs qu'il s'empressa de profiter de cette offre courtoise : il soumit son point de vue à J. Bédier qui le remercia de sa confiance et lui promit son aide efficace par une lettre très sympathique et élogieuse dont son ancien auditeur nous donne la teneur, et qui en même temps que le haut caractère du professeur, nous permet d'apprécier la valeur de son élève. Il se plaît à reconnaître qu'un tel professeur, animé d'un semblable esprit, ne pouvait que se faire des amis dévoués de tous ses collaborateurs et acquérir une influence prépondérante.

***

A signaler dans le *Przegląd Współczesny*, numéro de novembre, un très long article de Monsieur A. Benis, à propos du livre de J. Caillaux : « Où va la France, où va le monde ». L'auteur de l'article, avant d'aborder la critique du livre, esquisse un tableau rapide et tout en relief de la carrière politique de l'ancien président du Conseil français. Issu de la moyenne bourgeoisie, Caillaux, dit-il, d'abord modeste fonctionnaire du Contrôle des Finances, mais plein de passion et d'ambition, a vite compris qu'il ne pourrait accéder à une place en vue qu'en

descendant à la démocratie, et il avança rapidement par ce moyen. M. Bénis voit en lui le type accompli du « politique » allié à un financier de grand talent, mais surtout passionné pour la direction de la chose publique, s'orientant merveilleusement dans les affaires de politique intérieure, mais d'une perspicacité relative dans les questions étrangères. Il rappelle à ce propos les incidents d'Agadir, d'Algésiras pourtant tellement significatifs, et le projet d'emprunt allemand à l'heure même où l'Allemagne instituait l'impôt volontaire (Reichswehropfer) pour mettre au point l'instrument formidable qu'elle allait éprouver contre la France.

L'auteur de l'article rappelle également la chute de J. Caillaux, l'assassinat de M. Calmette par sa femme affolée, ses tentatives de réconciliation avec une Allemagne soi-disant radicale au cours de la grande guerre, son inculpation et sa condamnation aux côtés de Malvy, et le déshonneur qui rejaillit sur lui pour avoir fréquenté des milieux indignes et défaitistes. Il estime que les tentatives de J Caillaux pour se réhabiliter ont abouti à un échec et ajoute qu'il ne suffit pas d'évoquer Aristide pour faire figure de victime expiatoire dans tous les cas d'ostracisme. M. Bénis trouve d'ailleurs que cette indifférence de l'opinion publique à l'égard de J. Caillaux dans le pays où la conscience sociale va si loin qu'elle en oublie parfois les personnes pour s'attacher à la défense des principes (il rappelle ici la défense de Calas par Voltaire et les attitudes de Zola et de France dans une époque plus rapprochée), est symptomatique, et qu'il faut que le cas de J. Caillaux soit désespéré pour qu'il ait dû entreprendre lui-même de se disculper, menaçant d'ailleurs ses adversaires de la revanche et de l'heure où « les juges seront nous » (allusion aux paroles d'un hymne révolutionnaire polonais).

Dans la critique de l'œuvre, M. Bénis s'est surtout attaché à faire ressortir que J. Caillaux, qui a assez perfidement amorcé son livre par la recherche des origines de la guerre et qui, à la faveur de sa polémique générale, glisse sans cesse sa personnalité, ses rancunes et ses haines en avant, n'a pas sainement posé les données des problèmes d'avant-guerre, et qu'il fait sortir le conflit uniquement de causes sociales ou économiques en négligeant la tendance allemande à l'hégémonie et en paraissant ignorer totalement les questions de nationalités.

Jugeant enfin un très long passage du livre condamnant l'étatisme tant bourgeois que soviétique et suggérant la création d'un Conseil économique dans chaque Etat, à côté de la Chambre des représentants, et l'ayant prisée à sa juste valeur, M. Bénis pousse un cri d'alarme vers ses compatriotes et leur conseille de bien réfléchir avant de passer à l'application de l'article 68 de la Constitution polonaise qui prévoit un semblable Conseil. Il voit dans le panacée de J. Caillaux, dans cette synthèse-compromis entre le bolchévisme et le capitalisme un nouvel écho des tendances germaniques ayant pour but d'annuler les dettes allemandes et de recréer la forte Allemagne d'avant-guerre, animée d'un esprit tout aussi humanitaire que celui d'avant-guerre. Et M. Bénis pose le point d'interrogation. Illusion ? ou système ?

***

Après un rappel ému et poétique du souvenir de Mickiewicz, accom-

pagnant une reproduction de la statue du poète à Paris, M. Wankie nous donne, dans le *Tygodnik Illustrowany* du 6 octobre, un article élogieux sur l'auteur du monument, le sculpteur Bourdelle.

Il voit surtout en lui le Créateur « par la Grâce de Dieu » éminemment désigné pour continuer l'œuvre sculpturale appauvrie depuis la guerre en France comme dans les autres pays. Pour cette œuvre de régénération, Bourdelle, ainsi qu'autrefois Rodin, n'a pas dédaigné d'interroger les primitifs, d'ausculter nos cathédrales que l'auteur de l'article qualifie de « greniers inépuisables des semences fécondes », plus riches en France que tous les dépôts similaires, en y comprenant même ceux de l'Italie. Mais d'après M. Wankie, le sculpteur Bourdelle a encore pour lui l'inestimable bonheur d'avoir senti toute la beauté simple, étrange et prenante des sculpteurs asiatiques, et notamment des sculptures assyrienne et vieux-persane ; il a su voir avec un œil d'artiste en Indo-Chine, où il a séjourné, les divers objets du culte et du temple si simplement et délicatement ouvrés ; il s'est bien gardé de copier servilement, mais a insufflé à la sculpture française, par son empreinte personnelle, le germe qui pourra lui donner en même temps qu'un regain de durée, un renouveau de splendeur.

M. Wankie a très bien compris la « manière » du sculpteur, et il a parfaitement raison, quoiqu'il en reconnaisse la haute valeur rénovatrice, de mettre un gros « peut-être » devant l'énonciation que la tentative de Bourdelle est la solution de l'avenir. Il y a évidemment des précédents pour la soutenance de ce point de vue, mais nous ne pouvons nous empêcher d'espérer que ce fond inépuisable de nos cathédrales dont l'auteur de l'article reconnaît l'inestimable puissance saura une fois encore fournir à nos sculpteurs une inspiration exempte de tout alliage.

Monsieur Wankie exprime toute sa sincère reconnaissance au sculpteur à qui la Pologne doit déjà plusieurs maquettes de Mickiewicz. Il voit dans le monument de Paris plus qu'un souvenir, un symbole de l'union des âmes. La physionomie du poète y est, dit-il, vivante et forte, toute chargée encore de son caractère d'apôtre, tel qu'il devait être, pèlerin se rendant à Rome, tel que l'a certainement conçu le sculpteur.

BERNARD HAMEL.

N.-B. — Nous tenons également à signaler un autre et très long article, très documenté aussi, du même M. H. Reinhold dans le *Przegląd Humanistyczny* (*Revue des Humanités*) du dernier trimestre. Faute de place, nous ne pourrons en donner un compte rendu qu'au prochain numéro. B. H.

ROMANS

A propos du *Jardin sur l'Oronte*, de Maurice Barrès. (Plon et Nourrit).

On s'étonne, à lire l'âpre controverse qu'on a nommée « la Dispute sur l'Oronte » (1), de ce qu'il peut entrer d'incompréhension, de préven- réunit d'ailleurs les reproches les plus contradictoires : celui-ci fait grief à l'écrivain d'avoir dénaturé la vérité historique et la couleur locale ; celui-là lui fait honte de s'être évadé hors de l'austérité de la doctrine nationaliste pour s'ébattre parmi les Infidèles. Mais ni les uns ni les autres ne paraissent avoir tenu compte d'un élément, pourtant capital quand il s'agit de l'auteur de la *Terre et les Morts*.

Barrès — fait indéniable — est avant tout Lorrain. Quelque sujet qu'il traite, quelque milieu qu'il peigne, c'est toujours l'*essence lorraine* qui détermine ses réactions intellectuelles et sensitives. Mais il faudrait n'avoir jamais ouvert un livre d'histoire pour ignorer que le sang lorrain est, dans une forte proportion, mélangé de sang espagnol, lui-même allié au sang More. Barrès participe de ces deux hérédités ; le philosophe songeur de Charmes a dans les veines une goute du sang brûlant de l'Islam — il suffit de l'avoir vu pour n'en pas douter. Ce visage étroit aux arêtes vives, cette pâleur ambrée, ces cheveux lustrés aux reflets bleuâtres, ces longs yeux noirs aux paupières lourdes, tout cela c'est l'Espagne et l'Orient, tels qu'on les retrouve amalgamés sous le pinceau d'un Ribera, d'un Murillo, d'un Zurbaran.

Ce contemplateur du Moi portait en lui deux moi qui s'ignoraient, dont il a presque constamment cultivé l'un aux dépens de l'autre. Mais cet autre — le Moi oriental qui apparaît déjà de profil dans certaines pages (*Du Sang, de la Volupté et de la Mort*) — un rayon de soleil de Syrie a suffi pour le réveiller. Seulement, le farouche Orient mozarabe est ici affiné, spiritualisé par l'élément lorrain. En outre, c'est sur le voluptueux rivage tiède encore du sang d'Adonis, que Barrès l'a senti tardivement resurgir et que — peut-être dans une obscure intuition de sa fin prochaine — il a jeté le cri de Cyrano mourant :

J'ai l'âme lourde encor d'amour inexprimée !

Ce cri, c'est le *Jardin sur l'Oronte*.

En face d'un cas psychologique si attachant, il y avait mieux à faire que de chicaner l'écrivain sur une orthodoxie dont il ne s'est jamais targué. Les tragiques amours du Chevalier chrétien et de la belle Moresque — ou de la belle Chrétienne et du More chevaleresque — sont un thème courant de la littérature médiévale, et ce thème a traversé les siècles, du *Romancero arabe* au *Captif* de Cervantès ; de *Aucassin et Nicolette* au *Dernier des Abencerages*. Le *Jardin sur l'Oronte* n'est certes pas plus irréligieux ou immoral que les *Mille et une Nuits* ou l'*Orlando Furioso*, et l'émotion qu'il nous donne est tout de même

(1) Voir les *Lettres*, février 1923, le dossier de la *Dispute sur l'Oronte*, par Henriette Charasson.

d'une autre qualité que celle des histoires d'apaches que la scène et le roman nous offrent à l'envi, sans que la Critique y trouve à redire.

Barrès, comme son héros, a « reçu un enchantement sur l'Oronte »; il y a vu passer « un oiseau bleu sous les étoiles », et il a su « l'amener vivant » sous nos yeux.

Que nous importent l'invraisemblance de l'aventure, l'inconsistance et l'amoralité des personnages ? Nous sentons bien qu'Isabelle et Oriante ne sont pas des êtres réels, mais des Péris aux ailes de flamme, au turban brodé d'escarboucles. Qu'est-ce que Guillaume, sinon le propre Moi de l'auteur ? — son Moi occidental et lorrain, ébloui, terrassé par le sortilège lumineux de l'Orient, désemparé par le choc de deux hérédités contraires ?.. Et qu'est-ce que la « Sarrasinoise », sinon le Moi hispano-arabe, asservi jusqu'alors, et victorieux pour une heure par cet impérieux et subtil enchantement ?

Peu nous chaut même que sire Guillaume, avec sa mentalité trouble d'après-guerre, mi-partie veule et passionnée, n'ait pas l'âme d'un Godefroi de Bouillon, ni l'évêque celle d'un Pierre l'Ermite, et qu'il y ait au fond de cette histoire exotique une psychologie tout actuelle et française.

Paul de St-Victor, en une page exquise, a loué la couleur moderne et *Grand Siècle* des Contes de Perrault — sortis pour la plupart des légendes de l'Inde millénaire : « Ses fées, ployées en deux sur leurs « baguettes fatidiques, ressemblent aux mères-grands du temps, cour- « bées sur leurs cannes à bec de corbin. Ses jeunes princesses, si polies « et si sages, sortent d'hier de la Maison de St-Cyr. Les fils de rois qui « les rencontrent dans les bois en revenant de la chasse, ont la haute « mine et la courtoisie des dauphins de France... Il nous plaît que la « méchante reine veuille manger la petite Aurore à la « sauce Robert ». « Les « mouches de la bonne faiseuse » vont à ravir aux sœurs de Cendrillon (1).

Pareillement ne pourrait-on dire — et en quoi serait-ce plus déplaisant ? — que Guillaume, à Damas, fut lieutenant dans l'armée Gouraud ; qu'Isabelle la Savante a soutenu une thèse en Sorbonne, et que la Dominatrice Oriante est une des gloires des milieux féministes ?

Prenons donc ce petit écrit, dont il serait vain de nier le charme captivant, tout simplement pour ce qu'il est : une chatoyante enluminure aux fines arabesques ; un songe au clair de lune, exalté par le tiède arôme des jardins clos, bercé par la musique perlée de l'eau qui s'égoutte.

Laissons s'effarer les censeurs qui, cherchant sur l'Oronte ce qui n'y peut être, veulent à toute force voir une parabole dans un Conte bleu. Et félicitons-nous qu'avant d'entrer dans l'éternel silence, Barrès nous ait laissé pour adieu cette note délicieusement vibrante du rossignol oriental, qu'une de ses aïeules entendit peut-être, sous les jasmins de l'Alhambra, huit siècles avant qu'il en retrouvât l'accent parmi les roses de Syrie.

E. CHEVE

---

(1) Paul de St-Victor : *Hommes et Dieux*.

BEAUX-ARTS

Strasbourg, par G. Delahache. Collection des Villes d'art célèbres. (Renouard et H. Laurens).

Il est peu de sujets plus ingrats à traiter que celui qu'imposaient à l'auteur de ce livre son titre et la collection où il se range.

Pour réaliser une monographie artistique qui ne ressemble pas absolument à un volume de Bædeker ou à un article du Larousse, il faut un tact dans l'érudition, un pittoresque dans le style, une acuité de vision, une don de faire voir et de faire vivre, dont la réunion n'appartient qu'aux écrivains de race. Et la difficulté ici était triple : d'une part, l'encre de l'armistice était encore humide que déjà nouvellistes et publicistes de tout poil s'étaient rués sur l'Alsace avec la même avidité que les fonctionnaires, et nous n'en sommes plus à dénombrer ni à dénoncer les sottises qu'ils ont entassées sur ce thème en vogue. En outre, le même sujet avait été traité en 1908, pour la même librairie, dans la même collection et sous le même titre, par un autre Alsacien : H. Welschinger, membre de l'Institut.

Que M. Delahache se soit tiré tout à son honneur « d'un pas si hasardeux » — comme eût dit Corneille — nul ne s'en étonnera parmi les lecteurs de ses précédentes études : la *Carte au liseré vert*, *l'Exoae*, *la Cathédrale de Strasbourg*, etc.. Avant même la sobre élégance du style et le tour original de la pensée, le charme essentiel de ces œuvres est dans la rare qualité de l'émotion. L'auteur y parle de l'Alsace avec la fière et timide pudeur des amours profondes qui tremblent de profaner leur passion en l'exprimant à voix haute. Mais cette passion — jaillie çà et là en traits de feu, comme l'éclair d'un regard voilé — pénètre, échauffe, illumine chaque détail, donne à chaque mot une pathétique intensité d'expression.

Le présent livre n'est pas une description : c'est une *biographie*. Il nous fait connaître Strasbourg comme un roman révèle une âme : en nous racontant son histoire et en notant au fur et à mesure les empreintes successives que les faits laissent sur sa physionomie, comme les passions sur un visage. L'auteur ne nous promène pas de quartier en quartier, mais de siècle en siècle. Ainsi les modifications architecturales et les manifestations artistiques de la Cité apparaissent en liaison étroite et dans leurs rapports logiques, avec l'évolution de sa mentalité et les étapes de sa vie politique et sociale.

Après l'ère romaine du Temple et de la Basilique, voici l'âge féodal de l'Eglise, du Monastère et du Château ; l'âge municipal de la République, avec son vaste Hôtel de Ville et les poêles opulents de ses Corporations ; l'âge de l'Humanisme où la Renaissance fleurit de ses délicates broderies de pierre, la rudesse de la Cité médiévale ; la Réforme y met sa note de ferveur austère, et c'est enfin, au XVII[e] siècle, la période française. Pendant 200 ans, Strasbourg, devenue la fille de la France, prend dans sa parure artistique la ressemblance maternelle, rendue plus frappante par la persistance du caractère local, qui transparaît, pour ainsi dire, à travers.

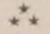
Cette attachante histoire, M. Delahache — et ce n'est pas là son moindre mérite — ne l'arrête pas en 1914. Il note, avec une palpitation attendrie et pieuse, les traits nouveaux de l'ère nouvelle où, libéré du masque de fer si longtemps rivé par la Prusse, réapparaît le vrai visage de l'Alsace demeurée française.

Certaines anecdotes charment par leur saveur mi-narquoise, mi-héroïque, bien dans la note locale. Ainsi, avant l'entrée de nos troupes, les Strasbourgeois déboulonnent la statue équestre de l'empereur Guillaume I[er], sur la Kayserplatz, détachent la tête de bronze, la traînent au bout d'une corde sur les pavés : « et par la rue de la Mésange, « frémissants de joie, viennent la jeter aux pieds de Kléber, en criant « au grand Strasbourgeois debout sur la place d'Armes, dans le chaud « parler de terroir par où lui-même était resté magnifiquement de son « pays : « *Dô hesch ne ! Tiens, le voilà !* »

De belles illustrations photographiques, choisies avec un goût très fin, mettent sous nos yeux les aspects, les œuvres d'art les plus caractéristiques, et de préférence les moins connues, de la grande cité républicaine. Mais point d'énumérations lassantes, hérissées de chiffres et de noms propres. Rien qui sente le catalogue, l'inventaire, l'érudition sèche et sans vie. En revanche, chaque édifice, chaque statue a son histoire, toujours amusante et curieuse, révélatrice de l'époque et du milieu, comme celles de la Pfaltz et de l'Hôtel du Commerce, du tombeau de Maurice de Saxe, des effigies de Kléber et de Gutenberg.

Si le vieil adage est vrai, qui dit que pour connaître une femme — et une Cité est toujours femme — il faut l'avoir vue en prière, en joie et en larmes, on connaît l'âme même de Strasbourg quand on l'a vue, avec M. Delahache, réciter l'Angelus à la cathédrale à l'heure où le coq de l'horloge annonce midi ; prêter serment à la Constitution de 1482, sur la place du parvis, au chatoiement bigarré des bannières corporatives ; entonner le choral de Luther à St-Thomas ; accueillir la misère des réfugiés huguenots et des rescapés de la Guerre de Trente ans ; applaudir les vers de Racine à la Comédie ; chanter la *Marseillaise* sur le Broglie avec Rouget de Lisle, et la *Madelon*, rue du 22 Novembre, avec les Poilus de Gouraud.

E. CHEVE



BEAUX-ARTS

Le Livre Polonais aux XV[e] et XVI[e] siècles, par STANISLAS LAM ;
Le Beau Livre, Traité de l'Esthétique d'imprimerie.

Edités et imprimés par Wł. Łazarski, Varsovie.

Ces livres sont des éditions de luxe sur beau papier de Hollande et à tirage limité. Ils se complètent. L'un, rédigé en français, nous fait assister, comme l'indique son titre, à l'évolution du livre polonais du XV[e] au XVI[e] siècle. De la vallée du Rhin, berceau de l'imprimerie, l'art typographique se répand rapidement en Pologne en passant par

le centre de Cracovie. Il n'y a là rien de surprenant. En effet, la province épiscopale de Mayence, de beaucoup la plus importante en Europe occidentale, s'était jadis étendue par de là la Bohême jusqu'à l'est de Cracovie. Les relations séculaires avec la Rhénanie n'en devenaient que plus intenses par la découverte de Gutemberg, qui de la vallée du Rhin se répandit dans toute l'Europe. On retrouve les Rhénans et les Alsaciens à Venise, à Paris, à Naples, à Vienne et à Cracovie, comme ce Wolfgang Leem de Pfaffenhofen. Et bientôt, l'impression à l'étranger du livre polonais contribue à rapprocher les typographes allemands, français et italiens de la Pologne. Les imprimeurs de Cologne et de Strasbourg reçoivent des commandes des libraires polonais. Mayence fournit des missels, Venise des bréviaires, et à Paris et à Lyon s'impriment plusieurs ouvrages de Hosius. C'est dire que l'art d'imprimer et d'orner, en Pologne, était tributaire de l'étranger. Très souvent les imprimeurs, la plupart allemands, comme l'indiquent leurs noms, commandent leurs outillages et même leurs caractères, soit à Nuremberg, soit à Brunswick. Le livre polonais suit donc de près le développement de la typographie européenne, et, une fois de plus, la Pologne entre dans le grand cercle de la culture occidentale qu'elle représente dignement et qu'elle défend avec tant d'ardeur.

La valeur de ce livre est encore augmentée par de belles reproductions exécutées d'après les originaux et qui illustrent éloquemment l'évolution du livre polonais aux XVe et XVIe siècle .

Le Beau Livre, qu'accompagne un « Traité de l'Esthétique d'Imprimerie », nous présente un tableau, forcément sommaire, de la typographie et de l'art graphique polonais pendant les vingt-cinq dernières années. Il nous fait connaître l'art d'orner le livre en Pologne, ainsi que les tendances de l'imprimerie polonaise contemporaine. A voir ces spécimens, on ne peut se départir de l'impression que le livre polonais de nos jours est, en ce qui concerne les « matériaux de casse », l'ornementation et la présentation, encore trop sous l'influence de son voisin de l'ouest. Il manque de ligne et de sobriété. Toutefois, là comme en peinture, un effort incontestable pour lui donner un caractère national est à noter. Souhaitons à l'imprimerie comme à la peinture d'y réussir. Le sacrifice que s'est imposé l'éditeur, M. Łazarski, n'aura pas été vain. Une révision de ce qui a été fait s'imposait pour chercher des voies nouvelles.

A. BONFEY.



POESIES.

Le Parc aux agonies, par André FOULON DE VAULX (Lemerre).

Dans le chaos phonétique et rythmique où gît actuellement la poésie française, émiettée par nos anarchistes de lettres, l'œuvre de M. Foulon de Vaulx apparaît comme un élégant portique aux colonnettes d'albâtre finement cannelées.

Et dans son dernier volume, sous l'étrangeté du titre — un peu cherché, un peu obscur, un peu lourd pour cet art gracieux et menu — on es travi de retrouver un vers fluide d'une grâce onduleuse, d'une harmonie presque lamartinienne, qui plaît tout d'abord par son aisance, la simplicité de ses moyens, la pureté de sa langue et de sa technique. *Le Parc aux agonies*, qu'est-ce donc ? Tout uniment la mélancolie de l'automne et du soir :

L'heure où la beauté meurt dans le jour qui s'achève.

Automne de la Nature dans les allées de parc où le poète écoute, parmi les statues rongées de mousse et les bassins jonchés de feuilles mortes,

La plainte du passé dans celle de l'automne

et voit

....Douloureusement remonter de l'oubli
L'ombre d'un souvenir et la vapeur d'un rêve.

Automne de l'âme :

L'âme que nul bonheur n'eût jamais assouvie

et qui, les nuits d'avril, troublée par le regret de son printemps révolu, entend, à travers le chant désolé d'une femme invisible, le sanglot de sa propre peine, pleurant sur

Tant de beaux vers jamais écrits, tant de baisers
Qui ne furent jamais que cendres et fumées.

Automne du cœur, hanté par des profils mi-voilés d'amantes disparues :

Visages devenus eux-mêmes de la nuit.

Automne de la vie, en qui le poète cherche vainement à étreindre l'ombre fuyante de ce qui fut sa jeunesse, son amour et son rêve.

Et c'est, étalée sous nos yeux, toute la palette subtilement nuancée de la mélancolie :

La dolente douceur de ce qui va finir.

Voici le calme engourdi des vieilles villes de province où

Chaque maison est une âme qui nous appelle,

avec leurs beaux jardins ceinturés par l'Indre et la Loire, où

...l'odeur des massifs chante comme une voix

et murmure à l'oreille du poète

Les mots voluptueux et doux qui fait mourir.

Le cœur, mordu par

L'envie âpre d'une autre œuvre, d'une autre vie,
D'être un autre homme enfin, avant qu'il soit trop tard,

sent le désir de fondre son être éphémère en celui de cette ville, toujours la même en dépit des années :

Qu'une heure seulement nous laisse nous unir,
Moi qui vais disparaitre et toi qui vas survivre !

Puis c'est le salon de thé à la mode, avec ses tziganes dont l'archet flévreux

Qui déchire du cœur les suprêmes blessures,

fait rêver à la fois la lassitude amère des filles de plaisir, l'émoi de la jeunesse encore sage

Mais déjà lasse un peu de l'éternel devoir,

la griserie des amours frivoles

Qui se font des serments en mangeant des gâteaux
et l'attente sans illusion des amants delaissés, seuls désormais
....à la table où l'on rêve.

C'est la tristesse bruyante de la ville d'eaux :

Anonyme décor où tout est passager,

monde creux et factice dont les hôtes

Ne cherchent qu'à passer en riant l'heure brève

et dont les amants même

...N'ayant pas eu le rêve,
N'ont jamais la douleur au moment de l'adieu.

Enfin, le poète écœuré fuit ces mirages et vient réfugier sa rancœur dans la *Solitude au bord de la mer.*

Et c'est la partie la meilleure, la plus haute, la plus virile de ce livre un peu mièvre dans sa grâce alanguie. On dirait que le grand souffle du large enfle et dilate ce cœur étroit comme un reliquaire,

...qui n'a jamais miré que son tourment.

Nous mettons ici le doigts sur le défaut de ces vers purs et fragiles.

La mélancolie, sentiment passif, tout en nuances et en demi-teintes, ressemble à ces musiques en sourdine qui ne sauraient se prolonger sans monotonie. Jusqu'ici, la poésie de M. Foulon de Vaux était le murmure du ruisseau sur la mousse : un flot lisse, une plainte à mi-voix, jamais un cri, jamais un jaillissement d'écume. Soudain le ton s'élève, l'accent se fait plus mâle :

> Mon seul titre à mes yeux est d'être un solitaire
> Et je veux mourir seul comme j'aurai vécu.

La noble angoisse de l'artiste parle plus haut que le deuil des bonheurs enfuis :

> ...l'œuvre que j'étreins d'un amour éperdu :
> Est celle dont je meurs pour n'avoir pu la faire.

Et triste

> Comme si ses esprits s'étaient perdus en mer,

sa mélancolie, jusqu'alors toute personnelle, se penche sur les douleurs humaines, rêvant de faire de sa poésie un phare, pour — peut-être —

> ...Empêcher une nuit le naufrage d'une âme.

Les strophes finales sont d'un vibrant et fier lyrisme :

> Emporte ma pensée au large sur la mer,
> ....
> Emporte dans la nuit éternelle, ô navire,
> Ce cœur qui fut haï parce qu'il était fier,
> Qu'épuise la pitié, que l'angoisse déchire,
> Et que seul comprendra l'infini de la mer !

Quel dommage que ces beaux vers ne soient pas à la dernière page du poème !... Non qu'il n'y ait encore de très fines et très charmantes choses dans : *Ombres qui passent*, *Soirs d'hiver rue du Cloître* et *l'Automne dans les Landes ;* mais on n'y retrouvera plus cet accent ferme et stoïque, où passe comme un écho du grand Vigny.

Avant de fermer ce livre, d'une tenue prosodique si rare aujourd'hui, on nous permettra d'exprimer un regret : celui que le poète n'ait pas eu le souci de varier sa forme, pour atténuer l'impression de monotonie forcément inhérente à son sujet.

Il n'est fait usage ici que d'un seul mètre : l'alexandrin, et d'une seule strophe : le quatrain.

Or, ces groupes de deux ou trois quatrains le plus souvent (parfois de quatre ou cinq, exceptionnellement de sept ou huit) ont toute l'étroitesse du sonnet, sans la solide armature que lui font les rappels de rimes et l'énergiquement resserrement des tercets. De là une sensation de *souffle court*, un je ne sais quoi de mou et de fluent.

L'octosyllabe, si souple, si flexible, dont Sully-Prud'homme a tiré

des effets si fins ; le décasyllabe césuré par moitié, chantant comme une berceuse ; l'alternance du vers long et des petits mètres de 6 à 7 pieds; le sixain aux rimes librement entrelacées, semblent créés pour rendre les nuances délicates de cette poésie où tremblent des larmes.

Mais tout en déplorant qu'un vrai poète comme l'auteur du *Parc aux Agonies* ait cru devoir — volontairement peut-être ? — se priver de ces ressources, rendons grâces à la riche et souple harmonie du vieux vers français de Ronsard et de Racine, de Lamartine et de Chenier, de Gautier et de Musset, à qui des moyens si restreints suffisent pour éveiller en nous tant d'esquises et subtiles émotions d'art.

E. CHEVE.



QUESTIONS RELIGIEUSES

Ecrits spirituels de Charles de Foucauld, avec une préface de René Bazin. Paris, de Gigord, 1922, un vol. in-12.

La vie de Charles de Foucauld est désormais trop connue, grâce à René Bazin, pour qu'il soit utile de rappeler l'étrange et admirable existence de cet officier de chasseurs d'Afrique, mauvaise tête s'il en fut, devenu explorateur au Maroc, et tout à coup disparu... Il est devenu Trappiste, puis ermite en plein Sahara. On apprend enfin qu'il a été assassiné par les Touareg... Figure qui ne s'effacera pas vite de la mémoire des hommes. Les croyants verront dans sa vie une haute expérience religieuse. D'autres lui demanderont du moins des leçons d'énergie, des consignes de bravoure.

Ces écrits spirituels sont des notes intimes, extraites de cahiers de méditations et de retraites. Ils n'ont pas été faits pour le public ; il n'y a aucun souci littéraire. La langue en est souvent belle, pourtant, par de vrais dons poétiques, exaltés dans la solitude sous le ciel d'Orient et d'Afrique, mais surtout par une sorte de vibration brève et forte. On croit souvent reconnaître l'accent de l'ancien soldat, du gentilhomme. Mais où s'arrêtent ces influences et où commencent celles de la discipline intime, de l'affinement d'une âme par la vie dépouillée ?

P. J.



Miracle et mystique. — La contemplation chrétienne, par Dom Louismet. Paris, Téqui, 2 vol.

Ces petits traités ont du moins le mérite d'être clairs dans un sujet où les profanes accumulent les confusions. Mais puisque les grands livres de M. Bremond ne semblent avoir appris à personne le sens du mot *mystique*, faut-il espérer que ceux-ci y réussiront ? Et longtemps encore, le baron Seillère, et non pas lui seul, entendra par ce mot un

émotivisme romantique, un sentimentalisme passionnel. Il ne faut pas se laisser abuser par un langage influencé par les exégèses, les plus intellectualistes qui soient, sur le *Cantique des Cantiques*. Quand le vocabulaire mystique a été formé, l'émotivité passionnelle s'appelait *appétit*, et non cœur. A défaut de Saint Jean de la Croix, il suffirait, pour s'en convaincre, de lire Fénelon.

Dom Louismet distingue fort bien entre miracle et surnaturel. Le surnaturel est une relation personnelle, qui échappe à l'expérience sensible, entre l'âme et Dieu. Le miracle est un phénomène sensible où l'on reconnaît la causalité divine intervenant, dans la série des causes naturelles, pour produire un effet disproportionné avec ses antécédents expérimentaux.

Les états mystiques et la contemplation ne sont pas synonymes de visions, d'extases, de miracles. Tout cela peut coexister. Mais, essentiellement, l'état mystique est une expérience d'ordre intellectuel, une sorte de prise de conscience de la présence de Dieu, souvent accompagnée d'un afflux de connaissance.

Les autres questions traitées ici intéressent les théologiens professionnels. Mais les gens de lettres liraient avantageusement ces traités, ne fût-ce que pour se convaincre qu'ils parlent volontiers des choses religieuses, sans avoir le souci élémentaire de connaître le sens des mots qu'ils emploient.

P. J.



Le Surnaturel contemporain, par André GODARD. Paris, Perrin, 1 vol.

Le Fléau, roman social du temps de guerre, par André GODARD. Paris, Perrin, 1 vol.

Que l'on ne s'étonne pas de voir ranger sous la rubrique des questions religieuses un livre que son auteur a préféré qualifier de roman. Ce roman n'est que l'affabulation, assez gauche, des idées développées par M. Godard dans de précédents ouvrages. Le *Surnaturel contemporain* veut être un exposé systématique des mêmes thèses, une sorte de « retractatio », ce qui ne veut pas dire reniement, au contraire.

Les héros du roman ne vivent pas ; ils dissertent, ils mettent en valeur, par la controverse, des thèmes religieux ou sociaux, y compris celui, qui n'est pas négligeable, de la protection des petits oiseaux. Il y a bien un cas de conscience, un amour combattu : cet amour naît, vit et s'éteint pour rendre hommage à une idée morale et religieuse sur la nature, la grâce et la prière. Nous laisserons donc le soldat, la mère tentée d'amour pour le politicien incrédule et vertueux, l'oncle célibataire quinteux, et les deux prêtres, qui sont deux types bien symétriques.

Les idées de M. Godard sont nobles, moins singulières qu'il ne croit, et, ce qui lui tient le plus au cœur, parfaitement orthodoxes. Aucun théologien averti ne lui reprochera sa thèse préférée, à savoir que bien des gens qui n'appartiennent pas aux cadres visibles de l'Eglise, ne sont pas pour cela exclus de la grâce de Dieu, et que nul ne sait si

son prochain est digne d'amour ou de haine. M. Godard pense avoir trouvé une solution simple et apaisante au problème de la liberté humaine en face des décrets divins. Moins nouvelle qu'il ne le pense, elle laisse subsister des difficultés purement formelles, qui se résolvent fort bien en termes d'actions. Nous introduisons nous-mêmes la difficulté logique en posant le problème, et par les termes forcément inadéquats dont nous disposons pour signifier des réalités connues seulement par analogie. Ayant trouvé sa solution, ou plutôt son apaisement en termes d'expérience, M. Godard cherche à le formuler en termes de logique, et réussit ainsi à nous montrer que son esprit est pacifié sur ce point. On pourrait faire à M. Godard une critique plus grave. Sa notion même du surnaturel n'est-elle pas un peu confuse ? D'ordinaire, il emploie ce mot au sens théologique exact et l'applique aux relations que le christianisme nous donne comme instituées par Dieu entre Lui et l'humanité, par suite de l'Incarnation. Mais d'autres fois, il semble que le surnaturel signifie une sorte de politique de coups d'Etat de la Providence, par lesquels Dieu déchire la trame des événements, pour se montrer au travers... Des penseurs non moins religieux, et qui se réclament de patronages aussi hauts que celui de Saint Augustin, aiment mieux montrer que la chaine des causes part de Dieu et retourne à lui. Enfin, M. Godard qualifie un peu vite de surnaturels tels ou tels faits, acceptés sans examen bien sérieux. L'image visible sur le Suaire de Turin, par exemple, prend dans son esprit une importance exceptionnelle. Il faudrait plaindre les croyants qui auraient besoin de tels étais pour leur foi ; et toutes les hypothèses chimiques ne tiennent pas contre le fait, bien établi par les documents les plus clairs, que le Suaire de Turin est une toile peinte.

P. J.



Le Christianisme naissant, par Léon Bournet. Paris, Téqui, 1923.

Un professeur de Séminaire nous donne un cours professé pendant un semestre sur les origines chrétiennes. Il n'ignore pas que le problème apologétique essentiel, à l'heure présente, est de montrer, reconnaissables dans les toutes premières communautés chrétiennes, les traits caractéristiques par quoi se définit l'Eglise. M. Bournet touche à ce problème en passant. Mais l'objet propre de son livre est de présenter dans toute sa force le fait historique de la propagation du christianisme. Deux parties : expansion du christianisme dans le monde romain ; sa résistance aux persécutions.

L'aspect actuel de chaque question est bien saisi ; les idées directrices sont puisées aux bonnes sources et pesées par un esprit clair et judicieux. La question des religions à mystères est rapidement traitée. Dans la seconde partie, M. Bournet consacre un très long développement, un peu disproportionné peut-être, à la législation persécutrice. Il croit à juste titre qu'il y a eu, depuis Néron, une loi d'exception formelle, interdisant expressément la profession chrétienne, et je ne vois pas comment on pourrait expliquer autrement la réponse de

Trajan à Pline sur les chrétiens de Bithynie. M. Bournet accepte la brillante hypothèse de Mgr Batiffol sur l'édit formel de tolérance porté par Alexandre Sévère. Il n'a pas suffisamment montré, à mon gré, combien cette mesure transforma le statut de l'Eglise, combien elle influa sur son organisation juridique et liturgique au cours du IIIe siècle.

Les qualités pédagogiques d'ordre et de clarté l'emportent sur les qualités littéraires. On sent trop la composition lâche du cahier de cours, avec le médiocre souci de relier les larges extraits des auteurs cités. Les noms mêmes de ces auteurs sont assez souvent défigurés : Leclerc, pour Leclercq ; Le Breton pour Lebreton. La littérature étrangère n'a été abordée qu'à travers des traductions.

Tel qu'il est, ce manuel est excellent, et peut rendre des services à d'autres qu'à des séminaristes.

P. J.



Anne Catherine Emmerich, la visionnaire stigmatisée de Dulmen, et Clément Brentano, son secrétaire. Etude sur l'authenticité des visions, par Georges Dirheimer, professeur au lycée Hoche. Paris, Téqui, 1923.

Une pieuse paysanne, entrée en religion, stigmatisée, visionnaire ; un poète romantique, qui rédige ces visions et en fait le plus touffu, le plus inattendu, et il faut le dire, le plus bizarre des suppléments à l'Evangile, c'est l'histoire de Catherine Emmerich et de Clément Brentano. Ces visions ont trouvé des croyants enthousiastes ; en revanche, bien des gens ne peuvent les lire sans un certain malaise. Inutile de dire que l'Eglise ne s'est pas prononcée, qu'elle ne garantit d'ailleurs jamais aucune révélation privée et que, pour le cas qui nous occupe, elle a observé la plus stricte réserve.

M. Dirheimer se défend de trancher la question de l'origine de ces visions ; mais toute son œuvre tend à créer des préjugés favorables à leur origine surnaturelle. Dans ce volume, il résume la vie de la nonne et du poète, et souligne les traits merveilleux chez l'une, la candeur et la bonne foi chez l'autre.

Que la stigmatisée n'ait pas simulé ces blessures, qu'elle ait présenté des phénomènes de lucidité anormale, on l'admettra volontiers. Mais M. Dirheimer passe beaucoup trop vite sur l'explication possible par les états psychiques exceptionnels, à propos desquels son information est par trop sommaire et vieillotte. D'autre part, il ne faut pas parler d'imposture et de mystification à propos de Brentano, ne serait-ce que pour la bonne raison que le poète proteste solennellement contre toute prétention à la vérité historique. Précaution d'humilité, dira-t-on, ou de prudence, qui n'engage pas le fond de sa pensée. Soit, mais ce poète est-il un esprit bien équilibré ? Quand on a parlé de bonne foi, rien n'est encore tranché, sinon une question d'honnêteté subjective, qui a bien son importance morale, mais qui ne résout aucun problème historique. M. Dirheimer n'a-t-il jamais rencontré de gens

présentant des états de conscience où la plus entière sincérité subjective se concilie trop bien avec une invincible tendance à objectiver leurs images intérieures ? En tout cas, il apporte lui-même des témoignages qui autorisent les plus graves hésitations sur la part de suggestion inconsciente que la religieuse et le poète ont pu exercer l'un sur l'autre, et aussi sur la part personnelle que Brentano — et sa bibliothèque — ont pu avoir dans la rédaction des visions.

M. Dirheimer annonce un prochain volume où il discutera la valeur scientifique des visions de Catherine Emmerich, en les confrontant avec les documents archéologiques. Dès à présent, il parle avec confiance de concordances frappantes, reconnues par des savants, entre les renseignements donnés par les visions et le résultat des investigations scientifiques sur les temps et les lieux où vécurent Marie et Jésus.... Attendons. Je ne connais pour ma part que peu de concordances et infiniment plus de discordances, et il me paraît que les unes et les autres s'expliquent à merveille par les relations de voyage et les récits de visions antérieures, accessibles à la voyante et au rédacteur.

P. J.



Le Bréviaire expliqué, par le P. Charles WILLI, C. SS. R., 2e édition revue et augmentée. Paris, Téqui, 2 vol.

Le Bréviaire romain est non seulement le livre de la prière officielle du clergé — cher aussi à plus d'un laïque, — mais encore un document historique d'une extrême richesse, où se retrouvent les vestiges stratifiés d'institutions millénaires : poésie des hébreux, fragments littéraires caractéristiques de la pensée chrétienne aux premiers siècles et au moyen-âge, formes diverses par lesquelles se réalisa l'idéal chrétien.

Le P. Willi résume l'histoire du bréviaire depuis les origines jusqu'aux toutes dernières réformes, d'après les travaux des meilleurs liturgistes, Baumer, Kellner, Baumstark, dom Cabrol, Mgr Battiffol. Cette introduction historique est exacte et claire, non sans quelques digressions où la verve a trop de part. L'auteur témoigne d'une formation historique sûre, et se défend bien contre les naïvetés de l'école symboliste, ingénieuse à expliquer ce qu'elle ne comprend plus, faute de savoir le rattacher aux origines. Il faut signaler un bon exposé analytique de l'économie du cycle liturgique latin.

Nous trouvons ensuite une traduction du Psautier disposé selon l'ordre du bréviaire. Il fallait évidemment, étant donné le but pratique de cette publication, donner un sens aussi rapproché que possible du texte latin, sans être trop distant des textes originaux. On sait que la version latine du psautier liturgique est assez imparfaite et a été laissée telle par saint Jérôme précisément pour ne pas dérouter les fidèles habitués à leur vieille traduction. Quand le latin s'éloigne décidément trop du texte hébreu, le P. Willi rétablit en note le sens original, autant du moins qu'il peut être atteint. Tentative intéressante : notre auteur donne une traduction française des hymnes, en s'efforçant de garder non seulement le sens, mais le rythme par le retour, aux mêmes

temps de la mesure, de syllabes fortes françaises correspondant aux accents latins. Il y a de jolies réussites.

P. J.



MEMENTO

Lettres de Mgr de Ségur à ses filles spirituelles, publiées par le marquis de Ségur. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1923.

Ces lettres sont un souvenir de famille et d'amitié ; elles révèlent une âme courageuse devant la souffrance, une foi calme, de jolies qualités de tendresse. Mais elles n'ont pas fait date dans la littérature religieuse du XIXe siècle.



Esprit du Curé d'Ars. — Le bienheureux Vianney dans ses cathéchismes, ses homélies et sa conversation, publié par l'abbé MONNIN. Paris, Téqui, 28e édition.

Pourquoi n'est-ce pas la centième édition de ce petit livre exquis, dont je mettrais certaines pages à côté des Fioretti ? Et quel poète que ce curé de campagne, que ce paysan de France. Je voudrais citer, citer encore. Une seule image : « Voyez, mes enfants, je pense souvent que nous ressemblons à ces petits tas de sable que le vent ramasse sur le chemin, qui tournent un petit moment, et se défont tout de suite après...» Mais encore une : « Mes enfants, le bon chrétien parcourt le chemin de ce monde monté sur un beau char de triomphe ; ce char est traîné par les anges, et c'est Notre-Seigneur qui le conduit ; tandis que le pauvre pécheur est attelé au char de la vie, et le démon est sur le siège, qui le force d'avancer à grands coups de fouet. »



Le don de Dieu, par l'abbé LECOMTE. Paris, Téqui, 1923.

Recueil d'homélies d'un prêtre mort récemment. Aucun apprêt d'éloquence, mais une doctrine substantielle, toute concentrée autour du « don divin » de la grâce. Ce mérite n'est pas, hélas ! si commun.



L'Œuvre des Vocations, par M. MILLOT, vicaire général de Versailles. Paris, Téqui.

Expose comment l'Eglise de France dépouillée se réorganise avec

une souplesse féconde, qui atteste sa jeunesse durable. On pourra voir dans cette brochure comment un des diocèses les plus touchés par l'indifférence religieuse assure largement le recrutement de son clergé

LIVRES REÇUS, DONT IL SERA RENDU COMPTE :

La Foi chrétienne, Mgr Chapon.
Le Salut par l'Elite, Mgr Gibier.



PHILOSOPHIE

Les sciences sociales dans l'Encyclopédie, par René HUBERT. Paris, Alcan, 1923, 368 p.

Les idées de l'*Encyclopédie* ont été étudiées principalement au point de vue polémique. C'est, au contraire, l'appréciation scientifique de celles qui concernent les sciences sociales que l'auteur s'est posé pour but dans ce volume. La tâche est justifiée par le but même de l'*Encyclopédie* qui, selon le *Discours Préliminaire* de d'Alembert, a été d'exposer l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines et de contenir sur chaque science et chaque art... les principes généraux qui en sont la base et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. L'*Encyclopédie* n'a pas été, dans l'intention de ses fondateurs, une œuvre destinée exclusivement à la destruction de l'ancien régime, comme on le lui a imputé trop souvent, mais aussi, et peut-être particulièrement, à l'instruction et à la construction. Sans doute on ne négligeait pas d'accentuer les corollaires défavorables aux préjugés et aux superstitions ; mais l'œuvre d'instruction a été faite de bonne foi, guidée « par l'amour de la vérité et le sentiment de bienfaisance », comme l'écrivait Diderot à Voltaire. Le grand nombre de savants et d'hommes appartenant à la magistrature collaborant à l'*Encyclopédie*, confirme cette vue. L'*Encyclopédie* est « une œuvre académique et bourgeoise ».

Il s'agit donc de savoir d'abord si l'influence de l'esprit du temps et des idées préconçues n'a pas poussé les recherches de ses collaborateurs en matière de sciences sociales, secondement quoi de nouveau et de valable les articles de l'*Encyclopédie* contiennent dans ce domaine, ou bien, selon la formule de l'auteur : l'*Encyclopédie* a-t-elle une « théorie sociologique » ?

Le tout est divisé en deux parties : les *faits historiques* et les *problèmes d'origines*. Dans la première, on étudie les vues sur la tradition biblique, sur les anciennes civilisations du bassin méditerranéen, sur les sociétés primitives et celles en dehors de ce bassin, sur l'antiquité grecque et latine, sur le moyen-âge et les temps modernes, celles enfin qui concernent les origines de la société française. Dans la seconde, les recherches se groupent autour des problèmes suivants : la théorie de la nature humaine, l'origine de la société, les croyances religieuses, les institutions politiques, les idées morales, les institu-

tions politiques, les idées morales, les institutions juridiques et économiques, les sciences et la philosophie, le langage et les beaux arts. La conclusion générale est que la théorie encyclopédique ne présente pas une des premières esquisses de synthèse positive. Le nombre des collaborateurs et la diversité de leurs opinions excluent certainement l'unité des vues que présenterait une secte philosophique. Néanmoins l'auteur a pu dégager, en dépit de cette diversité, une philosophie historique et le dessin assez net d'une théorie des origines sociales propres à l'*Encyclopédie*. Chose curieuse à remarquer, c'est que l'idée de l'unité du développement humain, de la première civilisation égyptienne à l'Europe du XVIII° siècle a été inspirée aux auteurs, à leur insu, par la tradition biblique : c'est une réminiscence de l'enseignement orthodoxe. En somme l'*Encyclopédie* apparaît comme un renouvellement profond de la pensée scientifique.

L'étude faite par M. Hubert n'a pas été une tâche facile. Elle apporte une contribution importante à l'histoire des idées d'une époque sur laquelle les opinions ont été formées trop souvent sous des inspirations n'ayant pas de relation avec la science. Une revue critique et fondée sur un contact immédiat avec les sources y était impérieusement exigée. Ce livre comble une lacune dans l'histoire de la pensée philosophique. Le temps où l'on traitait les encyclopédistes comme un épisode à peine digne de mention et purement négatif dans l'histoire de la philosophie, est définitivement passé.

W.-M. KOZLOWSKI.



Le Travail humain, par Jules AMAR. Paris, Plon, 1923, 104 p. (Bibliothèque du Musée Social).

L'introduction des machines dans l'industrie rencontra une opposition de la part des ouvriers. Cette opposition est expliquée suffisamment par les maux que cette innovation produisit pour la génération de l'époque de transition et que Sismondi a étudié avec une sympathie si profonde. Elle n'était pas pourtant rationnelle, puisque les machines augmentaient le produit collectif de la nation et, économisant le travail, rendaient ce produit plus accessible aux ouvriers mêmes, comme consommateurs, en diminuant son prix. De nos jours, les tentatives de rendre le travail collectif plus efficace en lui donnant une organisation meilleure, la réforme initiée par F.-W. Taylor se heurte à la malveillance des partis ouvriers, avec aussi peu de raison puisque, en fin de compte, l'organisation du travail vise à l'économie du travail et à l'abaissement du prix du produit. Mais si la société, y compris l'ouvrier comme consommateur, bénéficie des deux réformes, on ne peut nier que l'ouvrier, comme producteur, en souffre : son travail est mécanisé par les machines ; il est transformé en exercice très pénible par le second. Le mal doit être compensé par la diminution de la journée de travail, comme celà a eu déjà lieu après la mécanisation. Cette diminution est justifiée par l'augmentation du produit social comme effet de l'organisation. Elle est absolument imposée par

les exigences morales et doit être complétée par une culture générale se servant de tous les moyens disponibles. Occupant les heures gagnées au travail, devenu abêtissant par sa monotonie et sa soummission à la commande, elle doit remplacer celle que le travail de l'artisan, créant librement son œuvre de toutes pièces, donnait aux classes ouvrières avant la naissance de la grande industrie.

Ces reflexions suffisent pour faire saisir toute l'importance des recherches scientifiques sur le rendement de l'energie dans différentes conditions de travail, sur les besoins respiratoires, alimentaires et autres qu'il impose à l'organisme, sur les attitudes les plus favorables au rendement du travail, les interruptions du travail par le repos nécessaire tant au point de vue de l'efficacité que de la santé de l'ouvrier. Car, si l'augmentation de la production est un bénéfice pour la société, le devoir de celle-ci envers ses membres productifs est de les mettre à l'abri de tout abus qui pourait endommager leur bien-être physique et moral par la négligence des conditions mentionnées.

M. Amar, auteur d'un grand nombre de recherches et d'inventions dans ce domaine, résume, dans son livre, les méthodes et les résultats obtenus en les appliquant non seulement au travail professionnel, mais aussi à la pédagogie, au sport, à l'organisation bureaucratique et administrative, au cas de mutilation. Il termine par un aperçu rapide de l'évolution du travail depuis la préhistoire jusqu'au moment présent. Les travaux de M. Amar ont précédé l'apparition de la traduction française du livre de Taylor (1912), qui lui fit connaître le système américain. Ses recherches, commencées en 1905, eurent pour résultat les publications suivantes : le *Rendement de la machine* en 1909, et plus tard le *Moteur humain*. L'auteur reproche au taylorisme d'avoir négligé *l'étude objective de la fatigue*. Son *système physiologique* est concentré justement sur le probleme de fatigue. « Il n'y a point de travail organisé là où une place, si petite soit-elle, est laissée au surmenage ». Les deux systèmes se complètent mutuellement.

Nous avons insisté sur ce petit livre richement illustré, apparemment en disproportion de son ampleur,, mais, pensons-nous, en proportion à sa valeur. Nous voudrions le voir dans toutes les bibliothèques scolaires et... nous voudrions ajouter : dans celles des usines. Mais nous ne savons pas si ce genre de « luxe » est répandu dans les usines.

W.-M. KOZLOWSKI.



Publications de l'Institut Messianique a Varsovie.

L'Institut Messianique n'est pas une institution religieuse ou mystique, comme quelqu'un pourrait le croire. Son nom provient de celui du Messianisme donné par Hœne-Wroński à son système philosophique. Son but est l'étude, l'expression et le développement de la philosophie wrońskienne. Constituée en 1919, il a eu pour point de départ l'idée que la doctrine du philosophe polonais pourrait contribuer à vaincre l'anarchie, créée par la guerre, à adoucir la lutte des partis, à rapprocher la philosophie de la religion. La doctrine de Hœne-Wroński

n'a-t-elle pas eu les mêmes buts ? Son point de départ n'était-ce pas la tendance à résoudre « l'antinomie sociale » au moyen d'une philosophie s'élevant au-dessus de la lutte des partis ?

Quel que soit le jugement sur l'action possible de la philosophie wrońskienne dans l'avenir, nous pensons qu'il y a un point dans l'activité de l'Institut Messianique qui présente une valeur positive dès à présent : c'est la publication des œuvres de Hœne-Vroński en version polonaise. On sait qu'il les rédigea en français. Une grande partie de ses publications est épuisée, plusieurs œuvres importantes pour comprendre son système, ne furent point publiées. Le grand mérite de l'Institut a été de mettre à la portée du lecteur polonais une partie de ses œuvres, parmi lesquelles on en trouve d'inédites. *Le Prodrome du Messianisme*, la *Métapolitique messianique* ont été traduits par M. Joseph Jankowski ; les *Prolégomènes* (trois volumes) paraissent en traduction de M. Jankowski et de M. Paulin Chamicz. En dehors de ces œuvres plus importantes, on a publié deux fragments de l'œuvre partiellement inédite, la *Création absolue de l'humanité*, dont l'un (*Code de législation absolue*) présente un intérêt particulier ; en outre, la *Propédeutique messianique*, la *Philosophie de la Pédagogie* (fragment de la *Réforme absolue du savoir humain*), l'*Appel aux peuples civilisés* et le *Secret politique de Napoléon*. Se trouvent en préparation : la *Womothétique*, l'*Introduction à la philosophie des mathématiques*, P. Chomicz (Varsovie, 1922), dont l'auteur soumet à la critique les peuples slaves) et quelques autres. Les publications concerneront aussi les écrits sur Hœne Wroński. A paru : *La Théorie de la relativité d'Einstein éclairée par la philosophie absolue de Hœne Wroński*, par P. Chomicz (Varsovie, 1922), dont l'auteur soumet à la critique les présuppositions d'Einstein et lui oppose la « loi suprême de la mécanique céleste » de Hœne-Wroński.

L'Institut Messianique collectionne dans sa bibliothèque les œuvres de Hœne-Wroński, généralement épuisées et en partie très rares, ainsi que les publications concernant ce philosophe. C'est un secours précieux à tous ceux qui s'occupent de philosophie. Son adresse est: Piękna 68,

W.-M. KOZLOWSKI.



Essai de Philosophie chimique, par M. Delacre. Payot, 1923, 170 p.

M. Delacre est professeur de Chimie à l'Université de Gand. Il pratique le laboratoire depuis 38 ans. A côté de travaux spéciaux en chimie organique, il a publié une *Histoire de la Chimie* (Gauthier-Villars, 1920), qui a été couronnée par l'Institut. Nous énumérons ces titres scientifiques pour faire connaître au lecteur toute la compétence de l'auteur en matière de chimie et pour accentuer le fait que les doutes que nous nous permettons d'émettre sur ses conclusions en matière de logique des sciences et de pédagogie ne visent nullement à diminuer la valeur scientifique du livre et ne proviennent pas d'un manque d'appréciation pour les mérites de l'auteur et de respect pour son activité.

Sa thèse est l'expulsion des théories. « Notre premier devoir... est de ne pas y croire » (p. 10). « A expérimenter avec un système comme guide, on retrouve, après ces expériences, ce même système » (p. 11). « Toute théorie, tout système, quelque brillants qu'ils soient, quelque féconds qu'ils puissent paraître, ne sont que des illusions. On ne devine pas la nature » (p. 13). Mais l'auteur n'a-t-il pas dit deux pages plus haut qu' « une théorie n'est qu'un outil » ? Si c'est vrai (et nous pensons que oui) pourquoi imputer à la théorie la prétention de deviner la nature ? Si la théorie est un instrument de travail, ne devons-nous pas nous le procurer et, si c'est possible, l'améliorer, avant de nous mettre à la besogne ?

Dans les deux parties de son livre, M. Delacre veut démontrer deux thèses qui ne sont point liées d'une façon indispensable. Dans la première, il veut tirer de l'histoire de la chimie inorganique « des enseignements... au sujet de l'exposé élémentaire des généralités de la science ». Sa conclusion est « que le fait simple et brutal doit être la base de tout enseignement expérimental » (p. 32). Ce mot de tout « expérimental » rend la phrase vague. L'auteur admet-il à côté d'expériences produites devant l'auditoire un autre enseignement théorique expliquant les expériences ? Dans ce cas, on n'aurait rien à y objecter. Mais cette autre phrase est explicite : « Nous voulons faire une chimie sans aucune hypothèse » (p. 31). Dans la seconde partie, l'auteur étudie quelques problèmes de chimie organique pour « départager le certain de l'hypothétique » ; il s'aperçoit que depuis cinquante ans on a constamment étendu l'application des principes « excellents peut-être lorsque nous nous en servions dans le voisinage de leur découverte, mais que rend précaire l'abstraction qui en a été faite ».

Posée sous sa forme générale, la deuxième thèse se réduit à dire qu'on ne doit pas confondre les faits avec les suppositions et qu'une théorie vieillie doit être remplacée par une nouvelle. Puisque la théorie n'est qu'un instrument, il est clair qu'elle doit être de temps à autre remplacée par un instrument meilleur, adapté aux conditions nouvelles présentées par les faits. Il n'y a rien à y redire et se serait enfoncer une porte ouverte que d'insister. Mais pour la première nous pensons qu'elle est une extension illégitime de la seconde : elle tombe dans l'erreur logique appelée « non sequitur ». Sans doute, la science profite autant des travaux des grands critiques que des grands créateurs. Bayle, ce fondateur de la chimie avant Lavoisier, ne s'appropriait-il pas le nom de *Chimiste sceptique ?* Les luttes des grands champions tels que Wurtz et Saint-Clair Deville, Pasteur et Pouchet, Cuvier et Saint-Hilaire ont toujours fait progresser la science. Le savant doit être *prudent*. Il ne doit point *dogmatiser ses hypothèses et ses théories*, ni en faire des hypostasies, des « divinations de la nature ». Mais enseigner ou travailler sans théories, nous pensons que c'est impossible. Toutes les fois que, dans l'histoire de la science une hypothèse tombait, c'était pour céder sa place à une autre.

Nous avons connu un professeur de chimie qui, entraîné par les écrits de M. Oswald, dont on prenait encore au sérieux les idées sur la structure de la science, voulut rééditer son manuel de chimie en éliminant toute mention des atomes et des molécules. Il nous confessa qu'après de vains efforts, il fut obligé d'y revenir. Nous pensons que ses étudiants

lui en surent gré. *L'enseignement n'est efficace que lorsqu'il a recours à l'intuition ou à l'imagination.* Sans ces deux facteurs, les concepts sont vides; et quoi de plus dangereux que de remplir la tête des élèves avec des concepts vides ? N'est-ce pas un retour à la scolastique ? En voici un exemple. Un maître a eu la prétention d'exposer à un garçon les fonctions trigonométriques sans parler des lignes. A propos d'un problème, je fus induit à lui tracer les lignes trigonométriques. C'était comme un jet de lumière pour l'élève malencontreux. « Je sentais, dit-il, qu'il y avait là quelque chose d'incomplet, d'insaisissable ».

Et pour la science sans théorie, les connaissances de l'Orient ancien n'en fournissent-elles pas un modèle ? Elles ne se constituèrent en science que lorsque les Grecs y ajoutèrent une théorie en créant la philosophie.

Ces réflexions ne doivent pas nous empêcher de recommander instamment la lecture du livre. C'est un de ceux qui renseignent bien et qui font penser.

W.-M. KOZLOWSKI.

***

Le secret de la sagesse française, ERIK SJŒSTEDT, (*Bibl. de psychologie concrète*). Paris, édition du *Nouveau Mercure*, 1922 (1).

Les quatre années de guerre ont été une rude épreuve, mais elles ont aussi été une révélation pour une grande partie de l'humanité : elles lui ont révélé une France qu'on ignorait, une France qui ne cadrait pas avec l'image factice, conventionnelle qu'on se faisait volontiers d'elle, avant la guerre, dans certains milieux de l'Europe. Aussi bien, les gens de bonne foi — comme il s'en trouve partout — ont-ils compris la nécessité de reviser les opinions reçues, de les combattre, s'il y avait lieu, au nom de la vérité, en mettant leur plume, sinon leur épée, au service de la bonne cause. On s'habitua, peu à peu, à rendre justice aux vertus de la nation française après en avoir, trop longtemps, dit tout le mal imaginable. Déjà au début de la guerre et dans tous les pays neutres, de l'Espagne en Norvège, et du Mexique au Thibet, il s'est trouvé des gens pour proclamer hautement leur sympathie pour la France. C'était un simple acte de justice. Et sans aller chercher des exemples en Suisse, en Hollande ou au Danemark, qu'il me suffise de citer l'écrivain espagnol Blasco Ibanez et le savant danois Kr. Nyrop dont le livre sur la France a été si bien accueilli.

Mais il y a aussi les rebarbatifs. Ceux-là, rien ne les fera changer d'avis. Allez donc leur parler de la résistance morale, de la volonté de vaincre, de l'union sacrée et des familles spirituelles, ils n'y verront qu'une phraséologie bonne à amuser des enfants. Mais ce qu'on ne

(1) Ce livre, on le voit, n'est pas l'un des plus récents, mais il n'a rien perdu de son actualité. C'est pourquoi nous croyons devoir lui consacrer ce compte-rendu.

répétera jamais assez c'est que la France ne voulait pas la guerre, qu'elle n'y était point préparée, mais que, une fois entraînée dans la lutte fatale, elle a fait un effort, peut-être unique dans l'Histoire, pour tenir tête à l'agresseur et le chasser de son territoire. C'est donc dans sa volonté de vaincre que la France a puisé cette force morale qui l'a soutenue, durant cette longue épreuve, au front comme à l'arrière.

Il fallait voir Paris à la veille de la déclaration de guerre. Rien n'y faisait pressentir la formidable « lutte des deux volontés » qui allait s'engager, dans quelques jours, pour ne cesser que quatre années plus tard. Je me rappelle encore, comme si c'était hier, ces belles journées de fin de juillet. La vie battait son plein. Jamais elle ne m'avait paru plus belle ni plus brillante. Tout respirait la joie de vivre, tous étaient heureux de vivre et de se regarder vivre. Aussi le moyen d'avoir des pensées mornes quand tout vous sourit, ciel, femmes, enfants ? On était optimiste, on ne pouvait ne pas l'être. C'était plus fort que vous. La guerre ? Allons donc, vous voulez rire ! Est-ce que cela arrive encore, ces choses-là ? Mais ce serait une folie ! Combien de fois n'ai-je pas entendu faire de pareilles réponses à des questions inopportunes. Et dire, après cela, que la France a voulu la guerre ! Elle n'y pensait pas, voilà tout.

Cependant, les événements se précipitèrent. Il fallut se rendre à l'évidence, car la guerre — comme la mort — a « des rigueurs à nulle autre pareilles » :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier,

Mais on ne criait pas. Point de ces manifestations bruyantes comme avant l'année terrible. On restait grave, recueilli. Et on prit son parti simplement, courageusement, parce que la Logique disait qu'il n'y en avait pas d'autre à prendre. Et alors, j'admirais ce qui, à mon avis, est l'un des traits saillants, l'un des « secrets » de la sagesse française : son sens des réalités. Voici comment je le définirais. Le réalisme est le courage de voir les choses en face, telles qu'elles sont, et sans se laisser influencer par des sentiments qui souvent faussent notre jugement sur les choses en les faisant apparaître plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont en réalité; et c'est aussi l'art d'agir en conséquence. Le réalisme ainsi défini n'est pas de l'indifférence et n'exclut pas l'idéalisme. Il suppose d'une part, un sentiment très vif de la réalité (cp. l'esprit gaulois qui est comme l'expression de ce sentiment), et d'autre part, une foi non pas aveugle, mais tempérée par la raison et solidement fondée. Le réalisme tient donc le milieu entre l'optimisme qui « voit tout en rose » et le pessimisme qui voit tout en noir, il n'est qu'un aspect particulier d'un autre sens éminemment français : celui de la mesure. L'agent de police qui calme une foule surexcitée par un : « Messieurs, il faut être philosophe »; le journaliste qui nous rappelle qu'il ne faut rien prendre au tragique, mais qu'il faut tout prendre au sérieux, l'officier d'ordonnance qui, sans cligner les yeux, suit sur la carte de l'Etat-Major les progrès des armées ennemies (on dirait un chirurgien qui sonde une plaie), le jeune étudiant de psychologie expérimentale qui note ses impressions, les yeux tournés vers ce « méchant

petit point noir à l'horizon » d'où arrivent, à des intervalles réguliers, des obus... tous ils sont de la même école réaliste.

Mais j'oublie que je me suis proposé d'écrire un compte-rendu, et je me laisse aller à mes propres réflexions. Après tout, puisque celles-ci m'ont été suggérées par le livre de M. Sjœstedt, il n'y a peut-être pas grand mal. Je disais que dès le début de la guerre, beaucoup de neutres ont manifesté leur sympathie pour la France et sa juste cause. En Suède, la France compte aussi beaucoup d'amis, plus qu'on ne le croit généralement. Déjà avant l'avènement de la dynastie française, il y eut des « Français du Nord ». J'ai parlé plus haut du comte d'Oxenstirn. Ce fut un « galant homme » imprégné de culture française. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit à propos de la France : « Me voici dans le pays où « les muses résident, où les sciences habitent, où Mars tient son école ; « où la religion catholique est dans son lustre, où la civilité est comme « naturalisée, où l'honnêteté fleurit, où la justice agit, où la clémence « brille, où la nature a prodigué ses libéralités, où le peuple lui témoi- « gne sa reconnaissance par ses soins et son travail. Cet heureux pays « est la patrie des étrangers, et l'asile des grands princes malheureux. « Les hommes y pensent, parlent et exécutent également bien ; les « femmes causent, jouent et se promènent avec un empressement égal. « Le bon vin y fait chanter, la bonne chère y est accompagnée de bons « mots, la constance n'y est pas à la mode, et la mode y est inconstante; « la fortune y enfle, et la disgrâce y désespère. Enfin, me voici en « France, le plus beau royaume de l'Europe. »

Et puisque nous avons, à propos de M. Sjœstedt, prononcé le nom de son compatriote, le comte d'Oxenstirn, qui vivait deux siècles avant lui, continuons le parallèle. Oxenstirn avait été quatre fois à Paris : à l'âge de dix-huit ans, il y alla pour la première fois, et « trouva Paris un Paradis »; à l'âge de vingt-cinq, il y retourna, et Paris lui parut agréable ; à l'âge de trente-six, il y fit un troisième voyage, et Paris lui parut passable ; enfin, à l'âge de quarante-huit ans, il s'y trouve inquiet, de sorte qu'il croit, s'il y revenait dans dix ans, que Paris lui paraîtrait insupportable. Il en conclut « qu'à mesure que l'homme « décline, cette incomparable ville perd ses charmes, et que, semblable « à la Fortune, elle ne juge que la jeunesse digne de participer à ses « ébats ». C'est une opinion. Quant à M. Sjœstedt, il a vécu plus de trente ans en France et « il a la modeste prétention d'avoir, durant ce « long laps de temps, appris à comprendre la construction de l'âme « française, sinon parfaitement, du moins mieux que ne le font en « général les hommes d'une autre race. Cette longue pratique de la vie « française l'avait convaincu, bien avant la guerre, de l'inanité de « divers clichés qui couvent au dehors sur le caractère national fran- « çais ». On voit que M. Sjœstedt n'appartient pas à ces étrangers qui se documentent uniquement dans des cafés, cabarets et autres lieux de plaisir ; ceux-là ne connaissent de Paris que ce qu'il y a de moins parisien : le Paris cosmopolite (ce qui ne les empêche pas d'ailleurs de se croire vieux Parisiens et de parler d'un air entendu de tout ce qui touche la vie et les mœurs françaises). Très rares sont ceux qui préfèrent à la vie bruyante, au brouhaha des boulevards, le calme de la vie intellectuelle ou l'intimité d'un foyer vraiment français. C'est le cas de M. Sjœstedt. Il a eu le rare bonheur d'être admis dans le sanctuaire

de la famille française, ce dont peu d'étrangers peuvent se vanter, étant donné que pour le Français, « introduire dans une pareille inti-« mité un étranger chez lui est chose à laquelle il ne se résoud qu'à la « dernière extrémité. » M. Sjœstedt était donc on ne peut mieux placé pour se documenter à fond sur le caractère et les mœurs françaises. Son livre, qui est le fruit de ces observations, mérite d'autant plus de confiance qu'il est écrit par un Suédois, et l'on sait que les Suédois sont des gens sobres qui ne disent rien à la légère et ne se laissent pas facilement emporter par un enthousiasme excessif. Je le dis pour ceux qui seraient portés à voir dans ce livre une sorte de panégyrique. Ce serait se méprendre complètement sur les intentions de l'auteur et la nature de son livre.

M. Sjœstedt aurait pu se contenter de réfuter, point par point, tous les chefs d'accusation de la partie adverse. Il n'aurait pas manqué, dans ce cas, de montrer, par exemple, que la soi-disant légèreté ou inconstance française n'est qu'une merveilleuse souplesse à s'adapter aux nouvelles conditions de la vie ; que la prétendue lésine n'est, au fond, qu'une sage économie, encore que des gens habitués à de folles dépenses la trouvent excessive, etc.. Mais l'auteur préfère nous peindre les différents aspects de la vie et des mœurs françaises, de nous montrer le Français en famille et en société et de souligner, chemin faisant, ses vertus sociales et personnelles. Quelles sont ces vertus ? D'après M. Sjœstedt, les sept qualités maîtresses du Français sont les suivantes : 1° *finesse et compréhension rapide* ; 2° *sociabilité courtoise et humaine* ; 3° *esprit de famille* ; 4° *individualisme et amour-propre* ; 5° *ténacité* ; 6° *la pratique de l'épargne* ; 7° *le culte de la femme*. Mais ailleurs, il en mentionne d'autres, et notamment le sens de la mesure qui est une qualité si éminemment française. Les Français pourraient prendre comme devise, en le modifiant un peu, ce mot célèbre d'un philosophe grec : « L'homme est la mesure de toutes choses. »

Ce que l'auteur dit (chap. IV) sur les dangers de l'industrialisation à outrance me semble très sensé, et il faut espérer que le sens de la mesure trouvera aussi à ce problème si actuel une solution satisfaisante. Les pages consacrées aux mœurs (chap. IX) contiennent des remarques très fines et justes dont les puritains hypocrites devraient faire leur profit. Le chapitre VII est un juste hommage envers la femme française dont la conduite héroïque, pendant la guerre, aurait, elle aussi, mérité une mention.

Par contre, dans le chapitre *Vaines apparences*, l'auteur nous semble être un peu trop sévère pour quelques écrivains modernes. Les types créés par quelques romanciers et dramaturges, et en particulier ceux incarnés dans les Rougon-Macquart par ce grand romantique qu'était Zola, ne sauraient, évidemment, être représentatifs du peuple français. Admirons-y, si nous voulons, les créations d'une imagination puissante et d'un talent incontestable, mais n'y voyons pas des portraits pris sur le vif, des tranches de vie. Est-il vrai du moins que c'étaient surtout ces romans qui ont provoqué chez les étrangers différents préjugés au sujet de la vitalité de la nation française ? M. Sjœstedt semble être de cet avis. « Le public étranger, dit-il, est immédiatement disposé à « prendre comme des documents irréfutables et des tranches de vie « vivantes des conceptions nées de la fantaisie d'un auteur, qui d'une

« part a perdu le sens exact du code moral moyen, et d'autre part « charge encore le tableau de paradoxes et de licence pour ébahir et « chatouiller le public ». Tant pis pour ce public, dupe de sa propre crédulité. Mais un lecteur intelligent se gardera bien de prendre pour des réalités vivantes des œuvres de pure imagination et saura y distinguer la vérité de la fable. Le romancier n'est pas, par définition, l'historien de son temps, et aussi bien il est libre de peindre la réalité comme il la conçoit. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à ceux qui, consciemment ou inconsciemment, font passer son œuvre pour ce qu'elle n'est point : un document irréfutable des mœurs contemporaines. Je crois, pour ma part, qu'il y eut là plutôt une propagande consciente et presque systématique dont le but était de dénigrer la France à l'aide de ces « documents » d'une valeur contestable.

Voici pour finir quelques remarques sur le chapitre intitulé « Le bonheur dans le travail ». M. Sjœstedt nous y décrit en termes éloquents la satisfaction qu'éprouve le Français dans son travail : « Nulle part en Europe s'étale d'une manière aussi frappante, au grand « jour, cette joie dans l'activité, cette vivacité amusée dans l'exécution « soigneuse du travail ». Et à la fin, il se demande si « en recherchant « le secret du bonheur français, on ne doit pas mettre à la première « place cette passion impérieuse du travail ». Il est certain que nulle part on ne travaille avec cette grâce et cet enjouement qui caractérise le Français. Le travail, loin d'être un fardeau, lui est un plaisir : il travaille non seulement pour gagner sa vie ou augmenter ses revenus, mais parce qu'il sait que le travail ennoblit l'homme. Quant à la satisfaction que lui procure le travail, je la crois surtout d'ordre esthétique, ce qui s'explique parce que le plus humble artisan français est doublé d'un artiste ou, comme le remarque fort justement M. Sjœstedt, « parce que la mécanisation est un péché contre le tempérament individualiste du Français ». Dans le domaine du travail intellectuel, nous faisons la même constatation, et peut-être M. Sjœstedt aurait-il pu insister davantage sur ce point. Pourquoi tant de jeunes gens étrangers viennent-ils étudier à Paris ? Non seulement à cause de l'atmosphère intellectuelle qui y règne, mais aussi à cause de cet enthousiasme qui se communique si facilement aux jeunes gens et dont Paris semble avoir le secret. Mais il y a plus. On se fait, en France, une conception plus humaine de la Science que dans les autres pays. Elle n'y est pas ce monstre terrible qui écrase de son poids ses malheureuses victimes, mais un être vif, spirituel et gracieux, quoique non sans malice. On est revenu, en France, depuis longtemps, de ces gros et prétentieux ouvrages d'érudition mis à la mode par les humanistes du XVI[e] siècle et qui en imposent plus par leur volume que par leur contenu. On a compris que ce n'est pas la foule des faits entassés qui fait la valeur du livre, mais le discernement de ce qui est essentiel, utile et de ce qui n'est que bagage superflu. On sait d'ailleurs que rien ne vieillit plus vite qu'un ouvrage d'érudition, tandis qu'un livre où pétillent des traits d'esprit restera toujours jeune quand même il ne répondrait plus à l'état actuel de la science. Je veux dire que pour le Français le but de la science n'est pas seulement de rechercher la vérité, mais aussi de procurer à l'esprit une jouissance qui puisse agir comme stimulant. Ce n'est pas que la Vérité en soi ait besoin de ce stimulant, mais de même que les mets savam-

ment assaisonnés n'en sont que plus succulents, la Vérité présentée avec un peu de « sel attique » sera, elle aussi, plus savoureuse et plus piquante. Ce stimulant ou assaisonnement qui rend la science plus appétissante c'est l'esprit français, la fine fleur de l'esprit gaulois. L'esprit français, comment qu'on le définisse, n'est peut-être que l'expression de ce « bonheur dans le travail », transporté dans le domaine de la science.

Je n'insisterai point sur les autres qualités de la science française, la logique, la clarté de l'exposition, la force du raisonnement, la solidité des arguments, parce qu'elles sont universellement reconnues. On s'est demandé si la clarté française n'était pas au détriment de la profondeur. C'est un peu le sophisme suivant lequel tout ce qui est obscur serait profond. Oui... mais si profond qu'on n'arrive pas à le comprendre. Ne demandons pas aux Français des *quadruples racines du principe de la raison suffisante* dont le titre prétentieux suffirait à faire sourire Pascal ou Descartes, tant il paraît un défi au bon sens ou, comme on dirait aujourd'hui, un « bourrage de crâne ».

La profondeur de la science française ne se manifeste pas dans cette nébulosité voulue qui se dérobe à l'analyse, ni dans un mysticisme déconcertant qui se prête à toutes les interprétations imaginables. Elle se manifeste surtout dans la pénétration psychologique. Il faut lire les pages si lumineuses où M. Havet démontre la supériorité de la *Cité antique* sur *l'Histoire romaine* de Mommsen pour apprécier à sa juste valeur l'importance du facteur psychologique dans la science. Le don de restituer l'âme d'une époque ou d'un peuple, de retrouver l'homme partout, et toujours, voilà l'une des qualités, et non la moindre, de la science française. Cette profonde connaissance de l'âme humaine se révèle d'ailleurs dans tous les domaines de l'activité intellectuelle française, notamment dans sa diplomatie, qui doit ses succès non seulement à l'art de convaincre par de solides arguments, mais aussi à la finesse de l'observation psychique. Parlerai-je de l'éducation des enfants ? M. Sjœsjedt remarque que « l'éducation des enfants est très douce en France, « les punitions corporelles sont absolument interdites dans les écoles ; « on n'y connaît pas la discipline de l'ancienne mode ou à la prus- « sienne avec obéissance aveugle et respect exagéré pour les supé- « rieurs ». Sans doute, mais pourquoi ? Parce que, contrairement aux autres systèmes qui tendent à généraliser les principes pédagogiques, le système français est basée avant tout sur la psychologie des enfants. Le maître français commence par étudier chaque élève, il tâche de « se mettre dans sa peau », de trouver son côté sensible. Loin d'entraver le développement de l'individualité par des règles étroites et absolues, il laisse à chaque élève une liberté relative, quitte à la restreindre s'il voit que l'élève en abuse. Sachant ce que chaque punition a de dégradant pour la dignité humaine — dont on cherche à développer le sentiment dans chaque élève — on ne se résout à le punir qu'à la dernière extrémité. Chaque cas d'indiscipline est longuement discuté par les supérieurs, on plaide les circonstances atténuantes, et l'on ne prononce la sentence qu'après avoir bien pesé le pour et le contré. Les maîtres français sont avant tout des psychologues, ce qui veut dire d'excellents pédagogues.

Mais le Français est trop homme pour ne l'être qu'à moitié, et aussi

bien il s'intéresse à toutes les formes de l'activité humaine, de quelque façon qu'elle se manifeste. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger (cf. Rabelais). D'autre part, rien ne lui répugne autant que ce qui n'est pas conforme à la nature humaine, le grotesque, le bizare, l'anormal et l'illogique, le maladif et le morbide. Chez le Français, l'esprit et le corps sont dans cet équilibre parfait qui est la condition essentielle du bonheur et ne se retrouve, à ce degré, chez aucune autre nation. D'une part, le Français, jusque dans ses spéculations les plus abstraites, ne perd jamais de vue le terrain solide de la réalité (Pascal); d'autres part, il ne s'abandonne jamais au matérialisme jusqu'à renoncer à son idéalisme; l'esprit domine toujours. Le matérialisme à outrance est aussi contraire au génie français qu'un prétentieux et ridicule ubermenschéisme. Les utopies, les chimères romantiques, sont peut-être très poétiques, mais on n'en voit pas l'utilité immédiate, tandis qu'en France, l'idéal, au lieu de rester à l'état d'une abstraction pure, a toujours la tendance à se transformer en une réalité vivante, ou du moins en une force active. Dans cette tendance à convertir l'idéal en une réalité se manifeste un autre caractère du génie français : son rationalisme.

On peut donc dire que la nation française est la plus véritablement humaine, parce qu'elle vit le plus conformement à la loi et à la destinée humaines, ni plus ni moins. Cela semble facile, et c'est pourtant un idéal très difficile à réaliser. Aussi bien, tout ce que la France produit profite à l'humanité entière. Sa littérature, son art, et jusqu'à son idéalisme portent non seulement un caractère éminemment social, mais, du moins en grande partie, un caractère universellement humain.. Et on comprend maintenant pourquoi chaque homme a deux patries, l'une la sienne, et l'autre la France. En effet, la France, patrie des « idées générales », est, par là même, la patrie de l'humanité entière, *patria gentium omnium communis*, comme écrit l'humaniste écossais George Buchanan.

J. MORAWSKI.



La dialectique historique, essai d'une métaphysique sociale, par G. D Scraba. Bucarest, 1922, p. 253.

Ce petit volume français, publié en Roumanie, décèle dès les premières pages, les inspirations de J. J. Gourd, auteur des *Trois dialectiques*, penseur profond, sincère et circonspect, orateur puissant et entraînant dont tous ceux qui ont eu le grand avantage de le connaître conservent un souvenir sympathique et affectueux. M. Scraba en est un disciple et, si nous ne nous trompons, un élève ; élève reconnaissant qui a cherché à répandre la philosophie de J. J. Gourd dans sa patrie en l'exposant dans une revue roumaine publiée par lui (1). Il

(1) *Revista de studii sociale*, 1912.

a fait une communication sur le *Rapport de la sociologie à la philosophie* au Congrès philosophique de Bologne (1911) et fut élu membre de la commission internationale de ce Congrès pour la langue roumaine. Il a publié une *Sociologie* en cette langue (1913). Son livre actuel est pour la logique des sciences sociales et par rapport au penseur genevois ce que fut celui de M. Meyerson (*Identité et réalité*) pour la logique des sciences exactes et par rapport à la doctrine d'Emile Boutroux. Si le livre de M. Meyerson impose par la richesse de documentation, au moyen des théories scientifiques et de l'histoire de la science, la thèse du professeur français, celui de M. Scraba est en revanche un développement plus libre et une application au domaine nouveau, celui de l'histoire, des idées-mères, si importantes et si peu appréciées (1) jusqu'à présent de l'éminent Genevois.

« Il y a trois dialectiques, c'est-à-dire trois manières diverses de discourir sur la recherche du vrai, dit M. Scraba. La première a en vue l'être dans son universalité, la seconde s'occupe de l'être en devenir, la troisième a pour but l'existence même de l'être » (p. 4). La première, métaphysique ou philosophie de l'être, « vise un élément qui, tout en dépassant la conscience individuelle, la détermine ; un élément qui, bien qu'il nous apparaisse d'abord comme dépourvu de toute qualité, en est la source, et qui, tout en restant inconnu, nous procure la connaissance » (p. 16). On y reconnaît la « chose en soi » de Kant, l'Inconnaissable de Spencer. La seconde dialectique — scientifique ou philosophie de la valeur. Cette identification repose sur le fait que la création intellectuelle s'accomplit dans le but essentiel de donner des valeurs de plus en plus adéquates aux nécessités pratiques » et que par conséquent « toute notion se ramène à l'élément affectif qui sollicite l'affirmation de la valeur » (p. 20 et 21). L'activité de la pensée accomplit d'abord le choix entre les sensations, créant ainsi des termes par la valeur qu'on leur attribue. C'est ce qui leur donne l'existence. « Saisir l'être, c'est poser des valeurs, attribuer des qualités et par conséquent lui donner de la réalité ; puis considérant ces qualités comme unités coordonnables, dépasser la simple connaissance et aboutir à une connaissance systématique, à la science ». Or, dans son travail d'analyse et de synthèse reposant sur la subordination des concepts (qui crée la causalité scientifique) la science s'éloigne de plus en plus de l'individuel qui en est éliminé. C'est lui qui est l'objet de la *dialectique historique* ou « philosophie de la diversité ».

C'est ici que M. Scraba s'éloigne de J. J. Gourd. Les trois dialectiques du philosophe genevois concernaient la *science*, la *morale* et la *religion*, domaine de l'incoordonnable. Mais M. Scraba remarque avec justesse et perspicacité que l'élément de différence, comme incoordonnable, s'attache aussi à la vie dans son devenir, donc il peut être aussi varié dans ses manifestations que l'élément de ressemblance. Dans l'impossibilité de le ramener à l'unité, comme on le fait pour le ressemblant, il ne reste qu'un moyen : c'est de le *constater* simplement

---

(1) Nous voulons dire : appréciées *activement* par leur développement et leur application.

dans ses manifestations. Il n'est plus affirmé comme *existant* toujours, mais comme s'étant manifesté laissant ou non des traces de sa concrétisation. C'est l'objet de *l'histoire*. « La dialectique historique, en s'occupant du différent, a en vue la manière dont ce différent se détermine, à savoir comment se manifeste l'être en action » (p. 38). La science tâche à montrer les lois de ressemblance, l'histoire les faits de différence du même objet : l'être dans les diversités de son existence et de son devenir » (p. 39).

Nous voilà donc en face d'une nouvelle théorie de l'histoire. Elle a l'avantage sur celles qui l'ont précédée d'être fondée sur une base épistémologique très forte et de synthétiser les vues partielles jusqu'ici présentées. On y voit en effet les acquisitions de l'analyse de Windelband et de M. Rickert, vues anticipées par Cournot et par Karl Menger, sur le caractère « individualisant » de l'histoire, se rattacher à l'analyse profonde des puissances sociales créées par l'homme au domaine spirituel (science, morale, religion) que donna J. J. Gourd ; les suggestions de la théorie sérielle de M. Xénopol ne sont pas non plus négligées. L'histoire, se réduisant ainsi à la commémoration des faits concrets, devient la « mémoire de la nation » (définition d'Albert Sorel), ce qui nous rapproche de la division fondamentale des sciences chez Bacon, selon les pouvoirs psychologiques : *mémoire* (histoire naturelle et humaine) et *raison* (physique et métaphysique). La connaissance approfondie de la philosophie et de la philosophie de l'histoire, liée à une faculté de pénétration très remarquable, rendent le développement ultérieur fécond.

Il nous est impossible de suivre l'auteur dans les détails de ce développement. Nous nous bornerons à remarquer que, dans les trois chapitres qui suivent, celui qui pose les bases, l'auteur étudie le rapport de l'histoire à la science, à la religion et à la sociologie qui est l'universel en histoire et saisit l'activité, inaccessible à l'histoire (qui n'en voit que les traces) au même degré qu'à la science. Parmi les acquisitions logiques de l'auteur nous voudrions signaler son analyse des « jugements contemplatifs » : de la pénétration de l'esprit dans l'inconnu et les vues que lui procure sa théorie sur la valeur de l'histoire et sur la religion. Dans le paragraphe sur la philosophie historique, il esquisse une théorie de la chute des empires.

« L'histoire, dit-il, non seulement complète la vie supérieure de l'homme et son éducation pour le rendre plus fort dans l'accomplissement de ses devoirs sociaux, sans quoi il resterait en dehors de la civilisation ; mais encore elle lui donne les moyens nécessaires pour accomplir ses destinées » (p. 105-106). Nous pensons que la pédagogie de l'avenir saura apprécier cette valeur pour l'éducation de l'histoire, comme domaine de l'incoordonnable, de contingent et de spontané. Tous les objets scolaires, même la religion là où on l'enseigne, prennent les allures (vraies ou simulées) du coordonnable dans notre éducation unilatéralement scientifique, ce qui contribue d'une façon non négligeable à la mécanisation et à la grégarisation de la pensée individuelle.

W.-M. KOZLOWSKI.

***

La pensée d'Ernest Mach ; essai de biographie intellectuelle et de critique, par Robert BOUVIER. Paris, 1923, p. 372.

M. Bouvier s'est posé le but d'étudier l'œuvre totale du physicien, psychologue et philosophe autrichien. Il a rempli sa tâche consciencieusement et avec piété. Aucun opuscule de Mach, tant soit peu caractéristique pour sa pensée, n'a échappé à son attention. Il en expose le contenu, en donne l'appréciation et souvent des citations qui nous mettent en communication directe avec la pensée de l'auteur. Il nous introduit dans la psychologie de sa création et termine par l'examen critique de sa doctrine.

Mach a été attiré de bonne heure aux problèmes philosophiques. Dès l'âge de 25 ans, il fait des recherches psycho-physiologiques en commençant par les phénomènes acoustiques et le temps. Ces recherches aboutissent à une théorie de connaissance exposée dans son *Analyse des sensations* (1885). A côté des recherches physiques, il élabore ses idées sur la nature et l'origine de la science dominée par deux principes : celui d'économie et d'adaptation, qu'il expose dans la *Mécanique envisagée dans son développement* (1883). La psychologie de la recherche scientifique et la méthode de cette recherche trouvent leur expression dans le *Traité de la Chaleur* (1896), et dans *La Connaissance et l'Erreur* (1905). A l'étude de ces travaux et de conceptions concernant les problèmes pratiques, M. Bouvier voue la première partie de son livre. La seconde est consacrée à l'examen critique de la pensée de Mach. Elle comporte deux chapitres sur Mach-psychologue et Mach-philosophe des sciences. Le troisième embrasse la critique du phénoménisme sous la forme d'un dialogue entre Philalète, Machistès et Hilarion. L'admiration de l'auteur pour Mach, qui dans la préface est crédité d'avoir proclamé les thèses de W. James, de H. Poincaré, de MM. Bergson et Einstein avant leurs auteurs (p. IX), ne l'empêche pas de soumettre sa doctrine à une critique impartiale et parfois sévère. Il accentue la parenté des idées de Mach avec la doctrine bouddhiste (répugnance contre les spéculations cosmologiques et métaphysiques, non-distinction du spirituel et du matériel, rejet de l'élément ultra-sensible dans les choses, les exigences individuelle considérées comme réalités uniques, etc., p. 242) ; il considère sa psychologie comme un point faible de sa doctrine : la véritable nature de l'attention, de la mémoire et de l'association des idées échappait à Mach (p. 312); il lui manque une classification des sciences au sens propre (p. 313) ; il confond la psychologie avec la logique (p. 315-316). C'est le point, en effet, le plus vulnérable dans la doctrine de Mach qui la fait reculer à l'attitude de Hume, dépassée déjà par Kant. Au contraire, M. Bouvier loue la psychologie de la recherche et le point de vue biologique dans la théorie de la science, ce par quoi en réalité l'instrumentalisme de Mach devint le précurseur du pragmatisme. Dans le dialogue sur le phénoménisme, M. Bouvier oppose, par la voix de Hilarion, au monisme phénoménique de Machistès, le dualisme triple : des *phénomènes* et de leurs *relations*, de l'expérience *interne* et *externe*, de la *théorie* et de la *pratique*, impliqué dans ce monisme, ce à quoi Philalèthe ajoute les deux points de vue de l'esprit : le monde physique et le principe vital ; ce dernier relègue la solution définitive à un dialogue prochain.

W.-M. KOZLOWSKI.

***

La légende socratique et les sources de Platon, par Eugène DUPRÉEL. Bruxelles, R. Sand, 1922, p. 450.

Ce beau volume en grand in-8° est une tentative bien révolutionnaire. L'auteur nie la révolution socratique dans la pensée grecque. L'œuvre, la vie et la mort de Socrate ne seraient que des fictions littéraires. Les *Dialogues* de Platon seraient composés d'après les écrits du Ve siècle, particulièrement ceux des sophistes, mais aussi des comiques et des orateurs. Le prétendu platonisme n'offrirait qu'un amas de doctrines du précédent siècle, « sources de Platon », que l'histoire philosophique doit démêler. Il y a aussi un aristotélisme avant Aristote dont les auteurs sont à découvrir.

Pour prouver ces thèses hardies, l'auteur commence par une étude approfondie d'une série des dialogues platoniens en les comparant aux écrits contemporains ou antérieurs, particulièrement au *Dissoi Logoi*, Δίσσοί λογόί écrit d'une date très proche de l'an 400 avant J. C. et contenant une collection des thèses de quelques grands sophistes du Ve siècle et des poètes. Les résultats de cette étude sont : que la même assertion est tantôt défendue, tantôt combattue dans les dialogues différents ; que les thèses défendues sont parfois antisocratiques (par rapport à la conception usuelle de Socrate) ; que la doctrine de la *Métaphysique* aristotélienne se trouve déjà dans le « Cratyle » ; qu'en somme les dialogues ne sont que des élaborations littéraires des pensées de sophistes et de poètes du Ve siècle, etc..

La conclusion générale de la première partie du livre est « qu'il y a eu, dans l'Antiquité, une grande philosophie menant de pair la conception de la méthode générale fondée sur la nature universelle des êtres, avec le souci de la science retenue comme l'accumulation patiente des connaissances de détail dans leur variété infinie ; une philosophie qui s'est élevée à la notion de la science à la fois *intégrale* et *progressive* telle que la conçoivent les modernes. Pas un seul écrit ne nous a été conservé, qui nous présente cette philosophie dans sa pureté et dans l'éclat de ses premiers aspects. A ce plus haut sommet de la pensée antique, ce n'est pas le nom de Socrate, ni celui de Platon, ni celui d'Aristote qui méritent de demeurer attachés, c'est, outre les noms perdus des penseurs qu'il faut continuer d'appeller les Idéalistes ou les Pythagoriciens, celui de leur émule et contradicteur Hippias » (p. 255).

Après en avoir terminé avec la « doctrine socratique », l'auteur passe, dans la deuxième partie, à la « figure socratique » — tant physique que morale, — avec ce résultat que le première n'est qu'une réminiscence du masque comique, la seconde un fruit d'élaboration savante. « Par quelques parties, c'est une copie du Socrate des Comiques ; par d'autres, c'en est le contre-pied ; le reste est élaboré selon les besoins du rôle dans les dialogues... » (p. 333). En somme, Socrate se résout en mythe, « une création littéraire » (339).

La troisième partie est vouée à la « postérité socratique » : Xénophon,

Aristote, les Mégariques, les Cyniques, les Cyrenaïques. Les conclusions y sont aussi destructives pour la tradition historique.

Xénophon a connu les œuvres de Platon et les a utilisées dans ses écrits (1) ; Aristote n'a pas connu Socrate. Les vers de Timon attestent que les inventions que l'on attribue à Euclide (de Mégare) remontent assez haut ; peut-être Timon connut-il le traité où s'est trouvée formulée pour la première fois l'origine socratique de toutes les écoles de la philosophie : serait-ce celui de Phanias sur les *Philosophes Socratiques ?* Antisthène est un polygraphe bourgeois du IVe siècle qui n'a rien à faire avec l'école cynique. L'Aristippe de Xénophon est travaillé d'après le dialogue d'Eschine.

On s'est mépris profondément sur la nature des sources de la philosophie du Ve et du IVe siècles. Platon et Xénophon ne sont pas des historiographes, « ce sont des littérateurs qui usent de tous les droits de la fiction » (p. 398). Les écrits postérieurs à Aristote ne sont qu'un miroir déformant : ils n'ajoutent rien de valable. Les hypothèses de M. Dupréel, quelque frappantes qu'elles paraissent dans leur accumulation et dans les conclusions définitives, ne sont pas tout à fait inattendues. Avec la tendance positiviste de détrôner les « héros » (en prenant le terme au sens de Carlyle) en faveur de la « foule », c'est la thèse du célèbre historien Grote que reprend notre auteur : la réhabilitation des sophistes. Il le cite et le loue pour cette entreprise, en lui faisant ce reproche qu'il n'a pas fait sauter « la légende de Socrate » : les réhabiliter tout-à-fait, c'est montrer que les mérites scientifiques et moraux, attribués à Socrate, il ne faut les reconnaître qu'à eux seuls.

L'auteur semble ignorer un de ses précurseurs anglais récents dans cette voie : M. F.-C.-S. Schiller, qui par des arguments ingénieux, a rendu très vraisemblable l'hypothèse que le *Téétète* contient une transcription du livre (brûlé par le bourreau selon la tradition) *Sur la Vérité* de Protagore. La question de savoir si Platon, citant ses contemporains, reproduit leurs textes ou bien leur attribue des pensées par lui inventées, a été l'objet de controverses entre les autorités : sa solution pour la reproduction serait favorable à la thèse de M. Dupréel. La majeure partie des affirmations concernant la « postérité socratique » repose sur des recherches de MM. Dümmler et Goel, ainsi que de M. A.-E. Taylor. Ce dernier a aussi constaté la parenté de *Dissoi Logoi* avec le *Protogoras*, sans pourtant aboutir aux mêmes conclusions que M. Dupréel. Que le Socrate d'Aristophane est formé par la réunion des traits d'une demi-douzaine de sophistes, M. Taylor l'admet bien sans conclure que le Socrate réel n'a pas existé. Aristophane n'a-t-il pas fait une caricature d'Euripide, qui, certainement, n'est point un mythe. Ce fait semble au contraire prouver, suivant les usages de l'ancienne comédie, que Socrate était un personnage très connu à Athènes. C'est M. Taylor qui a établi la coïncidence d'une série des traits du Socrate

---

(1) Fait constaté par M. Taylor. Pour l'irresponsabilité de Xénophon comme source historique concernant Socrate, il faut citer aussi l'étude de M. L. Robin : *Les Mémorabiles de Xénophon et notre connaissance de la philosophie de Socrate* (« Année Philos. », 1910).

d'Aristophane avec celui de Platon. Elle s'explique bien par le caractère réaliste de l'ancienne comédie accentué par Aristophane; mais elle n'exclut pas l'hypothèse d'un emprunt et d'une idéalisation.

C'est encore M. Taylor qui constate la dépendance de toutes les informations sur Socrate que l'on trouve chez Aristote, des dialogues platoniens. Peut-on admettre pourtant que ce disciple, collaborateur et ami de Platon, durant une vingtaine d'années, aurait éte mis en erreur par son maître et non éclairé sur le caractère fictif du personnage qui se retrouve presque dans tous les dialogues de Platon ? On pourrait, il est vrai, répliquer par une supposition qui semble trouver un appui dans la façon de parler d'Aristote : chaque fois qu'il parle des vues de Platon il les attribue à Socrate qui en est l'expositeur dans les dialogues. On pourrait admettre que Socrate n'est que le pseudonyme de Platon, convenu entre le maître et le disciple. Pourtant, parmi les textes cités par M. Dupréel, il y en a trois (réductibles peut-être à un seul) où Socrate ne figure plus comme « dramatis persona », mais comme être réel : il s'agit d'informations sur sa personne et non de ses opinions.

D'autre part, il est constant que le nimbe du mythe entoure tous les fondateurs des sectes religieuses ou philosophiques qui n'ont pas laissé des écrits ; la conclusion que leur personnalité est fictive n'est point fondée pour cela. « La voix de Jésus contient deux voix, dit un écrivain subtil et judicieux : la sienne et celle du peuple qui le transforma en idéal » (3). Il peut exister de même deux voix et deux, ou plus, personnalités de Socrate.

En passant au problème de l'originalité de Socrate, il est à remarquer que tous les dialogues analysés par M. Dupréel au point de vue de la constance des vues et de leur conformité au « socratisme » sont (à l'exception du *Phèdre* qui tombe sous l'accusation d'être construit sur les écrits de Gorgias et d'Hippias) soit des dialogues socratiques, soit des polémiques.

Les premiers ne sont que des élaborations littéraires des discussions socratiques ; les seconds visent à combattre les doctrines que Platon considérait comme nuisibles au bien-être de la république. On ne doit pas s'étonner de ne pas y trouver la continuité de la pensée philosophique et sa prédominance sur la forme littéraire. Mais quand on passe aux écrits de la maturité (en commençant par *Phèdre*) on trouve une constance des buts et une continuité de l'évolution. Telle est

---

(1) *Plato or Protagoras*, Oxford, 1908. L'argumentation repose sur le fait que Platon n'a pas compris la thèse de Protagoras, que sa réfutation n'atteint pas. Si le discours de Théodore (exposant cette thèse) eut été inventé par Platon, il l'aurait fait de façon à le rendre vulnérable. La critique de M. Burnet et la réplique de M. Schiller se trouvent dans le *Mind*, n°s 67 et 68 N. S.

(2) *Varia Socratica*, First Serier. Oxford, 1911. M. Dupréel lui signale ses redevances (p. 18, note).

(3) F. J. Gould. *The religion of the first Christians*. London, 1901. p. 13.

entre autres la logique qui se développe graduellement. Et si les étapes de ce développement peuvent être mises en concordance avec la chronologie des dialogues établie par d'autres voies (la méthode skytométrique par exemple), il n'est plus possible de considérer Platon comme un simple compilateur d'opinions. C'est à quoi vise justement l'œuvre de M. Lutoslawski que M. Dupréel mentionne avec louange.

Si nous nous permettons d'exprimer les principales objections qui se présentent naturellement à la lecture de ce livre si intéressant et si laborieux, ce n'est point pour amoindrir sa valeur. M. Dupréel, depuis sa première apparition aux Congrès de philosophie (avec une communication sur les *idées claires et les idées obscures*, 1911), a manifesté la qualité rare et avantageuse de saisir les vieux problèmes sous une face nouvelle et originale. Cette façon de prendre le contre-pied de l'opinion prédominante contribue puissamment à éveiller les esprits de leur sommeil dogmatique. Les problèmes suscités par le livre présent, quelle que soit leur solution définitive, ne manqueront pas, nous en sommes sûr, d'évoquer des recherches nouvelles qui élargiront nos vues sur l'époque si intéressante à laquelle l'auteur rapporte les origines du socratisme (Ve siècle avant J. C.) et peut être à justifier plus d'une de ses suppositions.

W.-M. KOZLOWSKI.



L'expérience humaine et la causalité physique. par Léon BRUNSCHVICG. Paris, Alcan, 1922, p. 626.

Si nous voulions étendre notre compte rendu de ce livre magistral en proportion de son importance, de la richesse du contenu, de la nouveauté des vues et de la suggestivité des idées, nous serions obligé de lui consacrer beaucoup plus de place que ne nous peut offrir la *Revue de Pologne*. Nous pensons pourtant que le nom de l'auteur et sa renommée philosophique nous dispensent d'entrer dans les détails nécessaires pour rappeler les œuvres des auteurs plus jeunes et moins connus.

M. Brunschvicg appuie sa recherche, qui est celle du rapport de l'expérience humaine à la causalité, sur une forte base historique. L'histoire n'est pas pour lui l'exigence d'une méthode académique conventionnelle qui veut toujours « commencer par le commencement ». C'est au contraire la méthode même de la recherche : le développement de la physique nous instruit aussi bien des conditions inévitables de la connaissance humaine que de la nature des choses. Il s'agit donc de « consulter l'expérience *telle qu'elle est*, lui demandant de nous orienter à travers la diversité des conceptions que les générations successives se sont faites de la causalité » (VII). L'histoire du problème de la causalité forme ainsi le fond même de la recherche et l'on ne s'étonnera pas qu'elle occupe la majeure partie de ce gros volume. Or, si l'on compare cette investigation avec le livre, censé classique dans ce domaine d'Ed. König (*Die Entwickelung des Causalproblem*, 2 vol.) qu'une trentaine d'années à peine séparent du présent, on est à même

d'apprécier tout l'avantage de la méthode française de traiter les problèmes philosophiques. Quand M. Bergson cherchait à résoudre le problème de la mémoire ou bien celui de l'instinct, quand M. Lévy-Bruhl se posait le problème de la logique des primitifs, quand M. Brunschvig cherche à se rendre compte de l'évolution du problème de la causalité, chacun de ces philosophes s'adressait à la littérature scientifique de l'objet, ce qui veut dire se mettait en contact avec les faits vivants au lieu de se contenter des textes morts, étudiés à la façon des philologues. Ces faits pour le problème de causalité, ce sont les théories physiques, et l'on ne doit pas être étonné si, après avoir analysé les vues philosophiques de Malebranche à J. St. Mill (1re partie) et de Descartes à Kant (3e partie), après avoir étudié l'organisation intellectuelle de l'expérience dans la période préscientifique (des primitifs) (1) à Aristote et au thomisme (3e partie), M. Brunschwig passe à l'organisation intellectuelle de l'expérience qu'il étudie dans les théories de la physique contemporaine, depuis la physique des forces jusqu'à la théorie de la relativité généralisée, pour parvenir à la constitution de la causalité physique (5e partie) et établir les phases de l'expérience humaine (6e partie).

Ne pouvant entraîner nos lecteurs dans les dédales, trop tortueux pour des profanes, des conclusions concernant la relation de la physique aux mathématiques et des différentes conceptions des mathématiques, telles que les mathématiques de la *raison* et de la *rationalité*, nous nous bornons à signaler sommairement les conclusions philosophiques. L'idéalisme critique, né de la science contemporaine, écarte, suivant l'auteur, l'alternative de l'anthropomorphisme déductif et du naturalisme inductif. Il suit la voie de l'*humanisme* ouverte par Socrate qui découvrit la raison pratique, et dont s'était détourné le réalisme dogmatique d'Aristote. L'anthropomorphisme faisait de l'univers un produit humain et imaginait un pouvoir causal calqué sur l'action humaine. Il assimilait à l'ordre humain ce qui sûrement n'est pas humain : la production des choses. L'humanisme a pour objet l'action spécifiquement humaine : le savoir. L'activité connaissante fait partie intégrante de notre perception et de notre science, qui sont l'œuvre de l'homme. Elle ne se laisse pas éliminer de leurs résultats. Suivant l'idéalisme rationnel, il n'y a pas de *moi* avant le *non-moi*, et vice-versa. Le *moi* et le *non-moi* sont deux résultats solidaires d'un même processus de l'intelligence.

W.-M. KOZLOWSKI.

***

La Mentalité primitive, par L. Lévy-Bruhl. Paris, Alcan, 1922, p. 538.

Le volume présent fait suite à l'œuvre parue il y a douze ans sous le titre *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. M. Lévy-

(1) C'est ici que l'investigation se rattache aux travaux cités par nous de Durkheim et de M. Lévy-Bruhl.

Bruhl établit dans l'Avant-propos la relation de ces deux ouvrages. Le premier étudiait le rôle de la fonction principe d'*identité* dans la mentalité primitive pour aboutir à la « loi de participation », selon laquelle le principe de non-contradiction n'est pas obligatoire pour la pensée primitive. Cette pensée subit des lois différentes, celles qui régissent les « représentations collectives », les mêmes dont la religion est le produit. Le volume actuel est consacré à l'étude du principe de *causalité* dans la mentalité primitive. Tous les deux suivent les lignes indiquées par l'école de Durkheim, suivant laquelle la logique est fonction de la sociologie, ses principes et catégories dépendant des formes de la société. (1).

M. Lévy-Bruhl suit dans son œuvre nouvelle la méthode qu'il a employée avec succès dans la précédente. Il constate d'abord l'indifférence de la mentalité primitive aux causes secondes. Tout accident est pour elle une révélation, indiquant le fauteur : un nègre à qui on a volé des bœufs va vers le fleuve pour implorer le crocodile de saisir le voleur ; si par hasard un homme est tué par le crocodile, il ne doute point que c'est le voleur. Le malheur n'est jamais fortuit. La maladie et la mort ne sont jamais naturelles. L'insolite est accueilli avec plus d'émotion que de surprise. Il insiste ensuite sur le caractère mystique qui imprègne la façon de penser, de sentir et d'agir, et qui la rend difficile à comprendre et à suivre. « A partir des impressions sensibles qui sont semblables pour les primitifs et pour nous, elle fait un coude brusque et elle s'engage dans les chemins que nous ne prenons pas » (p. 503). L'expérience immédiate des primitifs est plus riche que la nôtre. Le monde visible et invisible n'y font qu'un. Les maléfices, les âmes des morts y jouent un très grand rôle ; de là la préoccupation des morts et surtout des nouveaux morts, qui justifie si bien la formule de Spencer, selon laquelle la religion naît de la peur devant les morts comme l'Etat de la peur des vivants. La causalité est pour les primitifs mystique et immédiate. Inquiets des causes comme nous le sommes, ils les cherchent ailleurs que nous : les puissances occultes, le monde invisible en est toujours la source. La piqûre d'un serpent, la chute d'un arbre n'est pas la vraie cause de la mort : celui qui succombe est condamné par un sorcier. C'est la façon de concevoir la réalité si scrupuleusement étudiée et suivie jusque dans la civilisation contemporaine (spiritisme, etc.) par E. Taylor, dans sa *Civilisation primitive*, façon à laquelle cet investigateur a donné le nom d' « animisme ».

M. Lévy-Bruhl passe en revue les rêves, les présages, les pratiques divinatoires, les ordalies, l'interprétation mystique des malheurs et des succès, le misonéisme et les contacts des primitifs avec les médecins européens pour trouver partout ce type particulier de mentalité ; pour opposer à l'explication par ignorance des faits de M. Frazer, celle du type mental particulier.

---

(1) Voir Durkheim, *Représentations individuelles et représentations sociales* dans la « Revue de Métaphysique », mai 1898, et les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912.

« Les *Fonctions mentales des sociétés inférieures* ont essayé de montrer comment la mentalité primitive, souvent indifférente à la contradiction est néanmoins très capable de l'éviter, dès que les besoins de l'action l'exigent. De même des primitifs qui ne prennent aucun intérêt apparent aux liaisons causales les plus évidentes, savent fort bien les utiliser pour se procurer ce qui leur est indispensable, par exemple de la nourriture, ou tel ou tel engin. En fait, il n'existe guère de société si basse où l'on n'ait trouvé quelque invention, quelque procédé d'art ou d'industrie, quelque fabrication à admirer : pirogues, poteries, paniers, tissus, ornements, etc. » (p. 517).

Ce contraste énigmatique de la pensée efficace dans l'action technique et des « jugements contemplatifs » dénués de toute réalité dans la conduite de la vie, offre un problème que l'auteur de ce compte rendu a essayé de résoudre dans une étude qui va paraître dans la *Revue Philosophique* (1).

Nous ne pouvons mieux terminer ce compte rendu qu'en citant un passage de l'œuvre importante de M. Brunschvicg que nous venons de revoir ici-même. Le service de la sociologie à la logique des sciences, y lisons-nous, est d'avoir « brisé ce lien de participation mystique qui aboutissait à projeter dans la mentalité des primitifs la synthèse subjective des sociologues. A mesure qu'elle s'est attachée de plus près à la vie quotidienne des peuplades non civilisées, elle a fait le départ entre les pratiques individuelles d'ordre technique, qui s'appuient sur ce qu'il y a de sensible, de visible, de tangible dans les phénomènes et les préjugés proprement sociaux, les croyances héritées des ancêtres, qui détournent de l'expérience effective, qui imposent l'obsession de préliaisons fantastiques et illusoires. » Cette liaison des causes et des effets sans intermédiaire apparent et au-dessous du plan de l'expérience, ajoute l'auteur, appartient à un type de logique prônée par Bossuet. (*Traité du libre arbitre*, ch. IV, vers la fin (2).

W.-M. KOZLOWSKI.



La beauté et l'instinct sexuel, par Charles LALO. *Flammarion*, 1922, p. 190.

Le volume présent est un extrait d'un Mémoire couronné par l'Académie des Sciences Morales sur le *Rapport de l'Art et de la Morale ;* les deux autres parties sont publiées séparément sous les titres : *L'Art et la Morale* et *L'Art exprime-t-il la Vie ?* Il est divisé en deux parties. La première, intitulée *Beauté et Sexualité*, analyse et discute les nombreuses théories antagonistes dont les unes, se réduisant proprement à deux auteurs allemands, affirment la dépendance de l'art de la sexualité, les autres (en majorité) la nient. La conclusion est que « la thèse

---

(1) « Le temps et la pensée ».

(2) L. Brunschvicg. *L'expérience humaine et la causalité physique*, p. 111.

érotique contient elle-même sa propre critique et peut être la solution définitive qui serait... une synthèse de la thèse et de l'antithèse » (p. 95). En tout cas, un examen impartial amène à la conclusion que « le sentiment sexuel et le sentiment du beau sont deux fonctions de notre nature, également profondes, mais relativement indépendantes l'une de l'autre... Leur complexité... provoque naturellement une infinité d'entrecroisements et des mélanges perpétuels... » (p. 114). La deuxième partie s'occupe de la *Fonction individuelle et sociale de l'amour dans l'art*. Le problème sexuel, considéré sous son aspect social, évoque la question : pourquoi la vie sociale, organisant la satisfaction de tous les autres instincts, refoule l'instinct sexuel ? L'analyse du problème le réduit à celui-ci : « *trouver une faculté individuelle et une institution sociale dont les activités ne puissent jouer librement sans devenir immorales ou anti-sociales, sinon lorsque ce jeu devient esthétique.* Cette faculté est l'instinct sexuel ; cette institution, c'est la famille » (p. 128). Cette conclusion est obtenue comme résultat d'une critique des conceptions de M. Pareto. La conclusion définitive est que l'art est le jeu social qui peut correspondre à « diverses activités sérieuses selon le moment de l'évolution ; mais qui ne se différencie nettement et n'est pleinement lui-même que lorsqu'il correspond surtout à la famille, c'est-à-dire à la vie érotique socialisée » (p. 168).

W.-M. KOZLOWSKI.



SCIENCES

La Société polonaise de mathématique publie depuis 1923 un volume réservé aux travaux de langues française, anglaise, italienne et allemande, sous le titre *Annales de la Société polonaise de mathématiques*, Le Tome I de l'année 1922 comprend des travaux de Mrs Zaremba, F. Leja, A. Hoborski, S. Kempisty en français ; de M. W. Wilkosz en italien et de M. Ed. Stamm en latin.

A noter aussi la publication de M. A. Hoborski : *Nouvelle théorie des nombres irrationnels.*

HOUSSIN.



Accusé de réception :

MAURICE BOIGEY : *La Science des Couleurs et l'Art du peintre.* (Alcan).

HENRY BORDEAUX : *La Jeune Fille aux Oiseaux.* (Plon, Collection de « La Liseuse ».

CHRONIQUE

Circonscription du Consulat de Katowice

Des cours de français et des conférences viennent d'être organisés sous le patronage de l' « Alliance Française » et du Consulat de Katowice dans la circonscription de ce Consulat à : Biala-Bielsko, à Katowice et à Cracovie.

1° BIALA-BIELSKO

Les cours de français qui fonctionnent dans ces deux villes sœurs depuis le 15 novembre 1923 comptent déjà plus de 200 élèves répartis en 12 cours (2 cours moyens et 10 cours élémentaires). Vingt-quatre heures de français sont données par semaine par deux professeurs, Mlles Kupka et Weich.

CONFÉRENCE. — Le 16 décembre 1923, *M. David* a fait, devant un nombreux auditoire, une conférence sur : *Le nationalisme de Maurice Barrès.*

2° CRACOVIE

COURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES. — Les cours de langue et de littérature françaises qui fonctionnent à Cracovie depuis 1922, ont été repris par le Consulat de France à Katowice et placés sous le patronage de l' « Alliance Française ».

Ces cours comptent *660 élèves* (1er décembre 1923) qui sont répartis en trois groupes et qui suivent, soit les cours élémentaires (350 élèves répartis en 17 cours élémentaires), soit les cours moyens (180 élèves répartis en 10 cours moyens), soit les cours supérieurs (130 élèves répartis en 6 cours supérieurs).

Six professeurs donnent 78 heures de français par semaine.

Les élèves qui suivent ces cours se recrutent dans tous les milieux : professeurs de lycées, instituteurs, institutrices, avocats, juges, officiers, fonctionnaires, commerçants, étudiants, élèves des écoles primaires et secondaires, de l'école des Mines et de l'école de Commerce, etc.

Un lycée a été mis gracieusement à la disposition des Cours, par M. le Curateur Owiński.

CONFERENCES. — Les conférences suivantes ont été organisées tant pour les élèves des cours que pour le grand public :

M. David : « Les Chansons de Gestes » (18 nov. 1923).

M. Neibecker : « Les Romans de la Table Ronde » (27 nov. 1923).

M. Hamel : « La Poésie Lyrique aux XIIe-XIIIe siècles » (5 déc. 1923).

3° KATOWICE

COURS D'ADULTES DE LANGUES FRANÇAISE ET POLONAISE A KATOWICE. — Ces cours, organisés sous le patronage du Consulat de France à Katowice et de l' « Alliance Française » fonctionnent depuis le 19 juin 1923. Ils sont donnés le soir, après les heures de bureau, par des professeurs français et un professeur polonais, dans trois salles d'études obligeamment mises à la disposition du Comité de l'école par le Directeur du Gymnase de Katowice.

Le nombre d'élèves suivant les cours d'une manière assidue est actuellement d'une centaine.

ECOLE FRANÇAISE De KATOWICE. — Indépendamment des cours d'adultes de langues française et polonaise créés à Katowice, il s'est ouvert, le 15 octobre dernier, dans une des salles du Consulat de France, *une école primaire française* pour garçons et filles.

Cette école, qui a été établie avec l'autorisation de la Woïvodie, est également placée sous les auspices de l'Alliance Française. Le but de cette institution est de répondre au besoin de la Colonie Française. Les familles ne pouvaient, en effet, jusqu'à ce jour, faire donner sur place à leurs enfants une instruction conforme au programme français. Les programmes de l'école sont ceux des Lycées et Collèges français appliqués conformément aux dernières réformes de l'enseignement secondaire (Décret Bérard). Il existe actuellement : quatre classes correspondant à celles de 10e et 9e, 8e, 7e et 6e des Lycées et Collèges français.

Les cours, qui comptent déjà une quinzaine d'élèves, sont donnés par M. Henri Mutte de l'Ecole Lacordaire de Paris.

L'instruction religieuse facultative est assurée par Mlle Marcelle Mongendre.

L'école française enfantine et les cours d'adultes de langues française et polonaise à Katowice, ainsi que les cours de langue et de littérature françaises à Cracovie et à Biała-Bielsko, sont placés sous la Direction et l'Inspection de M. Alphonse Neibecker, Agrégé de l'Université, détaché par le Gouvernement français en qualité de professeur à l'Université de Cracovie.

BIBLIOTHÈQUE DE L' « ALLIANCE FRANÇAISE » A KATOWICE. — La Section de l' « Alliance Française » de Katowice dispose aujourd'hui d'une Bibliothèque de 200 volumes gracieusement offerts par le « Service des Œuvres Françaises à l'étranger » et le « Siège Central de l'Alliance Française à Paris ».

Ces ouvrages, soigneusement reliés par les soins du Comité de Katowice, catalogués et étiquetés, sont mis à la disposition des membres de l'Alliance qui peuvent s'adresser tous les jours non fériés de

10 heures à midi et de 3 heures à 5 heures, à M. Mutte, Bibliothécaire au Consulat de France.

La Bibliothèque comprend notamment des ouvrages de littérature française (classique et moderne), d'histoire et géographie, de sciences et beaux-arts. Un certain nombre de Revues et Périodiques peuvent également être consultés.

CONCERT. — Le vendredi 23 novembre, une Soirée intitulée « Une heure de Chansons françaises et suisses françaises » a été organisée par le Comité de l'Alliance Française de Katowice dans la salle de l'Atlantic.

Le professeur J.-E. Monnier, baryton, accompagné au piano par le professeur Bruno Sowa de l'Académie de Musique de Katowice, a été très applaudi dans ses chansons de G. Doret, Dalcroze et Botrel, qu'il a interprétées avec beaucoup de sentiment. Cent cinquante personnes ont pris part à cette réunion qui s'est terminée par un bal très animé.



Circonscription du Consulat de Poznan.

BYDGOSZCZ

Les Cours français de Bydgoszcz comptent, cette année, 730 élèves, répartis en 5 sections : scolaire, préparatoire, élémentaire, moyenne et supérieur. Une bibliothèque de 400 volumes a été créée comme annexe des cours par leur directrice, Mlle Marie Strowska.

Sur son initiative s'est constituée, à Bydgoszcz, une section d'Alliance française. Le bureau en est présidé par M. Régamey, un Polonais appartenant à une ancienne famille française jadis émigrée en Russie, Conseiller de la Ville. Mlle Strowska est secrétaire générale. La Municipalité de Bydgoszcz a mis à la disposition de l'Alliance deux belles salles dans le Gymnase Copernic.

Le dimanche 2 février, M. Langlade a donné, devant un très nombreux public, une conférence sur : « La Philosophie de Pascal ».

POZNAN

Les Cours français de Poznań ont rouvert leurs classes le 1er octobre, avec 1.100 élèves, sous la direction de M. André Mathieu, licencié ès-lettres, ancien principal du collège français d'Alicante, chevalier de la Légion d'honneur. Les classes ont lieu dans trois lycées obligeamment prêtés par M. le Curateur B. Chrzanowski et le président de la ville, M. Cyrille Ratajski. Les professeurs sont au nombre de 10. Parmi eux se trouve à nouveau Mlle Dr. Keszycka, qui est heureusement de retour à Poznań, et Mme Mathieu. Une section spéciale pour instituteurs et institutrices fonctionne dans les locaux de l'Ecole normale d'instituteurs. La section commerciale est dirigée par M. Mathieu.

L'Association polono-française a eu, cet hiver, une vie très active :

cinq soirées récréatives ont été données par le Cercle dramatique et le Cercle musical, sous l'active impulsion de M. Henri Buzenac.

Chaque second et quatrième mercredi du mois, a lieu une soirée dansante. Deux séances cinématographiques ont eu lieu. Enfin les conférences hebdomadaires, qui ont lieu maintenant dans la grande salle de l'Association, attirent toujours un nombreux public. Parmi les sujets traités citons :

M. Opieński : *L'enseignement musical en France.*
M. Grabowski : *Słowacki et le romantisme français.*
M. Grabowski : *Krasiński et le romantisme français.*
M. Lapisse : *Le caractère français* (Conférence contradictoire).
M. Lapisse : *La vie religieuse en France depuis 1789.*
M. Langlade : *La philosophie de Pascal.*
M. Langlade : *Les voyages de Chateaubriand* (2 conférences avec projections).
M. Morawski : *La Fontaine et ses fables* (avec projections).
M. Mathieu : *Voyage pittoresque en Espagne* (avec projections)

TORUN

Les Cours français de Toruń, dirigés par M. Isnard, ont reçu 540 inscriptions d'élèves. Un professeur des Cours est en même temps chargé de l'enseignement du français à l'Ecole navale

Une bibliothèque, comprenant 300 volumes, est annexée aux Cours.

Une section d'Alliance française sera bientôt définitivement organisée. Au début du mois de janvier, une grande manifestation franco-polonaise a été organisée par le Cercle poméranien des Etudiants de Poznań. M. le Professeur Grabowski a donné une très intéressante conférence sur Słowacki et la France.

La Revue de Pologne, N° 2, Juillet-Septembre 1923

ERRATA

P. 271, l. 2, au lieu de : *Mesvrie*, lire : *Mesnie*.

P. 271, n. 1, au lieu de : *sattastis, sattandum, sattatorum*, lire : *saltastis, saltandum, saltatorum*.

P. 271, n. 1, au lieu de : *veluctata*, lire : *reluctata*.

P. 271, n. 2, *la référence* (*Patrol. lat.*, t. XXXVIII, col. 1915) *se rapporte à la note* 1.

P. 272, l. 28, au lieu de : *sermonaires*, lire *sermonnaires*.

P. 275, l. 16, au lieu : *dérober*, lire : *dérouler*.

P. 275, n. 3, au lieu de : *Von Hamel*, lire : *Van Hamel*.

P. 276, n. 3, au lieu de *Vodo mori*, lire : *Vado mori*.

P. 277, l. 9, au lieu de : *le plus représenté*, lire : *le plus souvent représenté*.

P. 277, l. 12, au lieu de : *dansé*, lire : *danse*.

P. 279, l. 4, lire : *Moira, mais aussi comme une Érinnye...*

P. 280, n. 2, au lieu de : *Nous disions*, lire : *Nous dirions*.

P. 281, l. 29, au lieu de : *morts, Mort-diable*, lire : *morts-Mort-diable*

P. 282, l. 20, au lieu de : *contravia inrat*, lire : *contraria iurat*.

P. 282, l. 21, au lieu de : *covisantibus*, lire : *corisantibus*.

P. 283, l. 5, au lieu de : *sahunt*, lire : *saliunt*.

P. 283, l. 32, au lieu de : *ce serait*, lire : *ce seraient*.

P. 284, l. 4, au lieu de : *Dąnsa*, lire : *Dança*.

P. 285, l. 10, au lieu de : *estio*, lire : *estis*.

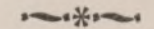
P. 285, n. 1, au lieu de : *A todo*, lire : *A todos*.

P. 286, n. 1, au lieu de : *Tes mando*, lire : *Les mando*.

P. 287, l. 15, au lieu de : *Dansa*, lire : *Dança*.

P. 287, l. 23, au lieu de : *hominet*, lire : *homine*.

P. 287, l. 29, au lieu de : *bien commun*, lire : *lieu commun*.



Le Gérant : L. AUBERT.

Grenoble. — Imp. L. AUBERT, 5, rue des Dauphins.

Bulletin d'Abonnement

France et Etranger : Un An, 16 fr. — *Pologne* : Un An : 5 zlotys.

*

Je soussigné (Nom et prénoms) : ....

Profession ou Qualité : ....

Adresse : ....

....

Déclare contracter un Abonnement d'une Année à *La Revue de Pologne*, à dater du mois d..

Je vous adresse la somme de .... montant du dit abonnement, par Mandat (ou) Chèque, ci-joint ; (ou) à votre compte Chèque Postal : Paris 40.004 ; (ou) prière de m'en faire présenter la quittance, augmentée des frais de recouvrement (1).

DATE ET SIGNATURE :

(1) Biffer les formules, pour n'en laisser subsister qu'une, selon le mode de règlement choisi.

Retourner ce Bulletin à M. l'Administrateur de la *Revue de Pologne*, Grodzka 64, Cracovie (Pologne).